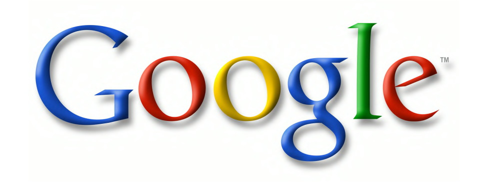
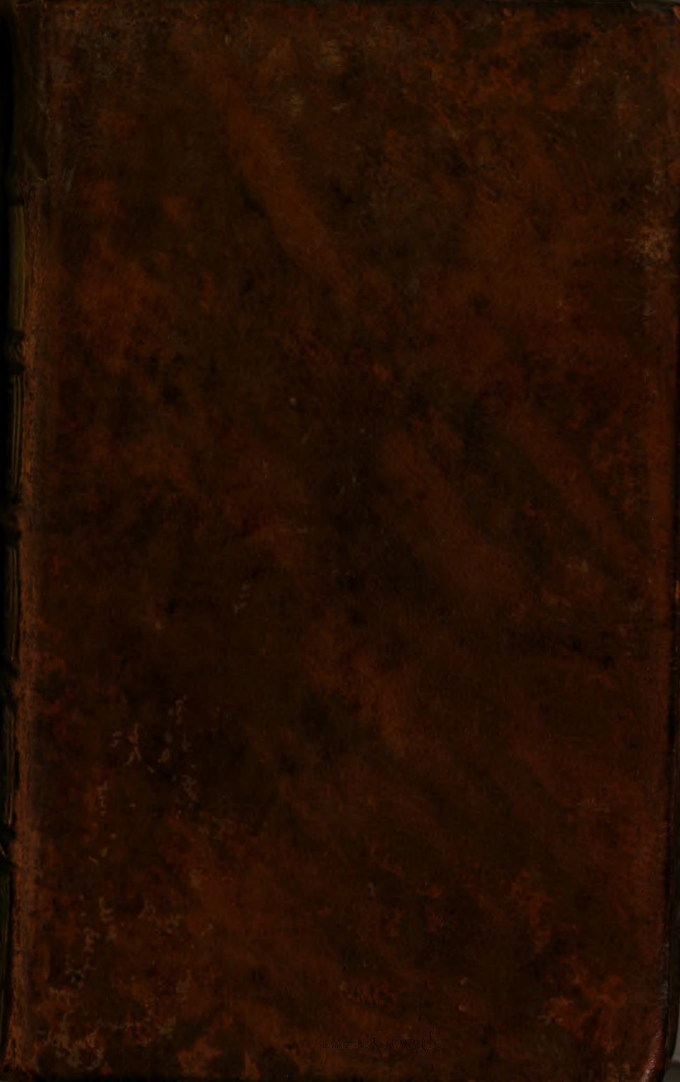






2 Bar en 1 Vol.

MÉMOIRES

DE

CLARENCE WELLDONE,

OU

LE POUVOIR DE LA VERTU.

PREMIÈRE PARTIE.




FID.C

MÉMOIRES

DE

CLARENCE WELLDONE,

OU

LE POUVOIR DE LA VERTU,

HISTOIRE ANGLOISE,

Par Madame DE MALARME.

PREMIÈRE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin.

M. DCC. LXXX.

Malarme, (Charlotte née de Bournon comtesse) de



ENCORE

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE GENLIS.

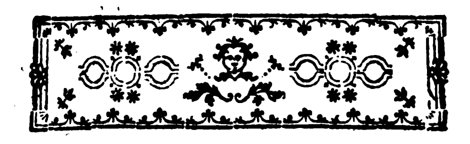
J'ai quelques ennemis, vous avez beaucoup d'envieux : aussi ai-je bientôt appris, qu'affichant les grands principes, ces bonnes gens-là blâmoient une femme encore jeune, d'avoir rendu un hommage public à un homme accusé de galanterie. Je ne m'en suis point allarmée, la reconnoissance est un sentiment trop noble pour qu'on doive rougir de l'avouer. Ainsi laissons à chacun la

liberté d'en juger les effets, sans en connoître les causes. Mon cœur sera toujours satisfait, si vous agréez ce second Essai de mes talents avec autant de plaisir que j'en ai à vous l'offrir, & à vous assurer de l'estime avec laquelle je suis,

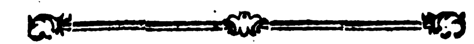
MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissante servante,

BOURNON DE MALARME.



MÉMOIRES
DE
CLARENCE WELLDONE.



LETTRE PREMIÈRE.

De CLARENCE WELLDONE, *à* EUGÉNIE D'ALBRUM, *son amie, à Metz.*

JE ne sçais, ma chère *Eugénie*, comment vous peindre le véritable état de mon cœur. Deux sentimens absolument contraires le partagent. En vous quittant je perds une amie véritable, & je pleure sur la nécef-

ſité d'une auſſi pénible ſéparation. D'un autre côté je vais joindre des parents que j'aime autant qu'ils me chériſſent, & cette réunion me cauſe de la joie. Le plaiſir & la peine, comme vous le voyez, ont une égale portion de mon être. Si je me livre à l'un de ces deux ſentimens, l'autre ſuſpend à l'inſtant l'impreſſion douloureuſe ou agréable que j'éprouve.

O mon amie ! comment pourrois-je ne pas murmurer contre la ſingularité de mon ſort ? Élevées enſemble dès notre plus tendre enfance, les premiers mots que nous avons balbutiés, étoient l'expreſſion de notre tendreſſe. Vos parents la voyoient s'accroître avec nos années, & ſourioient avec plai-

ſir aux preuves que nous nous en donnions? Quelles raiſons ont-ils donc eu pour réſiſter à la lettre preſſante de Maman, qui les engageoit à vous laiſſer venir paſſer un an avec moi en Angleterre? Elle vous auroit regardé comme ſa propre fille; ils le ſçavoient, & ils ont pû la refuſer. Ils ont pû conſentir que nous mettions entre nous une eſpace de plus de cent lieues, quand depuis dix-huit ans nous n'avons pas été ſéparées un ſeul jour. Ont-ils donc craint que les ſoins de ma mère puſſent ſe rallentir quand vous ſeriez une fois éloignée: ceux qu'ils ont eû de moi, & plus que tout cela mon amitié, devoit leur ſervir de garant. S'ils vous avoient auprès d'eux, leur refus me paroî-

troit moins dur : mais le beau plaisir de vous laisser dans un Couvent où ils viennent à peine vous visiter. Je sens que mes plaintes me conduiroient trop loin. Il est tems que je les termine. Adieu, mon *Eugénie*. Adieu.... Mot cruel, jusqu'ici nous ne l'avions jamais prononcé ; il me fait sentir toute l'horreur de notre séparation.

CLARENCE WELLDONE.

De Châlons, ce.... 17....



LETTRE II.

De la Même à la Même, à Metz.

ENFIN, ma chère *Eugénie*, me voilà dans un monde nouveau pour moi. Accoutumée à vivre dans une retraite continuelle, mon premier coup-d'œil sur ce qui m'environne a été celui de l'étonnement. Je suis un peu embarrassée de mon maintien, & mon air est sûrement bien emprunté, car on s'arrête pour me considérer avec une attention que je ne trouve pas flatteuse.

Comme Maman avoit chargé M. *Tom* de faire quelques emplettes à Paris, nous avons été obligés d'y rester deux jours. Il m'a logé dans

un Hôtel-garni dont il connoît le maître. Mon appartement donne sur le jardin du Palais-Royal. Je ne pouvois pas concevoir ce qui donnoit lieu à l'affluence d'hommes & de femmes qui s'y étoient rassemblés hier au déclin du jour. Mais j'ai appris que c'étoit précisement un de ceux qui sont marqués pour la promenade de ce jardin. Car ici tout est étiquette. L'assemblage varié de tant d'objets différens me causoit un étonnement que je ne sçaurois vous définir. Je desirois vivement jouir de plus près de ce singulier spectacle. Mais malgré mes instances, M. *Tom* n'a voulu me faire descendre qu'à la nuit close. La foule étoit considérablement augmentée. Après des peines in-

croyables, M. *Tom* (car je n'aurois jamais osé pénétrer à travers ce tourbillon) plus au fait & moins timide que moi, s'est ouvert un passage. J'ai desiré m'asseoir : nouveaux embarras pour trouver des chaises. Heureusement, deux Messieurs ont quitté les leurs, nous nous en sommes emparés au plus vîte. Nous étions à peine placés quand tout le monde s'est porté autour d'une maison occupée par un illustre Amateur. Nous avons suivi le torrent. Le jardin retentissoit d'applaudissemens. Ils nous annonçoient un concert charmant, dans lequel j'ai eû le plaisir d'entendre le Sieur *Jarnovick* jouer du violon. Sa touche légère & délicate cause des émotions impossibles à rendre. Dans les côtés

oppoſés, différens groupes de *Virtuoſes* encore novices formoient, pour eux ſeuls, des petits concerts dont la Muſique diſcordante faiſoit un contraſte aſſez plaiſant. Je ne puis guères, ma chère *Eugénie*, vous donner une idée de ces plaiſirs nocturnes. La tête encore pleine du brouhaha des applaudiſſemens, j'ai eu peine à repoſer. Ce matin mon premier ſoin eſt d'inſtruire mon amie de ce que j'ai vû. Je me flatte qu'elle me tiendra de même les promeſſes qu'elle m'a faites, de m'écrire ſouvent, & toujours en Anglois.

Tout eſt prêt pour notre départ : les chevaux de poſte ſont arrivés ; c'eſt M. *Tom* qui me l'annonce lui-même. Je me hâte de fermer ma lettre.

Je vais donc encore m'éloigner de vous ! mon cœur eſt bien navré. Souvenez-vous, *Eugénie*, que mon amitié eſt à l'épreuve de tout.

CLARENCE WELLDONE.

Paris, ce.... 17....

LETTRE III.

De la Même à la Même, à Metz.

DEPUIS trois jours que je ſuis arrivée à Londres, je n'ai pas quitté les bras de mes aimables parents. Quel père ! Quelle mère ! ô mon amie, il n'eſt pas de bonheur comparable à celui d'être auſſi bien partagée que je le ſuis. Si vous ſçaviez.... Mais je vais mettre tout

à sa place, mes récits doivent être en ordre.

Quelque diligence que nous ayons faite, il ne nous a pas été possible d'arriver avant le Jeudi à cinq heures du soir. La voiture étoit à peine arrêtée que j'étois dans les bras de ma mère. Aidée de mon oncle, elle m'a plutôt porté que conduit dans sa chambre. Que de baisers donnés & rendus! Que de questions mutuels sur nos santés! non, mon amie, il ne m'est pas possible de vous peindre cette ivresse du sentiment, ces élans de l'ame qui n'ont de prix que pour ceux qui en sont l'objet. Un peu revenues de ce premier moment, les sensations sont devenues plus douces. Je me suis rappellée alors

dé plusieurs expressions échappées à Maman. J'allois lui en demander l'explication ; mais elle me prévint. — « Ma fille, voilà ton père. Des » raisons que je t'apprendrai nous » ont forcé de substituer le titre de » frère à celui d'époux. Libres enfin » d'avouer une aussi douce union, » notre hymen n'est plus un mystère. » — Chère *Clarence*, me dit mon » père, en me pressant sur son cœur, » serois-tu fâchée de retrouver dans » un oncle, un père qui t'adore. » — Le Ciel, repris-je aussi-tôt, a fait pour moi le choix que j'aurois fait. Je suis la plus heureuse des filles. Une Servante annonçant que le thé étoit servi, a interrompu ces délicieux témoignages de tendresse. M. *Tom* étoit dans la salle. — « Mon

» ami, s'eſt écrié mon père, que » ne vous dois-je pas : vous me » rendez ma fille : vous donnez une » amie à mon *Adelaïde*. Qui mieux » que vous ſe feroit acquitté de » cette commiſſion. Combien j'ai » ſouffert de ne pouvoir pas vous » accompagner ! Mais ma goutte.... » Je ſuis bien en ce moment. C'eſt un » miracle opéré par le plaiſir. » Nous nous ſommes approchés de la table ſur laquelle étoit préparé le thé. J'étois placée entre lui & Maman, nous verſions tous des larmes d'attendriſſement, il ne nous fut jamais poſſible d'approcher la taſſe de nos lèvres. Le poids du bonheur accable donc comme celui de la peine !

Hélas ! je ſens combien votre cœur va gémir en comparant votre ſort

au mien. Mais la bonté de votre caractère, & la solidité de votre esprit vous donneront des sujets de consolation. Et puis, le bien n'est-il pas souvent très-près du mal ?

Maman m'a promis l'histoire de ses malheurs : je vous l'enverrai. Puissent mes lettres charmer votre ennui ! car j'ai l'amour-propre de croire que mon absence vous en cause. Je sens moi-même, malgré le bonheur qui m'entoure, que l'on connoît les regrets quand on s'éloigne d'une amie telle que vous. Je vous embrasse, comme je vous aime.

CLARENCE WELLDONE.

De Londres, ce... 17....

LETTRE IV.

De la Même à la Même, à Metz.

SANS autre préambule, mon amie, je passe à l'histoire de Maman que je vous ai promise; comme elle m'a vivement attendrie, je présume qu'elle produira sur vous le même effet. C'est Maman qui va parler.

HISTOIRE DE MADAME WELLDONE.

« MON père étoit un riche Mar-» chand de la Cité, (il se nommoit » *Bercley*). Dans le mariage qu'il » avoit contracté, il n'avoit écouté » que l'article de l'intérêt. C'étoit » à ses yeux le plus touchant. Le

» hasard ne l'avoit pas très-bien » servi. Ma mère, avec une assez » grosse dot, ne lui avoit apporté aucune vertu. Prodigue à l'excès pour tout ce qui avoit rapport » à elle, elle étoit d'une avarice » sordide pour les autres. Mon frère » & moi fûmes les seuls fruits de » leur mariage. Jamais nous n'éprouvâmes de leur part le sourire » de la tendresse, & nous passâmes » notre enfance au milieu des privations inconnues au plus vil » artisan.

» Un Dimanche étant à *Kinsington* *, je fus remarquée par une » Dame âgée, qui se nommoit *Miladi* » *Saktimoor*. Elle me fit approcher.

* Jardin Royal, à un mille de Londres.

» une Servante de médiocre appa-
» rence m'accompagnoit. — A qui
» appartient cette jeune enfant,
» ma bonne. ? — Son père, *Miladi*,
» eſt un gros Marchand de la Cité.
» — Elle eſt jolie. Seriez-vous bien
» aiſe, ma belle amie, de venir me
» voir ? — Oh oui, *Miladi!* mais je
» n'oſerois, Maman ſe mettroit en
» colère. — Si j'obtiens d'elle la
» permiſſion de vous avoir, en au-
» rez vous de la joie ? — Si mes
» careſſes pouvoient en convaincre
» *Miladi*, elles répondroient pour
» moi; en finiſſant je lui baiſois
» tendrement la main. — Cela ſuffit,
» ma petite, vous me charmez. Je
» ſerai reconnoiſſante, adieu. De-
» main vous aurez de mes nouvelles.
» Elle écrivit alors ſur ſes tablettes

» le nom de mon père, & celui de
» la rue où nous logions.

» En regagnant la maison je ne
» faisois que sauter. *Sally* (c'étoit le
» nom de notre servante) qui sçavoit
» combien j'étois malheureuse, me
» félicitoit de ma bonne fortune.
» Mon père & ma mère reçurent
» avec joie la proposition que *Mi-*
» *ladi Saltimoor* leur fit faire le
» lendemain, de me prendre avec
» elle. C'étoit les débarrasser d'un
» enfant. Pour excuser aux yeux de
» *Miladi* la facilité avec laquelle ils
» acquiesçoient à ses offres, ils allé-
» guèrent des pertes considérables,
» mais qui n'étoient que simulées.
» C'étoit, lui répondirent-ils, l'im-
» possibilité dans laquelle ils étoient
» de me donner, ainsi qu'à mon

» frère, une éducation telle qu'ils
» le désiroient, qui les engageoit à
» préférer mon bien-être à leur
» propre satisfaction. Mais ce sacri-
» fice, ajoutoient-ils, coûtoit beau-
» coup à leur tendresse. Voilà le
» masque qu'ils opposoient à la gé-
» nérosité de *Miladi*, qui les croyant
» effectivement hors d'état de sub-
» venir aux dépenses les plus légères,
» mit mon frère à l'Université *d'Ox-*
» *ford*, & paya sa pension jusqu'à
» ce qu'il fût en état d'aider mon
» père dans son commerce.

» Ma Bienfaitrice ne ménagea
» rien pour me donner une bonne
» éducation. Elle joignit l'utile à
» l'agréable. J'avois tous les jours
» Maître de musique, de danse, de
» dessin & de françois. Elle se plût

» à me former le cœur & l'esprit.
» Personne mieux qu'elle ne pou-
» voit remplir une tâche aussi labo-
» rieuse. C'est à cette bonne &
» respectable Dame, que je dois le
» peu que je vaux. Au bout de dix
» ans, je la perdis. La veille de sa
» mort, elle me fit approcher de son
» lit. — Nous nous voyons aujour-
» d'hui pour la dernière fois, ma
» chère enfant ; c'est pour vous
» seule que je regrette la vie. Votre
» jeune âge avoit encore besoin de
» mon appui. Tenez, recevez ceci,
» c'est un présent de l'amitié. Con-
» servez cette ressource pour une
» circonstance malheureuse. L'in-
» différence de vos parents depuis
» que nous sommes ensemble, me
» fait craindre pour vous un avenir

» fâcheux. Respectez-les toujours, » quelques soient leurs procédés à » votre égard. Adieu *Adélaïde*. Pen» sez quelquefois à moi, & sur-tout » que la vertu dirige sans cesse vos » démarches. J'étois tombée à ge» noux : je pleurois de toutes mes » forces : la bouche collée sur une » de ses mains, j'étois loin de songer » au présent qu'elle me faisoit. Sa » perte seule m'occupoit ; je ne » pouvois me figurer qu'elle fût in» dispensable. — Non, non, chère » Maman, lui disois-je en gémissant, » vous n'abandonnerez pas votre » amie. Si vous mourez, je veux » mourir aussi ; eh, que ferois-je au » monde si je vous perdois ! Mes » yeux se fixèrent sur les siens : j'y » vis quelques larmes. Vous vous

» attendriſſez; dites, oh! dites que
» vous ne me quitterez pas.—Adieu
» ma fille. *Miſtreſſ Young*, emmenez-
» là: ſa douleur me perce l'âme. Il
» fallut me répéter bien des fois les
» ordres de *Miladi*. Enfin je cédai
» par obéiſſance. Je ne voulus ni
» manger, ni me coucher. Je ne
» quittois preſque pas ſa porte.
» Vers les dix heures du matin je
» ne pus reſiſter au ſommeil; je
» m'endormis ſur une chaiſe dans
» ma chambre. Des cris lugubres
» me réveillèrent, je me mis à crier
» auſſi; & voulus courir chez *Miladi*.
» Ma porte étoit fermée en dehors.
» J'étois en devoir d'arracher la
» ſerrure, lorſque *Miſtreſſ Young* pa-
» rut. Elle me prit dans ſes bras,
» & me porta ſur mon lit.—Ceſ-

» ſez, *Miſſ*, de vouloir enfreindre
» les ordres de ma bonne Maîtreſſe.
» Elle n'eſt plus; mais ſes volontés
» n'en doivent pas être moins ſa-
» crées pour vous. Voici la caſſette
» qu'elle vous a donnée hier: je vais
» vous conduire chez vos parents.
» Les héritiers ſont arrivés; ils ſe
» permettent déja des murmures
» ſur votre compte: votre préſence
» les irriteroit, & vous attireroit
» peut-être quelqu'humiliation:
» ainſi, partons.

» J'écoutois ſans rien entendre,
» mes yeux ouverts ne diſtinguoient
» aucun objet. Je ſuivis machina-
» lement *Miſtreſſ Young*, ſans ſça-
» voir où elle me conduiſoit.

» Ma mère nous reçut aſſez mal,
» & ſa mauvaiſe humeur augmenta,

» quand elle apprit le sujet de mon
» arrivée. Pour la calmer, je lui
» remis la cassette que portoit la
» bonne *Mistress*. Alors elle m'assi-
» gna pour chambre une espèce de
» galetas. J'y montai, accompagnée
» d'*Young* qui me reprocha vive-
» ment d'avoir donné la cassette à
» ma mère; heureusement, ajou-
» ta-t-elle, j'avois mis de côté les
» diamants que *Miladi* avoit joint
» à cinq cent guinées qu'elle ren-
» ferme. Les voilà; mais gardez-les
» mieux: j'en exige votre parole.
» Je la lui donnai: & après les avoir
» placé elle-même dans une vieille
» armoire dont elle me remit la
» clef, elle partit, en me promet-
» tant de venir me voir souvent.

» Mon frère avoit fini ses études,

» & partageoit depuis quelque tems
» les travaux du commerce avec
» *Welldone*, dont le père avoit été
» l'ami du mien. Il le lui avoit re-
» commandé en mourant, en le
» laissant maître de faire valoir son
» bien jusqu'à sa majorité. Ce jeune
» homme avoit gagné la confiance
» de mon père: & en effet il la
» méritoit par son zèle, & par son
» activité. La plus étroite amitié
» l'unissoit avec mon frère. Je fus
» bientôt en troisième dans cette
» intimité. *Welldonne* m'aima ; il
» n'avoit fait que me prévenir. Je
» fus cependant long-tems avant de
» lui laisser connoître mes sentimens.
» Mon frère étoit son confident ; il
» devint le mien : & bientôt son
» ami sçut qu'il n'avoit point à re-
» douter

» douter mes rigueurs. Il ne tarda
» pas à me faire l'aveu de ſon amour.
» Sa candeur, ſa timidité, tout
» m'intéreſſoit pour lui. Je ne lui
» cachai pas le plaiſir que j'avois
» à l'écouter. Mais je ne pouvois rien
» promettre : c'étoit à mon père à
» décider de mon ſort. Mon frère
» le preſſentit ſur mon mariage avec
» *Welldone*, & vit avec douleur
» que jamais il n'y conſentiroit. Il
» vouloit pour ſes enfans des partis
» riches, & *Welldone* avoit une
» fortune très-bornée. L'habitude
» de nous voir, la facilité de nous
» dire tout ce que nous penſions,
» notre amour, enfin, plus fort
» que tous les obſtacles, nous les
» fit ſurmonter; je cédai aux inſ-
» tances de mon frère, aux prières

» de mon Amant, & je consentis
» à une union secrette. *Mistress*
» *Young* avoit un oncle qui étoit
» *Ministre.* Ce fut lui qui mit le sceau
» à notre mariage. Mon frère &
» elle furent les seuls témoins. Bien-
» tôt après je devins enceinte. Crai-
» gnant qu'on ne s'en apperçût, je
» prétextai un mal-aise, & priai ma
» mère de me permettre d'aller pas-
» ser quelques tems à *Plimouth* *,
» chez une de mes tantes. Elle y
» consentit. Cette tante, sœur de
» mon père, ne lui ressembloit en
» aucune façon. Elle avoit été riche,
» & son bien s'étoit dissipé à faire
» des heureux. Quoique son état
» fut voisin de la pauvreté, elle ne

* Ville d'Angleterre.

» regrettoit pas son opulence passée.
» Elle me reçut avec joie. Je lui
» fis part de mon mariage & de ma
» position : elle approuva tout, sans
» me faire aucun reproche. Le tems
» de mes couches approchoit. Pour
» les faire avec aisance, nous ven-
» dîmes un diamant, qui faisoit
» partie de ceux que *Ladi Saltimoor*
» m'avoit laissé. Enfin, mon amie,
» ce fut à toi à qui je donnai le
» jour, sans éprouver le plus léger
» accident. Ma tante se nomme
» *Clarence* : elle voulut que tu portâs
» son nom. Comme elle vivoit très-
» retirée, & que personne ne pé-
» nétroit l'intérieur de sa maison,
» j'eus la liberté de te nourrir moi-
» même. Je voyois quelquefois mon
» époux : il supposoit des voyages

» à *Cantorbery* *, chez un de ses
» compagnons d'étude, & passoit
» plusieurs jours avec nous.

» Au bout de quinze mois, ma
» mère me rappella. (A peine en
» avois-tu onze) juge de mon
» embarras : j'étois forcée de lui obéir,
» & je ne voulois pas t'abandonner.
» Ma tante me décida à prendre le
» parti le plus raisonnable. Ce fut
» de t'envoyer en France, sous la
» conduite de *Mistress Young*, qui
» m'étoit singulièrement attachée.
» Elle lui remit une lettre pour une
» Dame, Religieuse à *Metz*, au Cou-
» vent de la Propagation, avec
» laquelle elle entretenoit toujours
» une correspondance intime, quoi-

* Ville d'Angleterre.

» qu'elle eût abandonnée depuis
» long-tems cette Province. Réso-
» lûe à ce sacrifice, je vendis le reste
» de mes diamants, & remis une
» somme assez forte à la bonne
» *Young*. Elle partit avec toi ; & je
» retournai à la maison paternelle.

» Ma tante m'écrivit quelque
» tems après, que la Religieuse son
» amie, t'avoit fort bien accueillie ;
» mais que ne pouvant te prendre
» au Couvent, vû ton extrême jeu-
» nesse, elle t'avoit mis chez des
» personnes de la Ville, avec qui
» elle étoit particulièrement liée ;
» que tu étois élevée avec une pe-
» tite fille de ton âge ; & qu'elle
» vous recevroit l'une & l'autre au
» Couvent, quand vous auriez at-
» teint quatre ans. Par le moyen de

» ma tante, j'avois souvent de tes
» nouvelles.

» Peu de mois après mon retour
à *Londres*, il se présenta plusieurs
» personnes pour m'épouser. Les
» plus riches eurent l'approbation
» de mes parents. J'eus beaucoup
» à souffrir: mes refus étoient qua-
» lifiés d'entêtement. Les menaces,
» les violences, tout fut mis en jeu
» pour vaincre ce que l'on appelloit
» mon obstination. La ruine de mon
» père fit cesser les persécutions. Il
» avoit essuyé de grosses banque-
» routes: deux vaisseaux, chargés
» pour son compte de marchandises
» précieuses, périrent. Enfin, il se
» vit réduit à une misère effrayante:
» il ne pût survivre à son malheur,
» & mourut peu de mois après.

» Les Créanciers s'emparèrent de ce » qui restoit, & ma mère se trouva » réduite aux cinq cent guinées que » je lui avois confiées.

» La fortune de *Welldone* étoit » englobée dans la ruine de mes » parents. Mon frère & lui prirent » alors la résolution d'aller tenter » fortune en *Amérique*. Quelque » douloureuse que fût notre sépa- » ration, il fallut bien y consentir. » La nécessité nous faisoit la loi.

» Ma mère accoutumée à une vie » aisée, trouvoit sa position affreuse; » je cherchai à la rendre plus sup- » portable. Je dessine assez bien: je » fis des éventails: de leur vente, » j'augmentai le revenu que pro- » curoit à ma mère mes cinq cent

» guinées, qu'elle venoit de placer
» dans les fonds publics.

» Je ne demandois aucune re-
» connoiſſance: je faiſois mon de-
» voir. Cependant je voyois avec
» peine l'antipathie que ma mère
» avoit pour moi: mes ſoins, mes
» attentions, mon aſſiduité au tra-
» vail, rien ne pouvoit la toucher.
» Je ne murmurai point de ſa con-
» duite; je me contentai d'en gé-
» mir en ſecret. Ainſi j'avois à
» ſupporter, & les chagrins de mon
» état, & ceux de ton abſence. Il
» ſembloit que l'indifférence de ma
» mère redoubloit ma tendreſſe
» pour toi. Depuis long-tems je
» brûlois du deſir de te voir. Nous
» étions dans la ſaiſon où preſque
» tout le monde va jouir à la cam-

» pagne des plaiſirs différents de
» ceux qu'on goûte à la Ville.
» Ce tems peu propre à la vente
» de mes ouvrages, fit que ma mère
» conſentit aiſément à me laiſſer
» aller paſſer deux mois chez ma
» tante. Nous en profitâmes pour
» aller en France. Chaque pas qui
» me conduiſoit vers toi, faiſoit
» éprouver à mon cœur les accès
» d'une joie folle. Enfin je te vis.
» Ta tendreſſe prévint la mienne,
» ou du moins la devina. Ton amie,
» Mlle. d'*Albrum*, me parut char-
» mante. Nous témoignâmes à la
» bonne Religieuſe combien nous
» étions ſatisfaites de l'éducation
» qu'elle t'avoit donnée. Ta compa-
» gne eut part à nos éloges. Quinze
» jours paſſés avec toi me parurent

» un songe. Mais il fallut te quitter » pour retourner à *Londres*. Dans » l'espace de six ans je fis trois voya» ges en France pour te voir. Mais » combien d'orages n'eus je pas à » essuyer dans les intervales de ce » tems !

» Madame *Bercley*, (car je rou» gissois de lui donner le nom de » mère.) oubliant tout sentiment » d'honneur, voulut me forcer d'ac» cepter des propositions avilissantes » que lui faisoit pour moi un grand » Seigneur à qui j'avois inspiré de » l'amour : j'en reçus l'ouverture » avec horreur. Cette cruelle marâ» tre désapprouva ma conduite, & » s'irrita de ma résistance. Pour me » séduire, elle employa tour à tour, » les menaces, les prières, les bas-

» fesses : rien ne lui coûta. Elle me » harceloit au point que je pris le » parti de m'adresser directement à » l'auteur de ces tribulations. Je ré- » veillai en lui des sentimens d'hon- » neur qui n'étoient qu'engourdis. » Il eut honte de ses propositions ; » & ce fut lui qui se chargea de rame- » ner Madame *Bercley* à des princi- » pes plus honnêtes. Ses avis furent » mal reçus, & notre porte lui fut » fermée.

» Mon époux revint à peu près » dans le même tems. Mais le plaisir » de le voir fut troublé par la triste » nouvelle qu'il nous rapporta de » la mort de mon frère. Il avoit péri » avec une partie de l'équipage dans » une tempête qu'ils avoient essuyée, » lors de leur passage, à la hauteur

» des Isles Canaries. Mon époux se
» sauva dans une chaloupe, lui sep-
» tième. Il faisoit nuit : il crut que
» son beau-frère étoit du nombre.
» Son désespoir fut extrême quand
» il s'apperçut de son erreur. Au
» point du jour ils prirent terre. La
» tempête s'étoit totalement dissi-
» pée. Ils ne virent que quelques
» débris du vaisseau : cet aspect redou-
» bla la douleur de *Welldone*; & six
» années révolues depuis cette fâ-
» cheuse époque n'avoient pas en-
» core séché ses larmes. Il avoit passé
« ce tems à la *Jamaïque* dans le comp-
» toir d'un Négociant veuf & sans
» enfans. Les soins qu'il s'étoit don-
» nés pour l'amélioration de ses pos-
» sessions, lui avoient tellement
» acquis son amitié, que par recon-

» noiſſance, il lui avoit fait préſent
» de 4000 livres *ſterlings* * qu'il me
» rapportoit avec empreſſement. Il
» croyoit cette ſomme ſuffiſante
» pour lever les obſtacles qu'on avoit
» oppoſés à notre mariage : mais il
» ſe trompoit : ma mère ne voulut pas
» en entendre parler ; & nous fûmes
» obligés de le tenir encore caché ;
» mais toujours ſans délicateſſe, elle
» uſa de la fortune de celui qu'elle
» refuſoit pour mon époux, comme
» ſi elle lui eût appartenue. «

» J'étois dans l'uſage d'aller paſſer
» tous les ans quelques ſemaines à
» *Plimouth*, *Welldone* de ſon côté
» ſuppoſoit un voyage à *Cantorbery*.

---

* La livre ſterling vaut vingt ſchelings ; & le ſcheling vingt-quatre ſols de France.

» Il partoit quinze jours avant moi, » & je le trouvois chez ma tante. » Nous profitions de ce tems pour » aller à *Metz*. Tu voyois ton père » sans sçavoir qu'il en eut le titre. » Il passoit pour mon frère.

» Ce fut quatre ans après son » retour que ma mère mourut: & » nous attendîmes que l'année du » deuil fut révolue pour publier » notre mariage.

» Ton père, quoique jeune, a » tant souffert dans ses voyages, qu'il » est sujet à des maladies chroniques » qui le font horriblement souffrir. » C'est ce qui l'a empêché d'aller » lui-même te chercher. Tu verras » dans huit jours ta tante qui vient » demeurer avec nous. J'espérois » revoir la bonne *Mistress Young*.

» Sa mort, que tu m'as apprise, m'a » fait une vraie peine. Connoissant » ton attachement pour Mlle. d'*Ab-* » *brum*, sçachant d'ailleurs qu'elle » est peu aimée de ses parens, qui » ont rassemblé toute leur tendresse » sur son frère, je m'étois flattée » qu'on la laisseroit venir passer un » an en *Angleterre*. J'aurois eu pour » elle les soins d'une mère, je les » devois aux attentions que la sienne » a eue pour toi; mais la réponse » qu'elle m'a faite est peu satisfai- » sante. Destinant, me mande-t-elle, » sa fille à l'état Religieux, elle » craindroit que la dissipation ne » retardât sa vocation. Ses remercie- » mens, au reste, sont très-froids.

» Te voilà instruite, ma chère » *Clarence*, des événemens d'une

» vie jusqu'à présent bien orageuse.
» Mais quel précieux dédommagement le Ciel m'envoie ! Je puis sans crainte mêler les embrassemens de mon époux à ceux de ma fille. Quels momens agréables l'avenir me prépare ! Notre fortune, il est vrai, est bornée, nos desirs le seront aussi ; c'est le moyen d'être parfaitement heureux ».

Ici finit l'histoire de ma mère, & j'ajoute ; que rien ne manqueroit effectivement à mon bonheur si ma chère *Eugénie* ne languissoit pas dans le plus cruel esclavage. O mon amie ! qu'allez-vous devenir ? Vous ne connoissiez donc pas les projets de vos parens, puisque vous ne m'en avez jamais parlé ? Gardez-vous de consentir à faire le malheur de votre

vie; votre priſon ſeroit bientôt votre tombeau. Avec le caractère que je vous connois, vous péririez dix fois par jour. Si vous aimez votre liberté, ſoyez conſtante dans vos refus. Tentez tous les moyens pour attendrir vos parents : mais que leur rigueur ne vous faſſe pas céder.

Je n'ai point encore reçue de vos nouvelles. Ne confiez vos lettres qu'à notre bonne amie. Toute autre voie doit vous être ſuſpecte. Croyez que je partage bien ſincèrement la rigueur de votre ſort ; & doutez plutôt de votre exiſtence que de l'amitié de

CLARENCE WELLDONE.

De Londres, ce.... 17....

LETTRE V.

De la Même à la Même, à Metz.

VOTRE Lettre a rempli mon cœur d'amertume. J'ai bien senti que je vous affligerois, en vous instruisant du sort qu'on vous prépare. Mais je devois à notre amitié cette triste conviction du peu d'attachement que vos parens ont pour vous. Maintenant que vous voila prévenue, armez-vous de courage contre les événements.

Notre fortune & notre état nous font une loi de borner notre dépense & nos plaisirs. Mais maman ne connoit pas l'économie quand il s'agit de me procurer des amuse-

ments. J'ai préféré les promenades, aux ſpectacles, aux jeux, & à tous les autres genres de divertiſſemens qu'elle m'avoit propoſés. Mon père a applaudi à mon choix : & nous allons ſouvent prendre le thé dans différents jardins, dont on ne connoit l'agrément que dans ce pays-ci. Le vuide de nos journées eſt rempli par nos ſociétés, qui, quoique peu étendues, n'en ſont pas moins agréables. De toutes le perſonnes avec leſquelles nous ſommes en liaiſon, celle que maman voit avec le plus de plaiſir, eſt la veuve d'un Officier de Marine : elle a une fille de dix-huit ans, très-diſgraciée de la nature; mais qui au reſte m'a paru auſſi aimable que ſa mère.

Nous avons été hier à *Wauxhall*,

avec Mad. *Jarvis*; (c'eſt le nom de cette veuve). Aucun homme ne nous accompagnoit : maman avoit pris mon bras; & ſon amie avoit celui de *Miſſ Fanni* ſa fille, qui étoit auſſi de la partie.

Pour avoir une idée légère de cet étrange ſpectacle, repréſentez-vous, mon amie, un jardin aſſez vaſte, & coupé de différentes allées, qui toutes répondent à un point de vûe différent, quelquefois factice, mais ſouvent naturel. De vieux arbres touffus, dont la hauteur majeſtueuſe ajoute encore à la beauté champêtre de ce lieu, en font un des ornements, par leur arrangement ſymétrique. Ici c'eſt un bois épais, dont l'œil ne peut pas percer la profondeur. Un nombre prodi-

gieux de lanternes artistement placées, font régner dans ce lieu solitaire un demi-jour qu'on croiroit véritable. Plus loin, c'est une cascade, dont le murmure continuel cause une agréable émotion. En quittant ces lieux enchantés, vous vous trouvez aux pieds d'un Orchestre composé de Musiciens & de Chanteurs du premier talent. Cet Orchestre, bâti en gradins fort élevés, est au milieu d'une Rotonde immense, & couverte. Elle est partagée en différentes cases, plus ou moins grandes, dans chacune desquelles il y a une table toute dressée, & nombre de *Waters* * prêts à recevoir les ordres de ceux qui veulent y souper.

* Ce sont des garçons d'Auberge.

Comme nous nous étions arrêtées, maman & moi, pour écouter la symphonie, nous avions perdu de vûe Mad. *Jarvis*, qui continuoit de se promener. En la cherchant, nous fûmes accostées par plusieurs jeunes gens qui étoient ivres. Ils nous demandèrent d'un air familier la permission de nous donner à souper; & sur notre refus, ils se permirent des propos fort grossiers. Nous nous éloignâmes, ils nous suivirent toujours, assurants qu'ils se feroient raison de notre malhonnêteté. Un d'entr'eux, qui, sans doute, étoit plus de sang-froid, les exhortoit à se taire.—« Comment, se taire! quand » des femmes refusent de souper avec » moi! Tiens, Henri, tes remon» trances ne sont pas de saison.—Je

» veux être damné, difoit un autre,
» fi je ne les punis pas de cette in-
» fulte. — Comment trouves-tu la
» petite, difoit un troifième ? Et la
» maman, elle eft encore fraiche !
» Oh! je jure de les pourfuivre
» jufqu'aux enfers. — Parbleu, laif-
» fons-là ces bégueules. Viens, Geor-
» ges; allons boire du punch. Veux-tu
» les avoir malgré elles. Il s'en
» trouve mille ici de plus jolies.
» — Non, pardieu! dit une voix qui
s'étoit déja fait entendre; « je n'ai
» de ma vie rien vu d'auffi char-
» mant ! » Heureufement nous ap-
perçûmes Mad. *Jarvis* ; & nous
courûmes à elle. Fuyons au plus vîte,
lui dis-je toute tremblante. — Oui,
ajouta Maman ; nous fommes fuivis
par des étourdis qui lui ont fait
peur.

Nous gagnâmes promptement une voiture. En y montant, je vis encore ces mêmes yvrognes qui cherchoient à nous suivre; mais comme nous avions recommandé au Cocher d'aller grand train, je m'en mis peu en peine.

D'après une pareille aventure, vous concevez, mon amie, que je renonce pour long-tems aux plaisirs du *Wauxhall*. J'en suis d'autant plus fâchée, que c'est un endroit vraiment agréable, & peu dispendieux pour l'entrée. Mais c'est précisément la modicité du prix, qui y amène cette confusion de monde. Les Dames de la plus grande distinction, & les Lords, aiment ici, sous des habits simples, à se confondre parmi le peuple, & augmentent,

mentent, par conséquent, la foule.

Vous me tenez compte, dites-vous, de mon exactitude à vous écrire. Eh! ne sçavez-vous pas qu'en m'entretenant avec vous, je satisfais mon cœur; cessez donc de me remercier d'un plaisir que je me procure.

Maman a écrit de nouveau à Mad. *d'Albrum*. Sa réponse, comme la précédente, est marquée au coin de l'indifférence pour ce qui vous concerne; mais mon amie, si nos parents sont injustes, devons-nous nous en appercevoir? Cependant comme la liberté est le plus précieux de tous les biens, c'est un sacrifice sur lequel il faut se rendre difficile. Votre frère vous aime: écrivez-lui; faites-lui part de vos

craintes; tâchez de le mettre dans vos intérêts, votre cause sera bientôt gagnée.

Maman me fait appeller; c'est pour elle seule que je ne murmure pas de vous quitter. Adieu, ma tendre amie.

CLARENCE WELLDONE.

Londres, ce.... 17....

LETTRE VI.

De SIR HENRI SANDWICK, à SIR JAMES PARKINS, à Manchester.

TE voilà donc absent de la Capitale, mon cher *James*, & peu disposé à revoir bientôt tes amis: à moins qu'ils n'ayent comme toi

a r tſie d'aller végéter dans la province. Pauvre garçon ! que je te plains de penſer auſſi bourgeoiſement ! Je te vois d'ici conduiſant à la promenade une jeune innocente, & ſa vertueuſe mère. Tu prêtes à celle-ci une attention ſcrupuleuſe. Que te raconte la bonne-femme ? Des hiſtoriettes qu'elle tient de ſon ayeul. Tu ſouris, & feins d'applaudir à ſon bavardage. Sous ton bras gauche tu preſſes doucement celui de la jolie griſette : elle répond avec timidité à cette agréable attaque ; & te voila auſſi bien dans l'eſprit de la mère, que dans le cœur de la fille. Grâces à la frivolité de mon caractère, je ne ſçais point apprécier de pareils jouiſſances. Vive *Londres* pour y goûter des plaiſirs

délicieux, & tous les jours variés. Tous nos amis ſont de mon avis. Ils plaiſantent ſur la ſingularité de tes goûts. Malgré mon attachement pour toi, *James*, il faut bien que je faſſe *chorus*.

Depuis ton départ nous n'avons pas quitté *Golden Crown* *. Je t'avouerai pourtant (& ceci n'eſt qu'entre nous) que j'ai pris moins de part à nos jeux qu'à l'ordinaire. Je me trouve un peu changé. Eſt ce de t'avoir perdu ? ou de n'avoir pû retrouver la petite que nous rencontrames à *Wauxhall* ? Dieu me damne, mon ami, ſi je ne ſonge pas à elle dix fois le jour. Je bois moins, & ne dors plus. Malédiction

* La Couronne d'or. Taverne de Londres.

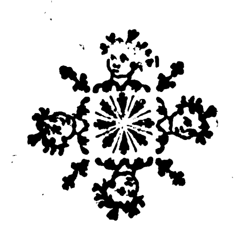
ſur toutes les bégueules. Cette mère eſt auſſi par trop rigide. Imagines-tu quelle eſpèce de femmes ce peut être? Venir dans un lieu comme celui-là ſans Cavalier ! Et refuſer un ſouper offert de ſi bon cœur, par des jeunes gens tels que nous ! Notre gaîté les aura ſûrement effarouché. Ce diable de *Montagut* eſt toujours ivre. Je ſuis ſûr qu'elles nous auront pris pour des *Waters*.

Enfin, *James*, depuis ce jour je cours toutes les rues : tu me prendrois pour un inſenſé; je fixe toutes les fenêtres, & ſur-tout, celles des quartiers habités par des Marchands. Rien d'auſſi joli ne s'eſt encore offert à ma vûe. Cela feroit, ma foi, une maîtreſſe charmante. *Fitz-William* prétend qu'il la découvrira

avant moi, & qu'il ne me la céde-ra qu'au bout de six jours, C'est ce que nous verrons. Il n'en sera pas de celle-ci, comme de cette *Jenny* qu'il m'a enlevé; j'en étois las: ce n'étoit pas le cas de disputer. Adieu, mon ami. Sois à moi comme je suis à toi.

HENRI SANDWICK.

De Londres, ce.... 17....



LETTRE VII.

De CLARENCE WELLDONE, à EUGÉNIE D'ALBRUM, à Metz.

LA vie n'eſt donc, ô mon amie, qu'une mer orageuſe, qu'il eſt impoſſible de parcourir ſans faire naufrage : un inſtant de calme eſt payé par de longues & pénibles tourmentes.

Notre fortune 'eſt abſolument perdue. Le Banquier ſur qui elle étoit placée vient de faire banqueroute. Nous ne ſommes pas les ſeuls infortunés ruinés par cette faillite ; qui n'eſt pourtant pas le plus grand de nos malheurs. Les jours de mon père ſont en danger. O mon *Eugenie* !

vous devez pénétrer dans nos cœurs, pour y lire nos allarmes. Si nous le perdons...... Cette idée renverse tout mon être.... Les gémissements de ma mère, les miens, ceux de tout ce qui nous environne, ont rendu notre maison l'azile de la douleur.

C'est la perte de tous nos biens qui a donné à mon père le coup de la mort. Hélas! ce n'est pas pour lui, c'est pour nous seuls qu'il les regrette. « — Mes amies, nous disoit-il hier, » ma vie ne tient plus » qu'à un fil, mais promettez-moi » de vous conserver l'une pour » l'autre, alors j'envisagerai ma fin » sans crainte. Laissez-moi emporter au tombeau la douce idée que » vos regrets seront subordonnés

» à votre raiſon. Vous vous de-
» venez plus néceſſaires que ja-
» mais. Oubliez votre aiſance paſſée.
» Il n'eſt pas d'état qui n'ait ſes
» agréments. Vendez nos meubles,
» & vos bijoux : du prix que vous
» en tirerez, levez une petite Bou-
» tique de lingère ; à l'appui de votre
» travail vous pourrez exiſter. Mon
» *Adelaide* te donnera, ma fille,
» l'exemple d'une vie économe. Faite
» pour jouir du ſort le plus heu-
» reux, elle a paſſé ſes beaux jours
» dans une détreſſe continuelle. Que
» ta tendreſſe, ma chère *Clarence*,
» la dédommage de tant de priva-
» tions. N'oublie jamais que ton
» père, avant de mourir, t'en a prié
» les larmes aux yeux. Ne pleurez
» plus ſur moi, mes amies. Si je

» vous laiſſois plus fortunées, mon
» ſort ſeroit digne d'envie. Je vais
» ceſſer de ſouffrir. Je ſuis jeune en-
» core par les années; mais les mal-
» heurs & les fatigues, m'ont rendus
» vieux de bonne-heure. Privé par
» les maladies de l'uſage de mes
» membres, que ferois-je au monde
» ne pouvant plus vous être utile?
» Je vous aurois cauſé des embarras.
» Le Ciel, ſans doute, récompenſe
» ma patience, & le deſir que j'ai
» toujours eu de faire le bien.

Comme il finiſſoit, le Médecin eſt entré. Il l'a fait approcher de ſon lit. « — Monſieur *Jenſling*, lui a-t-il dit, » je vous dois trois viſites. Voi-
» là une guinée. Je voudrois pou-
» voir mieux payer vos ſoins; je
» n'ai qu'à me louer de votre trai-

» tement : il m'auroit rendu à la
» vie, si la chose avoit été possible.
» Mais tous remèdes désormais se-
» roient inutiles : mon corps usé &
» affoibli ne pourroit point les sup-
» porter. Ainsi, réservez vos mo-
» mens précieux à l'humanité souf-
» frante ; notre situation ne nous
» permet pas de faire une dépense
» qui deviendroit superflue. — Mon
» ami, a dit en pleurant l'honnête
Docteur, « gardez votre guinée, &
» laissez-moi vous guérir. Tout es-
» poir n'est pas encore perdu. Souf-
» frez que je fasse mes efforts pour
» conserver à l'Angleterre un modèle
» de vertus. Si je suis assez heureux
» pour réussir, comme je m'en flatte,
» je vous demande pour récompense
» votre amitié. — Homme généreux,

s'est écriée ma mère, « votre façon « de penser vous élève au-dessus de » tous les êtres. Que ne vous devrai- » je pas si vous me conservez les » jours de mon époux.

Pendant cette scène touchante, j'étois à genoux devant le lit de mon père. Je tenois une des mains du bon M. *Jensling*, je l'arrosois de mes larmes. Mes gémissements étouffoient mes prières. Non jamais douleur ne fût comparable à la mienne.

Mais je ne m'apperçois pas que je vous afflige, en vous traçant le tableau de mes peines!

Mon père a passé cette nuit sans agitations : ce matin il étoit foible, mais souffroit moins. Sur les midi, les douleurs ont recommencé. Il les dévoroit pour nous les cacher. On

craint que ce ne ſoit une goutte remontée dans l'eſtomac.... J'entends du bruit dans la chambre de maman : elle ſe ſera échappée un inſtant pour donner un libre cours à ſes larmes. Je vais prendre ſa place au chevêt du lit de mon père. Adieu, mon amie.

CLARENCE WELLDONE.

Londres, ce.... 17....

LETTRE VIII.

De la Même à la Même, à Metz.

JE veux vous écrire, ma chère *Eugénie*, & je ne ſçais pas ſi ma plume pourra vous tracer les caractères douloureux qui ſont gra-

vés dans mon cœur ! Mon père n'eſt plus...... il a rendu ſa belle âme au Ciel, qui ne la lui avoit que confiée. Ses maux ont enfin eu leur terme : mais maman.... mais moi.... qu'allons-nous devenir ? Ne pas même pouvoir déſirer de voir ceſſer notre exiſtence, parce qu'elle nous eſt réciproquement néceſſaire !

Depuis trois ſemaines que nous ſommes privées du plus excellent des hommes, maman n'a pas verſé une larme. Enfermée dans un Cabinet obſcure, elle obſerve un ſilence effrayant. Elle ne refuſe rien de ce que ma tendreſſe lui offre ; mais ſes mouvements ſont machinals, ſon eſprit n'y a aucune part. Par l'avis de M. *Jenſling*, je la rends témoin de mon déſeſpoir. Je pleure

en sa présence, & l'entretiens de la grandeur de notre perte. Elle me fixe avec attention : mais mes larmes ne font pas couler les siennes. De tous les aliments, le bouillon est le seul que son estomac conserve. Cependant elle ne dépérit point, & paroît se bien porter. Le Docteur, malgré ces apparences, craint, avec raison, que cette douleur intérieure n'ait des suites fâcheuses. Il me reste un moyen pour décider son cours. Quoiqu'il répugne à ma sensibilité, je l'employerai, puisqu'il n'en est point d'autres. Je ne fermerai ma lettre, qu'après vous avoir instruit du succès qu'il aura.

Le même jour à dix heures du soir.

Maman est couverte de larmes, elles ont coulé sur mon visage, je

les ai recueilli dans mon ſein. Cet épanchement l'a beaucoup ſoulagé. mais il falloit de grands moyens pour émouvoir une âme engourdie par le déſeſpoir.

En vous quittant ce matin, j'ai couru exécuter ce que j'avois projetté.

Je me ſuis fait apporter un cœur encore ſanglant. Je l'ai renfermé dans un vaſe couvert que j'avois préparé. Je m'étois auſſi muni d'un billet conçu en ces termes : « Je remplis » les dernières volontés de mon père » mourant, en vous remettant ce » dépôt ſacré. Ce vaſe renferme le » cœur...... de celui qui n'eſt plus ».

Je mis l'un & l'autre ſur la chiffonnière de maman, dans un moment où ſa poſition l'empêchoit de m'ap-

percevoir, & je me retirai dans un Cabinet voisin, d'où je ne perdois aucuns de ses mouvements : le Docteur étoit à mes côtés. J'y étois à peine entrée, que ses yeux se sont fixés sur les deux objets. Elle a d'abord pris le billet : en le lisant elle a pâli, & s'est jetté sur le vase. Sa main tremblante a levé le couvercle. Un cri terrible a suivi ce premier mouvement : sa tête, alors, s'est baissée sur son sein, & elle est restée sans mouvement. Je voulois aller à son secours. M. *Jensling* m'a arrêté, & posant son doigt sur sa bouche, il m'a contenu. Au bout de quelques minutes, cette tête si chère s'est relevée, & reportant ses yeux sur le vase, ils se sont remplis de larmes. « Ce moment est décisif,

m'a dit tout bas le Docteur, » ne » bougeons pas ». La digue s'est enfin rompue, deux ruisseaux de larmes ont coulés en abondance: & toujours regardant l'objet qui les avoit provoqué, elle sembloit redouter qu'on ne le lui enlevât. Le Docteur me fit signe alors de m'approcher d'elle, ma présence redoubla ses gémissemens: j'étois à ses genoux: ses mains quittèrent le vase pour me ceindre la tête. M. *Jensling* profitant de ce moment, retira ces tristes simulacres. Dès qu'elle s'apperçut de cette disparition, elle entra dans une espèce de délire, d'où nous eûmes bien de la peine à la tirer, malgré les protestations du Docteur qui lui avoua que c'étoit une tromperie.

Vous voyez, mon amie, que notre innocent ſtratagême a eu l'effet que nous deſirions.

Excuſez ſi je ne vous parle pas de vous, mais je connois votre attachement pour moi : il trouvera mon pardon au fond du cœur de ma chère *Eugénie.*

CLARENCE WELLDONE.

Londres, ce.... 17....

LETTRE IX.

De la Même à la Même, à Metz.

NE ſoyez plus étonnée, mon amie, d'avoir vu M. & Madame de S. Felix abandonnés par leurs connoiſſances dès l'inſtant que la fortune leur a

tourné le dos. Une pareille conduite eſt de tous les pays. C'eſt ce que nous venons d'éprouver.

Depuis notre déſaſtre, la ſeule Madame Jarvis nous eſt reſtée attachée. Les autres perſonnes que nous voïons journellement nous ont fui avec affectation. Vous ſentez qu'il eſt impoſſible de regretter de ſemblables êtres. . . . .

Selon les intentions de mon reſpectable père, nous avons vendu tout ce qui ne nous étoit pas abſolument néceſſaire. Le prix du mobilier n'a pas monté bien haut. Cependant nous avons completté une ſomme aſſez ſuffiſante pour pouvoir garnir de belles toiles, & autres Marchandiſes du même genre, une petite Boutique que nous avons loué dans

un quartier de *Wesminster* * assez marchand. Une seule fille compose notre domestique ; & deux autres sont occupées à faire l'ouvrage de commande. Maman est toujours avec elles, pour veiller à leur exactitude. Quant à moi, j'y suis rarement. Je me tiens dans une chambre attenante à la Boutique, où je raccomode des dentelles. Voilà notre maniére de vivre depuis plus d'un mois. Nos larmes coulent avec moins d'abondance, mais elles n'en sont pas moins améres. Nous avons oublié la perte de nos biens; mais celle.... Ici ma plume se brise, elle n'ose plus tracer ce nom si cher.

CLARENCE WELLDONE.

Londres, ce.... 17....

---

* Quartier de la Cour.

LETTRE X.

De SIR HENRI SANDWICK, *à* SIR JAMES PARKINS, *à Manchester.*

VICTOIRE *James*! j'ai découvert mon trésor : je n'ai plus qu'à m'en emparer. En me rendant hier à l'*Opéra*, mon Cocher, pour éviter les embarras, me fit passer par *Panthon Street* *. Malgré la vîtesse de mes deux Coursiers, j'apperçois sur un des trottoirs une femme dont la tournure me paroît charmante, je fais arrêter à l'instant, & j'appelle *Singleton*. — Tu vois cette Infante,

* Rue de Londres.

lui dis-je, vole ſur ſes pas, ſuis-là exactement juſqu'à ſa demeure, informe-toi de ce qu'elle eſt, & ſurtout ſois en état de me dire ſi cette jolie taille ne porte pas une figure traîtreſſe. Il ne fut pas long à me rejoindre : j'entrois à peine à *l'Opera* : ſur ſon rapport je le ſuis à la demeure de l'*Ange piéton*. C'étoit une Boutique de Lingère de très-mince apparence. J'entre, & ne vois que deux filles aſſez fraîches ; mais ſans beauté. Un coup-d'œil de *Singleton* me perſuade qu'il ne s'eſt pas trompé. Je demande des dentelles. On appelle *Miſtreſſ Welldone*. Une porte s'ouvre, deux femmes s'avancent & je vois.... Devine.... Cette jolie enfant que nous rencontrâmes à *Wauxhall*. C'étoit préciſément elle que *Singleton*

venoit de ſuivre par mes ordres. Ma vue la fit rentrer, & la mère vint ſeule à moi? — Que deſire *Milord*? — Des dentelles.... Et beaucoup. — *Milord* va être ſervi. On me préſente de miſérables dentelles. J'en demande le prix, je les paye ſans marchander, & me retire en promettant à *Miſtreſſ Welldone* de lui donner ma pratique.

Mais, vas-tu dire, tes affaires ne ſont pas en trop bon train. On te voit: & l'on rentre. Pauvre ſot! c'eſt delà d'où vient ma préſomption. Elle m'avoit vu, ſurement je lui avois plû; elle me reconnoît, & fuit.... donc elle m'aime: mon raiſonnement comme tu vois eſt conſéquent. Je veux perdre la vie ſi ce joli petit oiſeau ne ſe prend bien-

tôt

tôt dans mes filets. Oh ! comme je ſerai fier de ma capture ! Je ſuis preſque tenté de lui louer d'avance un appartement. Combien de tems la garderai-je ?.... Elle eſt divine.... Trois mois : n'eſt-ce pas trop ?.... *Fitz William* ſera au déſeſpoir de ma découverte : car les recherches qu'il a faites de cette belle ſont incroyables. Je ſerai cependant diſcret juſqu'à la concluſion. *Singleton*, à qui j'ai donné les manchettes, m'aſſure une victoire complette. Je dois l'en croire ; il ne m'en a jamais impoſé ſur de pareils ſujets. C'eſt un diable pour ces ſortes d'intrigues. Le fripon me vole à la journée ; mais ſon talent ſupérieur me donne de l'indulgence pour ſes défauts.

Te voilà au fait de mes petites

affaires, & je ne sçais pas un mot des tiennes. Je ne conçois rien à ta ridicule discrétion. Tu ne me crois donc pas digne de posséder tes secrets. Ta lettre est bien courte, pour être d'un homme qui veut passer pour n'avoir aucune occupation de cœur. Que diable fais-tu donc ?.... la triste partie de *Whisck* avec ton bon homme d'oncle. Entre nous, c'est acheter bien cher une succession. Mais tu prends ton mal en patience, & je t'en fais mon compliment. Si le sort m'avoit mis à ta place, l'oncle n'auroit qu'à chercher d'autre compagnie que la mienne. Je ne sçais pas m'ennuyer par complaisance. Je ne prétends pas blâmer ta conduite ; je l'admire, & ne me sens pas la force de t'imiter. Adieu,

James. Je suis pour la vie ton ami.

HENRI SANDWICK.

Londres, ce.... 17....

LETTRE XI.

De CLARENCE WELLDONE, à EUGÉNIE D'ALBRUM, à Metz.

IL eſt donc impoſſible, mon amie, de jouir d'une tranquilité entière. Heureuſe autant qu'on peut l'être, après avoir eſſuyé toutes les rigueurs du ſort, mon état me ſembloit ſupportable. Une douce mélancolie avoit remplacée dans le cœur de maman, cet horrible abandon d'elle-même, dont je redoutois les ſuites. J'en-

trevoyois un avenir tranquile ; & votre lettre vient de réveiller toutes mes douleurs : vous ne devez pas douter que vos chagrins ne me ſoient perſonnels. Modérez, cependant, votre affliction : & ſur-tout, ne perdez pas le courage ; car l'abattement ôte la réflexion, & vous avez beſoin, plus que jamais, de toute votre tête. On vous donne une année pour vous diſpoſer à faire vos vœux ; ce tems eſt conſidérable ; dans ſon intervalle, vous pouvez fléchir votre mère : votre frère peut être de retour ; il ſera, ſans doute, le premier à s'oppoſer au cruel ſacrifice qu'on exige de vous. De mon côté, je n'épargnerai pas auprès de vos parens mes prières & mes inſtances, pour obtenir la révoca-

tion d'un ordre auſſi barbare. Eſpérez tout, ma tendre *Eugénie*; éloignez de vous les idées triſtes. Une réſiſtance ferme & motivée, ne peut être déſapprouvée.

Notre état actuel a auſſi ſes déſagréments. Depuis pluſieurs jours nous ſommes exactement viſitées par un de ces jeunes gens, dont la pourſuite m'avoit tant effrayée à *Wauxhall*. Il nous achète conſidérablement: mais ſon ton eſt leſte, & preſque malhonnête. Il paſſe une partie des jours aſſis dans la Boutique, ce qui me force à ne pas quitter la Chambre où je travaille. Il a beaucoup queſtionné une de nos ouvrières, ſur Maman, & ſur moi. Maman craint que les viſites aſſidues de Milord Sandwick

(c'eſt ainſi qu'on le nomme) ne nous faſſent tort vis-à-vis de nos voiſins, ſon caroſſe, qui eſt très-brillant, étant toujours à notre porte. Comme nous avons employé pour lui preſque toutes nos marchandiſes, & qu'il en demande encore de nouvelles; elle lui dira demain, qu'elle a beſoin de quelques tems pour faire les emplettes qu'il déſire. C'eſt l'excuſe qu'elle employera toutes les fois qu'il ſe préſentera à la maiſon.

Je ſuis fort aiſe qu'il vous ſoit arrivé une nouvelle compagne. Aimez-là; j'y conſens, puiſqu'elle le mérite: qu'elle ſoit la confidente de vos chagrins; je le veux bien auſſi: mais ſongez, ma chère *Eugénie*, que vous devez toujours me con-

ſerver la première place dans votre cœur, ma tendre amitié mérite un retour conſtant.

Maman vous embraſſe. Elle vous aime preſque autant que je vous aime.

CLARENCE WELLDONE.

Londres, ce.... 17....

LETTRE XII.

De SIR HENRI SANDWICK, à SIR JAMES PARKINS, à Mancheſter.

MES amours vont aſſez mal, mon cher *James*. Quinze jours d'aſſiduités chez la Lingère, ne m'ont pas ſeulement procuré le modeſte plai-

ſir d'appercevoir ma Belle : ſa mère eſt un véritable Cerbère.

Je puis à préſent m'établir Marchand de linge ; car tout celui qui garniſſoit la Boutique de Madame *Welldone*, eſt en ma poſſeſſion. J'ai tout acheté, & elle a fini par m'éconduire poliment, en me diſant, qu'il n'étoit pas poſſible de me faire pour l'inſtant les nouvelles fournitures que je demandois encore.

Cette femme raiſonne avec bon-ſens, & même avec eſprit. Ses expreſſions ſont choiſies ; mais malgré l'agrément de ſa converſation, je n'oubliois pas que j'aurois pû en avoir une avec ſa fille encore plus délicieuſe. Toujours aſſis en face de la porte où je l'avois apperçue la première fois, qui a été l'unique,

mes regards ne se portoient point ailleurs. Au moindre mouvement, le cœur me battoit.... Mais il n'a jamais eu raison.

Une des filles qui m'a apporté plusieurs fois à mon Hôtel les ouvrages que je commandois, gagnée par quelques guinées, m'a mis au fait de tout ce qu'elle sçavoit de l'intérieur de la maison.

Mad. *Welldone*, m'a-t-elle dit, n'a pour toute connoissance, qu'une Mad. *Jarvis*, veuve d'un Officier de Marine, & mère d'une petite laidronne. Cette femme demeure en *Poland street* * *Miss Clarence*, c'est le nom de ma divinité, est en commerce intime de lettres,

* Rue de Londres.

avec une Demoiselle françoise, qui est au Couvent à *Metz*. D'où peut lui venir cette connoissance, puisqu'elle n'a jamais voyagé *. D'ailleurs, suivant le récit de ma confidente, rien de moins opulent que l'intérieur de la maison de Mad. *Welldone* : sa fille & elle s'imposent même des privations cruelles, pour pouvoir soutenir le commerce qu'elles font. J'aurois bien du plaisir à les rendre heureuses, si elles vouloient être reconnoissantes.

Il faut que j'aille voir cette Mad. *Jarvis*. Qu'en pense-tu ? Je m'ouvrirai l'entrée de sa maison sous quelque prétexte honnête; elle me

* Milord Sandwick croyoit Miss Clarence née dans l'état où il la trouvoit.

ſera peut être d'un grand ſecours ; & puis j'y verrai, ſans doute, la belle. Plus je rencontre d'obſtacles, & plus je brûle de les ſurmonter.

Ta lettre ne me perſuade pas, mon cher *James*. Je ne croirai jamais que ce ſoit pour tenir compagnie à un vieil oncle, que tu conſens à t'enterrer dans une Province..... C'eſt donc ſous l'eſpoir de ſa ſucceſſion,... Dans ce cas je te blâmerois moins..... Mais, par ma foi, c'eſt l'acheter bien cher. Quelque ſoit le motif de ta retraite, je ne t'en parlerai plus. Quand tu jugeras à propos de me prendre pour ton confident, mon ſein s'ouvrira pour y recevoir tes ſecrets : je ne veux point te les arracher.

Mon père eſt allé paſſer ſix ſe-

maines dans une de ses Terres. Je vais profiter de son absence, pour conduire à bien mon aventure avec la petite. Adieu, *James*. Tu sçais que depuis long-tems j'ai fait vœu de t'aimer toute ma vie.

HENRI SANDWICK.

Londres, ce.... 17....

LETTRE XIII.

De CLARENCE WELLDONE, à EUGÉNIE D'ALBRUM, à Metz.

MON amitié pour vous, ma chère *Eugénie*, me fait une loi de ne pas vous cacher le secret de mon cœur. Le croirez-vous? Je cesse d'être

indifférente pour un homme.... que ſa naiſſance & ſa fortune éloignent de moi pour jamais. Ma réputation ne peut que ſouffrir de ſes aſſiduités. C'eſt ainſi que je raiſonne avec moi-même, pour chaſſer de mon cœur *Milord Sandwick*, car c'eſt lui qui trouble ma tranquilité. Mais ma ſévérité pour moi, ira, s'il le faut, juſqu'à la tirannie: j'expierai par tous les moyens poſſibles, la foibleſſe de mon cœur. Je lui impoſerai un ſilence rigoureux. C'eſt dans votre ſein que je dépoſerai toutes mes peines. Vous me plaindrez, ſans doute. Hélas! il n'a pas dépendu de moi de n'être pas ſenſible.

De la Salle où je travaillois, je pouvois le voir ſans en être apper-

çue. Sa figure est charmante..... Quelle misérable excuse! Ah! ne croyez pas que je veuille l'alléguer. Est-ce à d'aussi frêles avantages que l'on doit céder la victoire? Mais jusqu'alors je n'avois pas été dans le cas de lui parler, & le tems auroit effacé de mon cœur ce léger souvenir. Il a fallu, pour mon malheur, qu'il soit de la connoissance de Mad. *Jarvis*. Dimanche, nous étions prié, maman & moi, d'aller prendre le thé chez elle; par l'effet du hasard, j'y fus seule. J'étois à peine assise, que *Milord Sandwick* se fit annoncer. Il salua la mère & la fille, avec un air de familiarité, qui prouve une ancienne connoissance; & eût pour moi, pendant tout le tems de sa visite, des attentions marquées.

Dès qu'il fut sorti, *Miss Fanni* se récria sur l'amabilité du *Lord*, sur sa bonne mine, & sur-tout, sur sa fortune, qu'elle dit être immense. — Et il n'en est pas plus heureux, a repris Mad. *Jarvis*. — Pourquoi donc ? (Cette question a prévenue ma réflexion). — « C'est qu'il est » amoureux, & qu'il croit n'être » pas aimé. Il nous racontoit hier, » que son amour avoit pris naiss- » sance à *Wauxhall*; que n'ayant pas » pû suivre alors l'objet charmant » dont il est épris, il avoit été » obligé à en faire des recherches » longues & pénibles, qu'ayant en- » fin découvert que c'étoit la fille » d'une Marchande, il avoit été » faire divers emplettes dans cette » maison. Pendant quinze jours qu'il

» y a été, il n'a pas pû parvenir » une ſeule fois à voir ſon idole ; ce » qui l'afflige ſingulièrement.... Pre- » nez donc encore une taſſe de thé, » *Miſſ*.... Ce *Lord* eſt aimable, » n'eſt-ce pas ?... Ma fille en raffolle ; » ſi elle étoit plus jolie, je ne le re- » cevrois pas chez moi. — Ma mère » ménage bien peu mon amour- » propre, mais je ſuis faite à ces » apoſtrophes ».

Le ton aigre que *Fanni* mit dans cette repartie, me ſurprit, la croyant très-douce, & parut piquer ſa mère, qui lui dit avec humeur : — Taiſez-vous, vous êtes une ſotte.

Cette altercation mit fin à la gêne que m'avoit cauſée le diſcours de Mad. *Jarvis*.

Il commençoit à ſe faire tard ; je

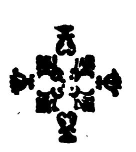
pris congé, & revins à la maison beaucoup plus triste que lorsque j'en étois sortie.

La nuit, le supplice des infortunés, me rendit plus malheureuse, par l'examen que je fis de mon intérieur. Je reconnus l'amour aux symptômes de mon mal. La plaie n'est pas encore assez profonde, pour ne pas en esperer la guérison. J'attends tout du tems, & de mes réflexions.

Plaignez-moi, conseillez-moi, mais croyez toujours à ma vertu, comme à mon amitié.

CLARENCE WELLDONE.

Londres, ce.... 17....



LETTRE XIV.

De Madame JARVIS, à SIR HENRI SANDWICK, à Londres.

VOUS avez, *Milord*, une manière de prier à laquelle il eſt impoſſible de réſiſter. Vos offres, vos promeſſes, m'ont aſſurément bien moins décidé à vous ſatisfaire; que le deſir de contribuer à votre bonheur, & à celui de la fille de mon amie.

Il eſt à propos, cependant, de vous faire connoître le caractère des deux perſonnes à qui vous avez affaire.

Miſtreſſ Welldone eſt une femme très-bien élevée, parfaitement vertueuſe, & qui ne conſentiroit pas à ce qu'elle appelleroit le déshonneur

de sa fille, pour la couronne d'Angleterre. Il est donc inutile de tenter cette voie, puisqu'elle seroit sans succès.

Quant à *Clarence*, son cœur est à vous. Une rougeur subite à votre apparition, des questions faites à votre sujet, lors de votre départ, & de cet air embarrassé, qui dénote si bien le trouble de l'âme, sont des certitudes pour ma clairvoyante amitié. Cependant, si vous m'en croyez, il ne faut rien brusquer. La séduction ne se glisse que par dégrés dans le cœur d'une jeune fille honnête. On résiste d'abord au penchant que la raison condamne; le tems éloigne les craintes, & finit par les vaincre. L'innocente cède enfin à son inclination, & vôle

vers l'objet qu'elle aime, tout en le redoutant.

Suivez mes conſeils, *Milord*; évitez, ſur-tout, que l'on puiſſe ſe douter de notre intelligence. Le moindre ſoupçon à ce ſujet, détruiroit l'édifice. Ma fille gagnera la confiance de *Clarence*: je conſerverai l'amitié de ſa mère; votre amabilité & mon adreſſe feront le reſte.

J'irai jeudi à *Richemond* * voir la maiſon que vous voulez que j'accepte. Songez, pourtant, que j'y mets une condition: c'eſt qu'elle ne contiendra que l'exacte néceſſaire. La magnificence ne convient pas à mon état actuel. D'ailleurs, je ſerois déſolée de vous cauſer trop de dé-

* Village à neuf milles de Londres.

pense. Ce cadeau mérite déjà toute ma reconnoissance. Permettez que j'y joigne la haute considération avec laquelle je suis, *Milord*, votre humble servante.

HONORÉ JARVIS.

New Bonn Street, ce.... 17....

LETTRE XV.

De SIR HENRI SANDWICK, à SIR JAMES PARKINS, à Manchester, dans laquelle étoit incluse la précédente.

LIS la lettre ci-jointe, & tu verras que les grandes opérations ne sont qu'un jeu pour ton ami. Il m'en coûte à la vérité une maison

à *Richemond*. Mais elle étoit de tous tems destinée pour être le temple de mes plaisirs. *Jenni* l'a habité : *Clarence* y couronnera mon amour.

Tu dois voir d'ici mon projet. Mad. *Jarvis* à la campagne, priera son amie d'y laisser venir sa fille, & si une fois elle y est...... Je te jure qu'elle n'en sortira pas sans que je sois au comble de mes vœux.

A présent tu voudrois sçavoir comment j'ai pû gagner si promptement les bonnes grâces de la veuve. Ma maison a achevé ce que ma bonne mine avoit commencé. Avec de pareilles femmes, l'intimité suit de près la connoissance. J'ai vû chez elle ma divinité. Laisse-moi te peindre cette charmante fille.

Elle eſt grande, & faite comme une Nymphe. Ses blonds cheveux couvrent une tête parfaite. Ses longues paupières bordent avec grâce de grands yeux bleus, qui ſont tendres ſans langueur. Deux ſourcils parfaitement deſſinés, les couronnent. Son nez eſt fait comme celui de Vénus. Sa bouche n'eſt pas très-petite, mais ſa fraîcheur, & la blancheur de ſes jolis dents, feroient regretter qu'elle le fût davantage. Le tour de ſon viſage, eſt celui de l'oval le plus exact. L'albâtre eſt moins blanc que ſa peau. Une pâleur intéreſſante, laiſſe appercevoir la plus petite émotion: la roſe alors ſe mêle au lys, & forme un mélange délicieux. Sa main eſt inimitable; enfin, mon ami, toute ſa

personne est un assemblage de perfections.

Si mes extravagances t'ont étonné, je suis sûr qu'à présent tu m'excuses.

Depuis ma première entrevue avec *Clarence*, je ne pense qu'à elle. Chacune de mes actions a toujours *Clarence* pour objet. Si je me pare, c'est dans l'espoir de rencontrer *Clarence*: si je fais quelques emplettes, c'est pour les offrir à *Clarence* dans un tems plus heureux: si j'écris, ma plume trace le nom de *Clarence*: si l'on parle de quelques jolies femmes: je cite *Clarence*: *Clarence*, enfin, est sans cesse dans ma bouche, comme elle est dans mon cœur. Qand elle sera à moi; quand je la presserai dans mes bras; quand elle sourira à mes caresses, & que ses

ſes yeux ſe fixeront tendrement ſur les miens, mon cher *James*, il faudra mourir de plaiſir. Si tu fais des vœux pour le bonheur de ton ami, fais-en pour qu'il ſoit aimé de *Clarence*.

HENRI SANDWICK.

Londres, ce.... 17....

LETTRE XVI.

De CLARENCE WELLDONE, *à* EUGÉNIE D'ALBRUM, *à Metz.*

DEPUIS pluſieurs jours, ma chère compagne, je ſuis à *Richemond*. C'eſt un endroit charmant, & dans une ſituation heureuſe. Il n'eſt éloigné de *Londres* que de neuf milles.

Mad. *Jarvis* vient d'y acheter une maiſon, où elle compte paſſer la belle ſaiſon. Elle a prié maman de m'y laiſſer venir pour une quinzaine de jours. Attentive à tout ce qui peut me diſtraîre, elle m'a preſſé de céder à l'invitation de ſon amie; enſorte qu'il ne m'a pas été poſſible de refuſer.

Une viſite que nous avons eue ce matin, me cauſe de l'inquiétude. Nous déjeûnions lorſqu'un bruit de chiens & de chevaux s'eſt fait entendre dans la cour. Je m'approche de la fenêtre, & vois à travers, *Milord Sandwick* qui deſcendoit de cheval. Le tems qu'il a mis à gagner l'appartement, a fait diſparoître l'émotion que ſa vue venoit de me cauſer. « — J'ai chaſſé dans le parc avec le

» Duc de *Richemond*, » dit-il en en-
» trant, & me trouvant si près de
» vous, Mesdames, je n'ai pas voulu
» m'en retourner à *Londres* sans avoir
» l'honneur de vous faire ma cour.
» — Soyez le bien venu, *Milord*,
» vous arrivez à temps pour déjeû-
» ner.... *Fanni*, dites qu'on apporte
» une tasse..... Faites-nous donc
» compliment, *Milord*, sur notre
» bonne fortune ; cette belle *Miss* a
» bien voulu quitter la Ville pour
» venir partager notre solitude. » —
C'est moi qui suis l'obligée, ai-je
dit avec embarras.

Comme la présence de cet homme met mon pauvre cœur à la gêne ! il battoit avec une force.... Ce n'étoit sûrement pas de chagrin. Quelle étrange position !

Après le déjeûner on a proposé un tour de jardin. Le tems invitoit à la promenade. *Milord*, pour descendre, me présenta la main. — Madame *Jarvis* en a plus besoin que moi, lui ai-je dit. Il a profité de l'avis : mais il en paroissoit mécontent. Au bout d'une heure il a pris congé, en demandant la permission de renouveller quelquefois ses visites. — Vous me ferez toujours grand plaisir, *Milord*, a repliqué Madame *Jarvis* en le reconduisant.

Lorsqu'elle est rentrée elle avoit l'air très-satisfait ; & les éloges de *Milord* ont recommencé. Fatiguée de mon silence, elle m'a dit avec humeur : — Le *Lord Sandwick* est assez mal dans votre esprit, à ce qu'il me paroît, *Miss* ? — Il est de vos amis,

Madame, c'eſt une raiſon pour qu'il ait part à mon eſtime.

Je me ſuis retirée un inſtant après dans mon appartement pour réfléchir à ce qui venoit de ſe paſſer.

L'ennemi de mon repos, me diſois-je en ſoupirant, eſt très-lié avec *Miſtreſſ Jarvis*. Les occaſions de le voir ſeront fréquentes, tant que je reſterai ici. Fuyons le danger: retournons à *Londres*.... Mais que dira Maman?.... Que penſera Madame *Jarvis*? Sa fille.... *Milord* même? Ma conduite, dont on ne devinera pas le motif, paroîtra ridicule..... Reſtons donc. Je connois le précipice, je puis l'éviter.

Il y a long-tems que vous ne m'avez écrit, *Eugénie*, votre ſilence m'inquiète; & ma craintive amitié

ne s'en accommode pas. Avez-vous des nouvelles de votre frere ? Arrive-t-il bientôt ? Madame d'*Albrum* persiste-t-elle toujours dans sa funeste résolution ? Apprenez-moi donc que vous avez lieu d'attendre quelque changement dans votre sort. Pourquoi faut il, hélas ! que nous soyons séparées, sans espoir de nous revoir. O mon amie ! cette idée détruit toute espèce de bonheur dont je pourrois jouir. En est-il de parfait sans vous, pour votre

CLARENCE WELLDONE.

De Richemond, ce.... 17....

LETTRE XVII.

De la Même à la Même, à Metz.

IL faut partir, mon *Eugénie*, il faut quitter une maison où tout semble être d'intelligence avec l'être que je dois fuir. Il est ici à demeure sous le prétexte frivole d'une légère incommodité. Logé tout près de la maison de Madame *Jarvis*, il y prend ses repas : ensorte qu'à toutes les heures du jour nous nous trouvons ensemble. Les tête-à-tête sont fréquents. Il est honnête & respectueux ; mais il est tendre : toutes ses actions me font entendre qu'il m'aime. Le danger est pressant : mon pauvre cœur souffre des contraintes

continuelles que je m'impoſe; j'affecte un air d'indifférence; mais.... Peut-on être toujours ſur ſes gardes? S'il alloit deviner à quel point je ſuis foible.... C'eſt alors que je ſerois malheureuſe. Je vais écrire à Maman qu'elle vienne me chercher.... Il faudra donc lui dire les raiſons d'un ſi bruſque départ.... Lui dire.... Que j'aime *Milord Sandwick* ... Non, jamais.... Que penſeroit-elle de moi? Mon amour eſt un crime. Ce *Lord* n'eſt pas fait pour moi. Elle me mépriſeroit ſi je la laiſſois lire dans mon cœur.

Mais pourquoi ſuis-je venue ici? J'avois vue à *Londres* l'intimité du *Lord Sandwick* avec Madame *Jarvis*: c'étoit un avertiſſement pour ma prudence.... Quel cruel embarras! Si je vous avois auprès de moi, vos

conſeils me ſauveroient de mes incertitudes.

Maîtres, Domeſtiques, tout ici adore *Milord*, & que m'importe! Il ne m'eſt, & ne me ſera jamais de rien. Une fois hors de ce lieu je fuirai toutes les occaſions de le revoir. Encore ſix jours, & les quinze ſeront expirés.... Encore ſix jours.... Je les paſſerai donc avec lui.... Raiſon, vertu, ſoyez mes guides!

On m'attend pour prendre le thé. Cette lettre ne ſera portée à la Ville que demain au ſoir; ainſi je pourrai encore la continuer. Adieu, juſques-là.

Le matin à ſix heures.

Où ſuis-je, ma chère *Eugénie*! Les habitans de cette maiſon ſont

tous des scélérats. Quelle horrible certitude je viens d'en acquérir !

En remontant dans ma chambre hier vers minuit, je me couche, & lis quelques instans avant de m'endormir. Le sommeil me surprend, ma tête se panche sur la lumière, & le feu prend à mon bonnet. Je me réveille à tems pour m'en appercevoir, je crie, & au même instant je vois *Milord Sandwick* sortir de dessous mon lit. Son apparition me fait crier de nouveau; & je tombe sans connoissance.

Revenue à moi, je me trouve dans un fauteuil; ma tête reposoit sur son sein : il étoit occupé à me faire respirer des sels, & à raccommoder le dégât que le feu avoit fait dans mes cheveux. Jugez quel a dû

être mon état en me trouvant au milieu de la nuit, presque nue, dans les bras de ce monstre. La fureur m'a donné des forces : je l'ai repoussé avec horreur. D'un saut j'ai gagné la porte, de là l'escalier. Alors j'ai vu, mais vu très-distinctement, *Miss Fanni* & sa mère, qui se déroboient avec vîtesse. Je les ai appellé vainement. Personne n'a répondu à mes accents plaintifs. Toute hors de moi, j'ai conduit mes pas au hazard. La porte du jardin étoit ouverte ; j'y suis entrée, la fraîcheur de la nuit, l'agitation dans laquelle j'étois, m'ont causées une seconde foiblesse, & j'ai encore perdu connoissance. En ouvrant les yeux, je me suis trouvée sur mon lit. *Milord* étoit à genoux, & versoit des larmes sur

une de mes mains qu'il tenoit dans les siennes. — O Dieux ! encore vous, me suis-je écriée ! Par pitié laissez-moi, que je ne vous voie jamais ! Sortez, ou je vais fuir. — « Je sors, » oui, je dois être pour vous un » objet odieux : mais promettez-» moi de me pardonner, d'excuser » l'excès de mon amour ». — Te pardonner, monstre abominable ! Ne l'espère pas.... Mais éloigne-toi, ta présence fait mon supplice. — Je ne » puis vous quitter dans l'état où » vous êtes : ne craignez rien de » moi ; mon respect égale ma ten-» dresse. Eh bien ! Puisque vous l'or-» donnez, je vais quitter la place où » je suis : je resterai à votre porte ». — J'exige que vous sortiez de mon appartement : je vais mourir à vos

yeux ſi vous ne rempliſſez pas mes deſirs.

Enfin, il m'a obéi; ſur le champ j'ai mis tous les verrous; il eſt reſté en dehors. Ses ſanglots, ſes ſoupirs, ſes prières: rien ne m'a ému. Je le hais à préſent, plus que je ne l'ai aimé. Eſt-ce donc en voulant dèshonorer une femme, qu'on lui prouve ſon amour?

Mais cette Madame *Jarvis*, mais ſa fille..... Concevez-vous, mon *Eugénie*, toute l'horreur de leur conduite. Car il ne m'eſt pas poſſible de douter de leur complicité.

Je viens d'écrire à Maman *, elle frémira en apprenant dans quelles mains elle m'avoit confiée. Adieu,

* Cette lettre ne s'eſt point retrouvée.

ma chère compagne. Aimez & plaignez

CLARENCE WELLDONE.

De Richemond, ce.... 17....

LETTRE XVIII.

De SIR HENRI SANDWICK, *à* SIR JAMES PARKINS, *à Manchester.*

MALÉDICTION sur l'affreuse invention qui me rend le plus malheureux des hommes ! Je touchois au bonheur, il est à présent éloigné de moi pour jamais !

Tout avoit réussi au gré de mes vœux. La divine *Clarence* étoit à *Richemond.* Sous le prétexte d'une maladie, j'étois censé y prendre

l'air, & occuper une maison voisine de celle de Mad. *Jarvis* : il n'en étoit rien : mon Appartement touchoit au sien. Une porte artistement construite au pied de son lit, & que le Diable n'auroit pas deviné, étoit notre seule séparation. Toutes les nuits je me rendois dans sa chambre. A la lueur de sa lampe, je découvrois des beautés qui m'enivroient d'amour. Mais un certain respect, que je n'ai jamais éprouvé, arrêtoit la témérité de mes desirs. Je m'approchois doucement pour respirer son haleine : je n'osois qu'à peine imprimer ma bouche sur une main d'albâtre. Le jour me chassoit de ce lieu délicieux : il paroissoit toujours trop-tôt.

Jeudi dernier, comme j'attendois

l'inſtant favorable pour entrer dans ſa chambre ; j'entendis qu'elle appelloit à ſon ſecours. Sans réfléchir à l'idée qu'elle auroit de ma ſubite apparition, n'écoutant que ſon danger, j'entre & la voit toute en feu. La tête de Méduſe n'auroit pas produit ſur elle un effet plus prompt que ma préſence : elle jette un cri, & tombe ſans connoiſſance. Je profite de ce moment pour étouffer avec ſes draps le feu, qui n'a endommagé que ſes cheveux ; je la prends dans mes bras, & la poſe ſur un fauteuil. Ah ! qu'un pareil moment m'eût paru délicieux dans d'autres circonſtances. Je n'avois alors que le deſir de la rendre à la vie.

En ouvrant les yeux, ſes pre-

mières paroles ont été pour me maudire, & s'échappant avec force de mes bras, elle fuit avec une rapidité inconcevable. Je la ſuis de loin, elle avoit gagné le jardin, où je la trouve étendue & ſans aucun mouvement. Je me charge de ce précieux fardeau, & regagne ſon appartement. Je la poſe ſur ſon lit. Ses mains, ſes pieds, étoient de glace; je les réchauffai avec ma bouche. J'étois à ſes genoux, je pleurois; *James*, de ma vie je ne fus ſi affecté: enfin, que te dirai-je? à peine eut-elle recouvré le ſentiment, qu'elle a exigé que je ſorte de ſa préſence; il a fallu obéir, quoique ſon état me fit trembler. Je n'ai pas quitté le ſeuil de ſa porte juſqu'au matin.

Vers les dix heures, Mad. *Welldone* eſt arrivée. — « Je viens paſſer deux » jours avec vous, dit-elle; ma tante » eſt à *Londres* depuis hier, elle veil- » lera à mon commerce pendant ma » courte abſence..... Où eſt donc » *Clarence*; cette chère enfant! Il me » tarde de l'embraſſer ».... On lui répondit qu'elle n'étoit pas encore deſcendue. — « Eh bien, je vais la » ſurprendre. *Fanni*, conduiſez-moi » à ſa chambre ».

Dès que nous fûmes ſeuls, Mad. *Jarvis* me dit: — « *Milord*, tout va » être découvert. Votre imprudence » nous a perdu. — Quoi! point de » remède? — Aucun, *Milord*. *Clarence* » dira à ſa mère que nous étions » d'intelligence. Heureuſement, elle » n'en a pas de preuve &c.... *Fanni*

accourt, — « Dieu nous béniſſe! dit-
» elle en joignant les mains ; la
» petite ſotte nous accommode de
» toutes pièces. J'ai écouté un inſ-
» tant à la porte. O ma mère !
» s'eſt-elle écriée, c'eſt le Ciel qui
» vous envoye. Avec quels monſtres
» m'avez-vous laiſſée? Ils avoient
» projetté mon infamie. Je ne ſuis
» pas encore revenue de la frayeur
» que j'ai eue cette nuit. Fuyons
» cette horrible maiſon. Le *Lord*
» *Sandwick*....... Mais venez, je
» vous raconterai tout cela en che-
» min, puiſque ma lettre ne vous
» eſt pas parvenue. Ma perte étoit
» décidée. Un moment plus tard....

» Elles ſe ſont levées ; & je me
» ſuis ſauvée ». A peine *Fanni* fi-
niſſoit-elle de parler, que nous

avons vû *Clarence* & sa mère traverser la cour. Le carosse qui avoit amené *Mistress Welldone* étoit encore à la porte; elles montèrent dedans & disparurent à nos yeux.

Misérable que je suis! ai-je dit en frémissant de rage, la voilà qui s'éloigne, & c'est par ma faute. — *Singleton*, cours, rappelle-là; assure le que je n'en voulois pas à son honneur: que mon seul desir étoit de la voir, de l'admirer... Personne ne bouge!... On me trahit!... Que la foudre m'écrase, si je ne fais pas réjaillir ma vengeance sur tout ce qui m'environne.

Tu ne vois, mon ami, qu'une légère esquisse de mon désespoir.

J'ai fait préparer ma chaise, & me voilà sur le chemin de *Londres*;

criant sans cesse à mon Postillon: — Crève mes chevaux, s'il le faut; mais malheur à ta mal-adresse si tu ne les rejoins pas.

Enfin, à deux milles, je rencontre la voiture où elles étoient: je fais signe à leur Cocher d'arrêter; & je monte à leur portière. — Pourquoi ce départ précipité, Mad. *Welldone*? Pour Dieu! ne me jugez pas d'après les apparences: elles me rendent coupable; mais croyez.... — « Y » auroit-il quelqu'autre chose pour » le service de *Milord*? me dit froidement la mère en m'interrompant, « des affaires pressées m'appel» lent à *Londres*, je lui serois obligé » de ne pas m'arrêter plus long-tems».

Ce discours me confondit, je me retirai, & leur laissai un libre passage.

--- J'ordonnai à mon Postillon de suivre leur voiture. Je verrai du moins, me disois-je, le lieu qui la renferme. J'eus effectivement le plaisir de la voir descendre chez elle; & je regagnai ensuite le chemin de mon Hôtel.

La fièvre me prit: on dit que j'ai été bien mal; on dit aussi que je suis mieux: je n'en crois rien; car la mort est dans mon cœur.

Pourquoi ne puis-je pas en faire ma femme?... Moi!... l'époux d'une Bourgeoise..... Que diroit mon père?... Que diroit le public?... loin de moi cette idée!... Mourons de désespoir; mais ne nous couvrons point de honte...... Si cependant tous ces dehors d'une vertu rigide n'étoient qu'un amorce pour m'at-

tacher davantage, & tirer de moi des préſents conſidérables... Qu'elles parlent; ma fortune eſt à elles. Tout ce qui m'appartient eſt aux ordres de *Clarence*, à l'exception de ma main. Oh! comme je ſerois payé de mes bienfaits, par le plaiſir de la voir heureuſe.

Mon père arrive inceſſamment. Ses affaires le rappellent à *Londres* plutôt qu'il ne croyoit. Je ſuis fâché de ce contre-tems. Sa préſence gêne mes actions. Si tu me voyois, mon cher *James*, je t'inſpirerois ſûrement de la pitié.

HENRI SANDWICK.

Londres, ce.... 17....

LETTRE XIX.

De CLARENCE WELLDONE, *à* EUGÉNIE D'ALBRUM, *à Metz.*

VOTRE frére a donc rempli mon attente, ma chère *Eugénie.* Il a obtenu de Mad. *d'Albrum*, qu'elle ne forceroit point votre vocation; elle en a donné sa parole: me voila tranquile pour votre liberté. Cette nouvelle fait diversion à mes chagrins. J'en éprouve de réels, mon amie, par les continuelles persécutions de *Milord Sandwick.*

Maman n'avoit point reçue la lettre que je lui avois écrite; j'ignore en quelles mains elle est

tombée

tombée. Mais par l'effet d'un heureux hasard, elle étoit venue le même jour, pour en passer deux ou trois chez Mad. *Jarvis*. Vous jugez de son étonnement aux découvertes affreuses dont je lui ai fait part. Sur le champ nous sommes revenues à *Londres*. *Milord Sandwick* nous y a suivi, & a eu l'audace de faire arrêter notre voiture à deux mille de *Richemond*, pour nous faire agréer des excuses sur ce qui s'étoit passé. La réponse de ma mère l'a déconcerté, & il a disparu.

J'ai trouvé à la maison ma tante de *Plimouth*. Les caresses de cette bonne & respectable femme dissipèrent une partie de mes peines. Plusieurs jours se sont passés sans aucun sujet d'inquiétude. Vendredi

dernier, un homme d'assez bonne mine, demanda à Maman la permission de lui parler en particulier. Après son départ, elle me parut affligée, ma tendresse s'en inquiéta.—« Ma chère
» fille, on n'est pas pauvre impunément; dans tout autre état que
» le nôtre, j'aurois fait jetter par la
» fenêtre le personnage qui sort
» d'ici.... Il venoit m'offrir de vous
» vendre à *Milord Sandwick*. Vous
» pouvez, m'a dit ce misérable, faire
» vos conditions; quelles qu'elles
» soient, elles conviendront à *Milord*.
» Il adore *Clarence*, & ne voit de
» bonheur que dans sa possession....
» J'imagine, lui ai-je répondu, que
» voila la fin de votre commission.
» Eh bien! dites à celui qui vous
» a envoyé, qu'il connoît bien peu

» le prix de l'honneur, puiſqu'il
» croit qu'on peut l'échanger contre
» de l'or. Priez-le au nom de ma
» fille, & au mien, de ceſſer de
» nous perſécuter: ſes tentatives ſe-
» roient vaines. Et vous, Monſieur,
» ne vous chargez jamais de pareilles
» commiſſions; bien des gens, avec
» ma façon de penſer, n'auroient
» pas ma douceur. En finiſſant,
» je lui ai tourné le dos; & il eſt
» parti ſans prononcer une parole.
» Voilà les hommes, mon enfant,
» rien ne leur coûte pour ſatisfaire
» leurs paſſions ».

Nous fûmes Dimanche à *Bagneſ-wells* *. Une heure après *Milord*

---

* Jardin public où l'on va prendre du thé.

y arriva. (Il fait sûrement épier nos démarches). Il eut l'effronterie de venir nous joindre : notre accueil ne dût pas le satisfaire. Un instant après, il fut abordé par un de ses amis. — « Parbleu, *Milord*, je suis » charmé de te rencontrer en si » bonne compagnie. Ces Dames » voudront bien permettre que je » prenne une tasse de thé avec elles. — » Je suis fâchée de ne pas » pouvoir profiter de l'honneur que » vous voulez nous faire, dit Maman » en se levant » ; nous leur fîmes la révérence, & partîmes à l'instant.

En arrivant à la maison, nous trouvames *Miss Bercley* un peu malade. Comme elle est fort âgée, son état peut être dangereux. Le Ciel nous préserve de perdre cette ex-

cellente perſonne. Mâman en eſt fort inquiette : toujours de nouveaux ſujets de peines. Nous ne ſommes donc nées que pour ſouffrir !

Le ſéjour de votre frère à *Metz* a été bien court. Vous ne me mandez pas ſi ſa garniſon eſt fort éloignée. Sa tendreſſe pour vous ne me ſurprend pas. Il rend juſtice à la bonté, à la vertu, à la beauté de mon amie.

Adieu. Écrivez-moi ſouvent : ne pouvant vous voir, il m'eſt doux de vous lire.

CLARENCE WELLDONE.

Londres, ce.... 17....



LETTRE XX.

De SIR HENRI SANDWICK, *à* SIR JAMES PARKINS, *à Manchester.*

QUEL est l'audacieux qui a osé aller sur mes brisées ? Enlever une fille que je destinois à mes plaisirs..... Une fille que j'adore, & pour laquelle je donnerois mille vies. Je veux être damné si je ne punis l'insolent..... Oui, mon cher *James*, *Clarence* m'est ravie ; & l'on m'avoit soupçonné.... Plût à Dieu qu'elle fût en ma possession!

Avant-hier, je cédai à mon impatience, & fus chez Mad. *Welldone*. Toute la maison étoit en alarmes.

Mon arrivée eut l'air d'étonner. On me fit paſſer dans une chambre, où je trouvai la mère de *Clarence*, & une vieille femme étendue dans un fauteuil : toutes deux pleuroient. — « Venez-vous, *Milord*, inſulter » à notre douleur, me dit triſtement » *Miſtreſſ Welldone*. Rendez-moi ma » fille, ou donnez-moi la mort. Je » ne puis vivre ſans elle. — Par pi- » tié, dit la vieille, rendez-nous » cette chere enfant : c'eſt notre » ſeule conſolation. — Par pitié vous-même, Meſdames, expliquez-vous mieux. Je devine que *Clarence* vous eſt ravie, & que vous m'accuſez d'être l'auteur de ce rapt : je commence par vous jurer ſur mon honneur, que vos ſoupçons ſont injuſtes. J'aime *Clarence*, je n'en

diſconviens pas, je veux même vous le prouver, en faiſant toutes les démarches poſſibles pour la retrouver. Daignez à préſent m'inſtruire des circonſtances de cette affreuſe cataſtrophe. — « Eh bien, *Milord !* » j'accepte vos offres, & vous crois » ſur votre parole.

» Il vint hier au matin un Laquais » en livrée, me dire de porter ſur » les midi des toiles & des mouſ- » ſelines, chez *Miladi Brayton*, à » *Soho Square* *; à l'heure dite, je » m'y rends avec une fille, & mes » marchandiſes. *Miladi* me reçut » fort bien, & m'acheta preſque » tout ce que j'avois apporté. En » ſortant, une de ſes femmes me pria

* Place de Londres.

» de lui montrer les mousselines qui
» me restoient. Elle me retint assez
» long-tems, & finit par ne rien
» prendre. En rentrant ici, ma
» tante, que vous voyez, me de-
» manda pourquoi *Clarence* ne re-
» venoit pas avec moi. Cette question
» me surprit : l'explication me rem-
» plit d'épouvante. Voici ce qu'elle
» m'apprit.

« J'étois à peine sortie depuis
» une heure, lorsque le même La-
» quais, qui étoit venu m'avertir
» le matin, revint, de ma part,
» dire à *Clarence*, de m'apporter des
» dentelles, & encore quelques
» pièces de mousselin e. Elle n'hésita
» pas un instant. Le Laquais fut lu
» chercher un fiacre, & elle y
» monta avec les marchandises,

» qu'elle croyoit que je lui avois
» fait demander. Depuis ce moment,
» nous n'en avons pas eu de nouvelles.
» Je n'ai pourtant négligé aucunes
» démarches. Sur le champ, j'ai volé
» chez *Miladi Brayton* : elle m'a écou-
» té avec bonté, & a fait appeller
» *Miss Moor*, sa première femme.
» — C'est vous, lui a-t-elle dit, qui
» m'avez fait venir cette Lingère ;
» d'où la connoissez-vous ? — Je ne
» la connois pas, répondit cette fille,
» c'est *Georges*, le nouveau domes-
» tique de *Miladi*, qui m'a recom-
» mandé Madame, parce qu'il m'a
» dit avoir une sœur qui travaille
» chez elle. — Qu'on me fasse monter
» *Georges*.

» *Georges* ne s'est point trouvé.

» — Je soupçonne ici du mystère.

» reprit *Miladi*, & suis surprise qu'on » ait choisi ma maison pour com» mettre une vilaine action. Mais » je découvrirai tout. Retournez » chez vous, *Mistress*, faites de votre » côté des informations, & soyez » sûre que du mien je n'épargnerai » rien, pour trouver le fil de cette » horrible aventure. Si l'argent vous » manque, puisez dans ma bourse, » & puisez-y sans crainte. En me » disant cela, cette Dame respectable » me la présentoit. Je l'ai remercié, » en lui assurant que j'avois assez » d'argent, pour n'être pas dans le cas » d'user de ses offres.

» A mon retour, je me livrai à » la douleur la plus amère. J'envoyai » à votre Hôtel; on me rapporta » que vous étiez à la Campagne,

» depuis la veille au soir. Votre ab-
» sence changea mes soupçons en
» certitude. A la nuit, on trouva
» sur le seuil de la porte une corbeille
» couverte & cachetée. Elle étoit
» à mon adresse, & renfermoit les
» dentelles & les mousselines que
» ma fille avoit emportées. On y
» avoit joint un billet de 200 liv.
» *sterlings*, que j'ai mis en pièces
» dans l'instant. Je me suis trouvée
» ce matin au lever de *Miladi Bray-*
» *ton*; mais ses recherches n'ont
» pas été plus heureuses que les
» miennes.

» Voilà, *Milord*, les détails que
» vous m'avez demandés. Veuille
» le hazard vous servir mieux que
» moi! Et puissiez-vous rendre l'une
» à l'autre, deux êtres qui ne peuvent

» pas vivre ſéparés ? — Je ne tromperai pas votre attente, lui dis-je la rage dans le cœur, & je ſors pour commencer mes recherches.

Miladi Brayton, me ſuis-je dit, eſt ſœur de *Fitz-William*. Il doit avoir part dans tout ceci; il a eu des vues ſur *Clarence*; ainſi, point de doute qu'il ne ſoit l'auteur de cet enlèvement.

Tout plein de ces réflexions, je cours à ſon Hôtel; je le trouve, & débute par des menaces. — « Deſ» cendons, me dit-il froidement; » battons-nous : l'explication vien» dra enſuite ».

Sa propoſition étoit trop de mon goût, pour être rejettée. Nous nous battons dans ſon jardin : je le mets hors de combat. — « A préſent,

» puis-je sçavoir le sujet de votre » courroux ? — Il s'agit de me rendre » *Clarence*. — Je vous jure que je ne » sçais où elle est ; mais je vous jure » aussi, que si elle étoit en mon » pouvoir, je ne la céderois pas, » fût-ce au Roi. Etes-vous con- » tent ? » — Il me suffit que vous ne soyez pas l'auteur de son enlè- vement. Adieu.

La journée s'est passée sans que j'aie pû rien apprendre de satisfaisant. Hier, je n'ai pas été plus chanceux ; & aujourd'hui mon père est arrivé. Il a fallu dîner avec lui ; ensorte que je ne suis pas plus avancé que le premier jour.

J'ai mis en campagne cinq de mes gens ; & j'ai promis 50 *guinées* à celui qui pourroit découvrir *Clarence*.

L'impatience me mine, mais n'ôte rien à mon amitié pour toi.

HENRI SANDWICK.

Londres, ce... 17...

LETTRE XXI.

De CLARENCE WELLDONE, à MISTRESS WELLDONE sa mère, à Londres.

SI ces tristes caractères, tracés sans suite, & arrosés des larmes du désespoir, vous parviennent jamais; vous frémirez en apprenant les circonstances de l'horrible aventure qui nous sépare. O Maman! je juge de votre état par le mien, & je me dis, qu'il n'en est pas de plus cruel,

On vous a sûrement appris de quel prétexte on s'étoit servi pour m'éloigner de la maison. Il s'agissoit d'exécuter vos ordres, pouvois-je avoir le plus léger soupçon ?

A deux rues de la nôtre, le Laquais qui étoit venu me chercher, & qui étoit monté derrière le carosse de place, cria au Cocher d'arrêter. Il ouvrit la portière, & me pria de permettre qu'une des femmes de *Miladi Brayton*, qui revenoit d'un message pour sa maitresse, montât dans la voiture. J'y consentis sans peine.

Je vis une grande fille, d'assez bonne mine. A peine fut-elle placée qu'elle leva d'un air de distraction les volets de bois, & dans l'instant elle se jetta sur moi, & me mit

un mouchoir ſur la bouche : je tentai vainement de m'en débarraſſer ; ſon bras vigoureux m'en ôta les moyens. — « Ne craignez rien, me » dit-elle, on ne veut vous faire » aucun mal ; mais ceſſez de vouloir » reſiſter à la force. Cocher, Laquais, » tout ici eſt à mes ordres ».

En me tenant ce diſcours, elle avoit tellement embarraſſé tous mes mouvements, qu'il m'étoit impoſſible d'en faire un ſeul.

Après avoir marché plus de deux heures, la voiture s'arrêta. J'entendis qu'on changeoit de chevaux, & ceux-ci nous menèrent bien plus vîte que les premiers.

Enfin, le terme du voyage fut un château ſitué au milieu d'un bois. A notre arrivée, une femme ſe

présenta une lumière à la main. On me fit descendre du carosse. J'étois si fort abattue que je ne pouvois pas marcher, ensorte qu'on fut obligé de me porter jusques dans l'appartement qui m'étoit préparé. On m'y servit un souper auquel je ne touchai pas, malgré les instances de la femme qui m'avoit reçue. Plusieurs Valets desservirent, & je restai seule avec une fille d'une figure assez jolie, & qui me parut fort douce. Elle m'offrit ses services pour me déshabiller. — Je n'ai besoin de rien : qu'on me laisse. — Souffrez, *Miss*, que je vous aide au moins à gagner votre chambre à coucher. — J'y consens, mais vous me laisserez ensuite.

Je m'appuyai sur elle ; & nous

passâmes dans la chambre voisine. J'y trouvai un lit magnifique. — Vous pouvez présentement vous retirer. — Je le veux, *Miss*, puisque vous l'ordonnez; mais j'espérois que vous me permettriez de passer la nuit auprès de vous. — J'ai besoin d'être seule.... Vous me paroissez honnête. Répondez avec franchise à ma question. Ce lieu est-il sûr: puis-je y reposer sans crainte? — « Je vous jure que vous y serez » aussi en sûreté que chez vous. » A votre réveil, si vous voulez ma » présence, vous n'avez qu'à tirer » le cordon de cette sonnette, & je » serai à vos ordres. Mais, aimable » *Miss*, vous n'avez rien pris, vous » devez avoir besoin, sur-tout après » la route que vous venez de faire.

» Permettez que je vous apporte
» un bouillon. »

Elle étoit dehors avant que j'eusse eue le tems de lui demander à quelle distance j'étois de *Londres*.

Elle reparut bientôt, & je pris le bouillon qu'elle me présenta. Quand elle fut retirée, j'examinai soigneusement tous les recoins de la chambre; & quoique certaine que je n'y courois aucun danger, je me jettai toute habillée sur mon lit.

Je ne vous peindrai pas comment j'ai passé cette première nuit; c'est dans l'obscurité des ténèbres que l'aiguillon de la douleur se fait le plus sentir.

Vers les neuf heures je sonnai. La même fille vint avec un déjeûné: je pris quelques tasses de thé. —

Ne puis-je sçavoir *Miss*....— Oh, dites *Molly*, c'est mon nom. — Eh bien! *Molly* donc.... Ne puis-je sçavoir par quel hazard je me trouve ici; & comment se nomme la personne à qui appartient ce château? Il m'est impossible, *Miss*, de satisfaire à vos deux questions. — Au moins vous pouvez me dire à combien de distance je suis de *Londres*? — « Cessez des questions auxquelles » je ne puis répondre, *Miss*, & ne » me mettez pas dans le cas de vous » désobliger par mon silence. Pour » toute autre chose, ordonnez; mon » zéle préviendra vos desirs ». — Faites-moi donc avoir une plume & du papier.

Elle m'apporta sur le champ tout ce qui m'étoit nécessaire pour

écrire. Je passai la journée à cette occupation ; je ne l'interrompois que pour verser des larmes. Le soir, je me trouvai fort malade : la fièvre me prit. On fit grand feu : en me levant de mon siége, pour me jetter sur mon lit, la lettre que je venois de vous écrire, & que j'avois mis dans une des poches de mon tablier, tomba dans le feu, & fut consumée dans la minute. Cet événement, quoique naturel, m'affecta, & m'empêcha de reposer. D'ailleurs, je n'avois pas voulu quitter mes habits, ce qui rendoit ma position incommode. La fièvre m'a duré deux jours. Ce n'est que d'aujourd'hui que le corps souffre moins, car les inquiétudes de l'esprit augmentent tous les jours. J'ai cédé

aux inſtances de *Molly*, qui a voulu me faire changer de linge : cette opération m'a beaucoup ſoulagée.

Molly eſt très complaiſante; mais elle eſt très-diſcrette. Elle ne répond à mes queſtions que par des ſoupirs : & quand je lui en demande l'explication, elle s'excuſe ſur des ſujets de peines qui lui ſont perſonnelles.

Toutes mes conjectures ſont en défaut ſur ce que je dois penſer de ma captivité. Juſqu'à préſent je n'ai vu que des Valets empreſſés à me ſervir. Tout cela me paroît un ſonge fatiguant, dont je dois cependant redouter de ſortir. Quoiqu'abſorbée dans ma douleur, malgré que j'aie à ſupporter & vos maux, & les miens, le croiriez-vous, Maman,

les jours me semblent se succéder avec rapidité. Quand l'âme est assiégée par de noirs pressentiments, on redoute l'instant qui doit les réaliser.... Il se fait un grand bruit dans le château.... On approche.... O Dieu! protége-moi.

A six heures du soir.

Le voilà donc éclairci ce mystère d'iniquité.... O Maman! vous n'avez plus de fille.... Je suis au pouvoir de cet ami du *Lord Sandwick*, qui vint le joindre le jour que nous étions à *Bagnesswells*; ce monstre a eu l'audace de paroitre à mes yeux.... C'étoit lui qui arrivoit ce matin. Un moment après, il m'a fait demander par *Molly* la permission de me voir. — Je ne reçois personne, lui ai-je répondu.... Mais il

la

la suivoit, & est entré sur ses pas.

Il a débuté par se mettre à mes genoux, en me priant d'excuser l'excès de son amour, qui lui avoit fait commettre une violence impardonnable. — Quittez cette position, ou je quitte la place. — « Demeu-
» rez, belle *Clarence*, je vais vous
» obéir; mais, au nom de Dieu!
» abandonnez cet air de sévérité,
» je ne suis point votre ennemi.
» Si je vous aimois moins.... » — Est-ce ainsi que vous le prouvez? Eh! que prétendez-vous? — Etre payé de retour; tout faire pour le mériter. — Commencez donc par me rendre à ma mère: cette action vous regagnera mon estime. — Ne me demandez pas ce cruel

ſacrifice : il eſt au-deſſus de mes forces : divine *Clarence* ! il m'eſt impoſſible de me ſéparer de vous. — Ainſi je ſuis votre eſclave. — Ah! dites ma ſouveraine, ma maitreſſe abſolue. Vos moindres volontés ſeront des ordres pour moi. — Et vous débutez par me refuſer. — « Adorable *Miſſ*, vous me mettez » au déſeſpoir.... Non, jamais je ne » conſentirai à me deſſaiſir d'un bien » dont je connois le prix.... Souf- » frez que je contemple cette figure » céleſte... Que je baiſe cette main, » dont la blancheur... — Miſérable ! Eloigne-toi. Songe qu'il n'eſt point d'extrémités où je ne me porte, plutôt que de ſouffrir tes infâmes careſſes. De quel droit oſes-tu me retenir ici ? Pourquoi m'as-tu ravie

à des parents, dont tu causeras la mort? Homme barbare! tu te fais donc un jeu d'aiguiser le poignard que tu enfonces dans le cœur de tes victimes. Si tu conserves une étincelle de sentiment, tu abandonneras ton projet détestable; alors j'oublie tout.... & vous promets la plus sincère reconnoissance..... Oui, je vous bénirai, si vous me rendez à une mère infortunée, que ma présence seule peut rappeller à la vie.....! Voudriez-vous être son assassin?... Par pitié..... Je tombe à vos genoux..... Vous vous attendrissez: vous allez donc me renvoyer à *Londres*? — Vous renvoyer! Non, morbleu! demandez mon sang.... Mais vous laisser aller! Jamais, jamais.... Il n'y faut pas songer. —

Eh bien ! âme de boue, homme au-dessous de tout : sors de ma présence. Tu peux me garder prisonnière, il faut bien que je cède à la force ; mais tu ne peux me contraindre à t'entendre.

En finissant, je fus me renfermer dans un cabinet voisin. Des jurements épouvantables terminèrent cette horrible entrevue, dont les derniers mots furent : « je sçaurai » bien dompter cette vertu farou» che. »

Réduite au dernier désespoir, je roulois dans ma tête des projets dont l'exécution m'étoit impossible ; quand un nouveau bruit s'est fait entendre à la porte du cabinet où j'étois. C'étoit *Molly* qui me prioit en grâce de lui ouvrir. — « Pauvre

» *Miss*, s'est-elle écriée en entrant, » que je vous plains ! Votre sort à » trop d'analogie avec le mien pour » que j'observe plus long-tems un » silence que j'ai gardé tant que j'ai » dû douter de votre vertu. Personne » ne peut nous entendre, vous allez » tout sçavoir.

» Vous êtes ici chez le plus *Roué* * » de tous les hommes : vous en jugerez par mon histoire ».

Ce château appartient à *Milord Trigwell*. Le *Lord Fitz William*, (c'est le nom » de celui que vous venez de voir) » qui est son ami, le lui a emprunté » pour y faire conduire une petite » grisette qu'il vouloit séduire. » —

* Cette expression n'est point du tout Angloise.

Le misérable ! — « Un moment, *Miss*, » ce sont ses expressions que je vous » rends.... *Trigwell*, à qui il a souvent rendu de pareils services, n'a » eu garde de le refuser. Il vient » d'arriver avec *Fitz William*, & » d'autres jeunes gens. Tous repar- » tent demain à l'exception de *Milord* » *Fitz William*, qui veut, à ce qu'il » dit, passer ici sa vie avec vous. » Je sçais tous ces détails par le » Valet-de-chambre du *Lord Trig-* » *well* qui s'étoit travesti en fille » pour vous amener dans ce châ- » teau. » — Quoi ! c'étoit un homme qui m'accompagnoit..... Mais pourquoi m'a-t-on choisi pour l'objet d'un attentat aussi noir ? Et par quel hazard s'est-on servi du nom respectable de *Miladi Brayton* ? —

« C'eſt que cette Dame eſt ſœur de » *Milord Fitz William*, & dans le » projet qu'il avoit conçu de vous » enlever, il étoit néceſſaire d'atti- » rer votre mère ſous quelque pré- » texte honnête dans une maiſon à » l'abri de toute défiance, & d'où, » par conſéquent, il ne devoit pas » vous paroître ſurprenant qu'elle » vous envoyât chercher. *Georges* » avoit été, par les ordres de *Milord* » *Fitz William*, ſe préſenter pour » remplacer un Laquais que *Miladi* » venoit de renvoyer, & avoit » engagé *Miſſ Moor*, première femme » de *Miladi*, à faire chez votre mère » les emplettes en toiles & en mouſ- » ſelines dont ſa maitreſſe pouvoit » avoir beſoin. Pour donner à ſa » recommandation un prétexte plau-

» ſible, il lui avoit allégué que ſa
» ſœur travaillant chez cette Mar-
» chande, en ſeroit traitée avec
» plus de bonté.

» Le reſte vous eſt connu. Il ſe
» fait tard : on pourroit nous ſur-
» prendre. Demain, ſi vous le trou-
» vez bon, je vous ferai part des
» particularités de ma vie; elles vous
» prouveront combien j'ai été vic-
» time de ma confiance dans les
» promeſſes d'un ſéducteur qui jouoit
» auprès de moi le même rôle que
» *Fitz William* joue aujourd'hui au-
» près de vous. Puiſſe mon exemple
» vous ſervir de leçon ! »

La leçon eſt dans mon cœur....
O Maman ! ſi le Ciel ne protége pas
l'infortuné *Clarence*.... J'eſpère beau-
coup de l'amitié de *Molly* : par ſon

moyen peut-être parviendrai-je à vous faire sçavoir où je suis.

Ce Dimanche à quatre heures du soir.

Milord s'est présenté ce matin plusieurs fois à ma porte : mais elle ne lui a point été ouverte. Il a fait serment que je n'aurois point à me plaindre de sa visite ; & qu'il ne vouloit me voir qu'un instant. —Et moi je veux te fuir éternellement, ai-je répondu ; rends-moi à mes parents : cesse d'abuser des droits que te donne sur moi la foiblesse de mon sexe ; alors je pourrai t'envisager sans horreur. Mais jusques-là n'espère pas paroître à mes yeux. Mon parti est pris : te fuir ou mourir. — « Adieu donc, » petit lutin, a repliqué ce monstre

» d'un ton plaisant. » Je vais dîner à quelques *milles* d'ici. A mon retour vous serez peut-être plus humaine.

Dès qu'il a été parti, *Molly* est accourue. — « Enfin, *Miss*, nous » voilà seules ; je viens vous tenir » ma parole. Écoutez mon histoire.

HISTOIRE DE MOLLY PECWAL.

» MON père étoit Intendant de » *Milord March*, & avoit toute sa » confiance, qu'il méritoit à plus d'un » titre. Le fils de son maître étoit » fort lié avec *Milord Trigwell*. Même » âge, même caractère, même goût » pour le plaisir : tout entre eux » étoit de convenance. Ils ne se quit- » toient pas ; ensorte que la maison

» de l'un étoit celle de l'autre.
» J'étois assez gentille : la jeunesse, &
» la fraîcheur font l'effet de la beauté.
» *Milord Trigwell* me vit : j'eus le
» malheur de lui plaire : & comme
» l'état de mon père ne l'engageoit
» pas à de grands ménagements, il
» ne tarda pas à me faire l'aveu de
» son amour. J'étois sage : je répon-
» dis comme je le devois. Il ne se
» rebuta pas : au contraire, il devint
» importun. Quand on veut plaire,
» on donne à tout ce que l'on dit à
» l'objet de sa préférence, une tour-
» nure délicate & flatteuse, dont un
» cœur encore novice à peine à se
» défendre, & personne n'entend
» mieux ce langage que le *Lord Trig-*
» *well*. Il joint à ce talent séducteur,
» une figure agréable, & la taille

» la mieux deſſinée. En faut-il tant » pour être aimé? Hélas! Je ne m'ap» perçus que trop tôt que je ne le » voyois pas avec indifférence. Quel» ques rares que fuſſent les moments » de pouvoir me parler en particu» lier, il avoit toujours l'adreſſe de » les rencontrer. Ses pourſuites de» vinrent ſi vives, qu'enfin mon » père les remarqua. — *Milord*, lui » dit-il, ma fille ne peut être ni » votre femme, ni votre maitreſſe; » ainſi, je vous prie, ceſſez des » pourſuites qui ſeroient infructueu» ſes.

» L'obſervation de mon père ren» dit *Milord* plus circonſpect, mais » ne lui fit pas abandonner ſes deſ» ſeins.

» Je n'étois point inſenſible à ſes

» soins, comme je vous l'ai déjà dit.
» Sa persévérance me toucha. Il le
» vit, sans doute; car il m'en marqua de la joie. Je cherchai vainement à détruire par mes discours
» ce que mes regards ou mes actions
» avoient pû lui apprendre. Mais sa
» découverte l'enhardit au point
» qu'il forma le projet de m'enlever.
» L'œil d'un père lui parut trop pénétrant pour lui, & trop redoutable
» pour moi. Il crut qu'une fois hors
» de sa présence, je céderois bientôt à ses desirs, & à mon inclination.

» Un grand Seigneur vicieux trouve
» aisément des complices pour favoriser ses mauvaises actions.

» Je fus priée un Dimanche d'aller boire du lait à *Kinsington*, chez

» la nourrice de *Milord Trigwell*, qui
» étoit sœur de notre femme de
» charge : ma mère y vint : nous
» rimes beaucoup toute la journée.
» Au soleil couché, le Valet-de-
» chambre de *Milord*, qui étoit de
» la partie, proposa d'aller faire un
» tour dans les jardins du Château.
» Les mères refusèrent. J'y fus avec
» quatre jeunes filles & trois hom-
» mes. *Riding* (c'est le nom du Valet-
» de-chambre) étoit du nombre. Il
» m'offrit son bras, je le pris. Il fai-
» soit presque nuit que nous nous
» promenions encore. Sans m'en
» appercevoir, *Riding* m'avoit éloi-
» gné de mes compagnes. Au détour
» d'une allée je me sentis saisir par
» deux hommes; je n'eus pas le tems
» de crier; il m'en ôtèrent les

» moyens; & me conduisirent à sa » petite porte qui donne dans *Hide* » *Park* *. On me mit dans une chaise. » Un des hommes s'y plaça: toutes » les glaces furent levées, & les che- » vaux partirent. Nous traversâmes » une partie de la Ville, & l'on me » descendit dans une maison située à » l'extrémité de la *Cité*.

» La première personne qui se » présenta à moi fut *Milord Trigwell*. » Vous devinez quel fut mon début » avec lui. Il écouta toutes les in- » jures dont je l'accablai avec » une douceur & une timidité, qui » m'étonnèrent. — Pardonnez, me » dit-il, à l'excès de mon amour,

* Promenade publique attenant à Kinsing- ton.

» une violence que mon cœur désa-
» voue; mais il falloit vous possé-
» der.... ou mourir. J'ai choisi le
» premier parti.

» Je ne vous ferai pas, *Miss*, un
» tableau touchant de ma résistance.
» Je recevois *Milord* & l'écoutois,
» voilà ma première faute.... Mais
» je l'aimois : & les pleurs de la dou-
» leur se tarirent au bout de quel-
» ques jours, pour être remplacées
» par celles du plaisir. Mon amant
» étoit tendre, séduisant : je cessai
» d'être vertueuse.

» Que de regrets entraîne une
» fausse démarche! Ma vie ne durera
» point assez pour la déplorer.

« Deux mois se passèrent dans des
» délices continuels. Quand le vice
» a pris place dans un cœur, il l'oc-

» cupe tout entier. Il ne m'étoit pas » venue à l'idée que mon absence » remplissoit d'amertume la maison » paternelle. Le réfroidissement de » *Milord* me tira de cet engour- » dissement; mais ma tendresse pour » lui dissipa bientôt ce léger souve- » nir. Tant il est vrai, que l'amour » absorbe tout sentiment qui lui est » étranger! Le mien m'avoit aveuglé, » au point, que je cherchois les » moyens d'excuser l'ingrat. C'est » ma faute, me disois-je. Accoutu- » mée à la dissipation, il ne peut » qu'avec peine se faire à la vie » retirée que je mène. En effet, je » n'avois pas voulu quitter une seule » fois la maison. Cependant son » indifférence devint si marquée, » que je me décidai à lui en parler.

» —Ma délicateſſe, lui dis-je, ſouffre
» horriblement d'avoir des repro-
» ches à vous faire : mais, *Milord*,
» je vous aime trop pour ne pas
» m'appercevoir que vous m'aimez
» moins. — Bon ! quelle folie ! Vous
» croyez cela.... Déſabuſez-vous,
» mon bel ange, je vous aime tou-
» jours beaucoup.... Mais ne vous
» attendez pas, que ſemblable à un
» tourtereau, je m'attache à vous
» comme à mon ombre. Il faut, mon
» cœur, prendre un peu le bon ton :
» votre amour eſt trop bourgeois.
» — Quel étonnant langage ! Eſt ce
» bien vous qui me donnez ce ri-
» dicule conſeil ? Quelle récompenſe
» pour tant de ſacrifices ! Monſtre
» d'ingratitude !... — Des injures !
» oh ! je quitte la place. Je ne ſçais

» point faire assaut de paroles.....
» Au revoir, la petite... Je reviendrai quand vous aurez moins d'humeur. Ce départ brusque, » remplit mon âme de tristesse. Je » vis alors toute l'étendue de mon » malheur, mes larmes coulèrent » en abondance; & le traître ne » reparût qu'au bout de huit jours; » c'étoit un matin.

» — Je soupe ce soir ici, me dit-il » en entrant; vous n'êtes plus fâ» chée, n'est ce pas? Allons, tou» chez-là.... Sans rancune.

» Ce ton railleur me confondit, » & je n'eus pas la force de pro» noncer un mot: d'ailleurs, il étoit » parti sans attendre ma réponse.

» Il vint effectivement; mais ac» compagné d'un homme d'assez

» mince apparence. Le souper fût
» sérieux : lui-même parût rêveur.

» En sortant de table, nous
» passâmes tous les deux dans une
» chambre voisine. Il me fit asseoir,
» & se mit à mes côtés. — J'ai,
» me dit-il froidement, bien des
» choses à vous apprendre. Je vous
» ai beaucoup aimé : mais le genre
» de notre attachement ne pouvoit
» être qu'une intrigue de peu de
» durée. Tout passe avec le tems ;
» mon amour a fait comme le reste ;
» vos reproches ne le ranimeroient
» pas, ainsi, épargnez-les à tous
» deux.—Au nom de Dieu, *Milord*,
» finissez un discours qui me met
» au désespoir. Où voulez-vous en
» venir. — Toujours de la colère !
» c'est une triste ressource.... Mais

» puisque vous êtes si pressée, je » vais au fait. Votre père est mort ; » & laisse sa veuve dans la plus » profonde misère. Voici ce que j'ai » à vous proposer.

» *Riding* vous voit d'assez bon » œil, & consent à vous épouser. » En faveur de ce mariage, je place » votre mère Concierge dans un de » mes Châteaux, avec 150 liv * de » pension, réversibles sur vous & » votre mari. L'homme qui a soupé » ici est un *Ministre*. Si vous y con- » sentez, il va vous marier ; dans » le cas contraire, je vous abandonne, » ainsi que tout ce qui vous entoure. » Votre père est mort de chagrin ; » voulez-vous que votre mère

* Ce sont toujours des livres sterlings.

» meure de pauvreté ?—Ah! *Milord*,
» que me proposez-vous !.. Mon pere
» est mort. . . . Et vous voulez que ce
» jour, qui doit être consacré à la
» douleur, soit celui de mon hymen.
» — N'en parlons plus. . . . Moi! je
» ne veux rien. Mais passé aujour-
» d'hui, ne ptétendez plus à mes
» bontés. Allez offrir des pleurs à
» votre mère. C'est un beau présent,
» & dont elle vous saura gré. — Eh
» bien, *Milord!* je veux bien me
» sacrifier pour elle : ma main est
» prête ; disposez-en à votre fan-
» taisie.

» Il sortit alors ; & vous jugez,
» *Miss*, quelles devoient être mes
» réflexions.

» Enfin il reparut au bout d'une
» heure, suivi du *Ministre*, de *Riding*

» & de deux témoins ; la cérémonie
» de mon mariage se conclut, &
» *Milord* remit en sortant 50 liv. à
» mon mari. — J'en vais porter 100,
» dit-il, à *Mistress Pecwall.* Demain
» matin elle viendra vous prendre,
» pour vous rendre ensemble à *Witht*
» *house* *. Bonne nuit, mes enfants,
» Adieu.

» Me voila donc restée seule
» avec celui qu'on venoit de me
» faire épouser. — J'espère, me dit-il
» grossièrement, que vous serez
» plus sage étant femme, que vous
» ne l'avez été étant fille.... Et je
» vous le conseille... Car, morbleu,
» je n'entendrois pas raillerie. Vous
» commencerez, s'il vous plaît, par

* Nom d'une Terre de Milord Sandwick.

» vous défaire de tous ces chiffons.
» Un pareil attirail ne convient pas
» à ma femme.

» D'après ce début, vous pouvez
» juger du caractère de mon mari.

» Ma mère vint nous prendre le
» lendemain matin ; & nous par-
» tîmes tous les trois pour nous
» rendre ici.

» Il est inoüi tout ce que j'ai
» eû à souffrir de la dureté de mon
» époux, pendant deux ans que nous
» avons vécu ensemble. Jaloux jus-
» qu'à la tirannie, tout étoit pour
» lui un sujet de soupçon. Chaque
» mot qu'il m'adressoit étoit une
» injure ; si je voulois y répondre,
» il me battoit avec fureur. Ma
» mère elle-même, approuvoit sa
» rigueur,

» rigueur, & jamais femme ne fut
» plus malheureuſe que moi.

» Le Ciel eut pitié de mes maux:
» il y mit fin, en ſuggérant à mon
» mari le déſir de paſſer en *France*.
» Il s'attacha, en qualité de valet-
» de-chambre, à un Seigneur Fran-
» çois, qui étoit venu paſſer quel-
» ques tems en *Angleterre*, & qui
» étoit ami de *Milord Trigwell*.

» Depuis le départ de *Riding*,
» quatre années ſe ſont écoulées.
» Pendant cet intervalle, j'ai été
» témoin de pluſieurs aventures, à
» peu-près ſemblables à la vôtre:
» excepté, pourtant, que les in-
» fortunées cédants à leurs ſéduc-
» teurs, devenoient comme moi
» l'objet de leurs mépris. Ne ſoyez
» donc pas étonnée, aimable *Miſſ*,

» si j'ai cherché à connoître le fond
» de votre âme, avant que de vous
» offrir mes services. A présent,
» vous pouvez disposer de moi. Si
» je vous ai inspiré quelque con-
» fiance, dites-moi comment je puis
» vous être utile. — Je n'hésite point
» à accepter vos offres, ma chère
» *Molly*, lui dis-je, & je vous de-
» mande pour toute grâce, de faire
» passer mes lettres à *Londres*. — J'y
» consens : remettez-les moi, & je
» vous donne ma parole, qu'avant
» quatre jours, elles y seront. Fiez-
» vous à mes soins ».

Vous serez donc enfin, Maman, instruite du sort de votre *Clarence* ! Cette douce espérance semble alléger mes maux...... J'entends un bruit de chevaux ; c'est, sans doute,

Milord Fitz William. Ma porte est fermée, & je suis absolument décidée à ne point le recevoir. On frappe..... C'est la voix..... Ai-je bien entendu...... Le *Lord Sandwick*.... Viendroit-il pour me délivrer..... Je n'ose répondre..... Il insiste..... Il assure qu'il est seul, qu'il vient pour me remettre dans vos bras..... qu'il est envoyé par vous..... Je ne dois plus avoir de doute. Ce nom sacré lui donne toute ma confiance....... Je vais ouvrir.

Continuée le lendemain à dix heures du soir.

Ah, Maman! de quelle affreuse scène j'ai été la cause & le témoin! Combien de choses à vous dire! & par où débuter?

Je reprends ma lettre où je l'ai laissée hier.

Cédant enfin aux instances du *Lord Sandwick*, je le laissai entrer. « — Suivez-moi, *Miss*, vous n'avez » pas un instant à perdre : *Fitz* » *William* peut arriver d'un moment » à l'autre. C'est par les ordres de Mad. « *Welldone*, que je viens vous cher- » cher. Montez promptement dans » la chaise que je vous ai amenée. » Tous les valets qui sont dans le » Château sont yvres : la Concierge » est absente ; profitez de l'instant » favorable, ou craignez tout de la » brutalité de *Fitz William*.

Molly fut la première à me conseiller de profiter de l'offre obligeante de *Milord*. Je m'emparai de mes papiers, & courus joindre la

chaise qui m'attendoit à la petite porte du Parc. J'y monte, & nous partons avec une rapidité inconcevable. Je n'apperçus pour toute suite qu'un homme à cheval. La longueur du chemin ne me surprit pas : je sçavois que j'étois fort éloignée de *Londres*. En changeant de chevaux, au lieu d'un homme, j'en vis deux : nul soupçon ne se présenta à mon idée. Nous courûmes toute la nuit. Déja le jour commençoit à poindre, lorsque j'entendis un bruit de chevaux qui accouroient à toute bride. Je baisse une des glaces, & reconnois un des hommes qui accompagnoit ma chaise, pour *Milord Sandwick*; & dans le même instant, j'entends tirer un coup de pistolet qui renverse mon postillon à bas de son

cheval. Plus morte que vive, je m'avance à la portière. Les deux *Lords Sandwick & Fitz William* (car c'étoit ce dernier qui nous poursuivoit) étoient aux prises. Tous deux descendus de cheval, ils se battoient l'épée à la main, avec une fureur égale. — Cessez donc, m'écriai-je, cessez un combat qui me fait mourir de frayeur. Je voulois descendre de la chaise, mais elle fermoit par un secret que je ne pûs trouver. *Fitz William* tomba, & dans le même moment, son valet tira un coup de pistolet sur *Milord Sandwick*. Il le manqua : la balle vint friser l'oreille d'un des chevaux de la chaise; la peur les prit : ils se mirent à courir à travers champs. J'étois prête à perdre connoissance;

quand *Milord Sandwick* les arrêta lui-même: il me servit de postillon jusqu'à la première poste. Son valet à qui il avoit donné ordre de me faire préparer une nouvelle chaise *, nous avoit devancé.

Nous arrivâmes sur les midi dans un très-beau Château. *Milord* se présenta pour me donner la main. — Par quel hasard nous arrêtons-nous ici, lui dis-je en descendant? — C'est, me dit-il, pour vous délasser pendant quelques jours, & vous remettre de vos frayeurs. — Vous êtes donc aussi un traître.... Et je voulus recourir à la chaise; il me retint. — « Il est permis, belle

* En Angleterre on trouve à chaque poste des voitures.

» *Clarence*, d'user de finesse pour
» s'approprier un bien infiniment
» précieux. Vous êtes ici chez moi :
» mais soyez-y sans crainte. Votre
» honneur y est autant en sureté,
» que dans votre propre maison. Je
» tenterai tous les moyens pour
» être aimé ; mais mon respect éga-
» lera toujours ma tendresse ».

Il me tenoit ce discours en me conduisant dans un appartement qui m'étoit destiné.

Il me dit à la porte : — « Je n'en
» approcherai, *Miss*, qu'avec votre
» permission. Maître, domestiques,
» tout est ici à votre disposition.
» Ordonnez, & l'on volera pour
» exécuter vos moindres volontés ».
— Je ne forme qu'un seul desir, *Milord* ; c'est que vous me rendiez

à ma mère. — « Permettez, fille » charmante, que je vous garde » ici pendant quelques jours. Si je » ne puis parvenir à vaincre votre » indifférence, je vous jure de vous » reconduire moi-même à *Mistress* » *Welldone* ».

Il me quitta. Plusieurs femmes vinrent alors m'offrir leurs services. Je les congédiai. A six heures, on m'apporta du thé. Je ne vis pas *Milord*, mais il me fit demander des nouvelles de ma santé.

J'ai soupé très-légèrement, & si-tôt après, j'ai renvoyé tout le monde pour pouvoir vous écrire sans être interrompue.

Est-il rien de plus extraordinaire, que tout ce qui m'arrive? Concevez-vous, Maman, l'acharnement avec

lequel le sort me poursuit. Je suis, à la vérité, plus en sureté ici qu'à *White House* : car je crois *Milord Sandwick* plus honnête que *Milord Fitz William*. Cependant le souvenir de *Richemond* se retrace vivement à ma mémoire...... L'histoire de *Molly Pecwall*, est aussi une leçon dont je dois profiter.... J'éviterai de le voir.... Si pourtant je pouvois obtenir qu'il vous fit passer mes lettres.... Quelle étrange vie que celle que je mène! Que de sujets d'inquiétude pour ma tendresse. Votre santé, celle de ma tante. O Maman! concevez-vous comment je n'ai pas encore succombé à tant de maux.

Continuée le lendemain à midi.

Enfin, Maman, je vais vous faire

passer le journal de tout ce qui m'est arrivé depuis notre cruelle séparation. J'en ai la parole de *Milord.*

J'étois levée depuis plusieurs heures, lorsqu'il me fit demander la permission de faire avec moi quelques tours de jardin. Je crus ne pas devoir le refuser: je descendis. Il m'attendoit au bas de l'escalier. Nous nous rendîmes sous une allée de *Sycomorres*, en face du Château. — Quoi, *Milord*! lui dis-je en l'abordant, vous aurez la cruauté de laisser ma mère dans les inquiétudes affreuses où elle est sur mon compte. Quelles obligations ne vous auroit-elle pas, si vous lui rameniez sa fille!.... & moi.... Ah, *Milord!* combien vous

ſeriez d'heureux! «—Par pitié, » *Miſſ*; n'abuſez pas de votre pou» voir ſur un infortuné qui vous » adore. Laiſſez-moi eſpérer que je » pourrai vous fléchir. — Dites plutôt me ſéduire.... Vous l'eſpérez envain.... Permettez, au moins, que j'envoye à ma mère les lettres que je lui avois écrite de *White Houſe*.

Il rêva un moment. «—Je vous » l'ai déja dit, *Miſſ*, vos volontés » ſont des ordres. Vos lettres lui » feront envoyées; mais à une con» dition, & j'en exige votre parole: » c'eſt que vous ne lui nommerez » pas le lieu où vous êtes ». — Comment pourrois-je le nommer, puiſque je l'ignore.

Effectivement, je n'ai pû obtenir aucune réponſe, lorſque j'ai fait

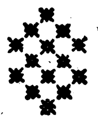
cette question aux gens qui me servent,

« — Eh bien, *Miss*, cachetez vos » lettres, je ferai partir un de mes » gens pour les porter ».

Je suis remontée sur le champ pour mettre mon paquet en ordre. La complaisance de *Milord* me fait bien augurer de son honnêteté. Adieu, Maman. Avant peu, sûrement, je pourrai vous embrasser, & vous dire que je vous aime uniquement.

CLARENCE WELLDONE.

De...... ce.... 17....



LETTRE XXII.

De SIR HENRI SANDWICK, *à* SIR JAMES PARKINS, *à Manchester.*

JE triomphe, mon ami, *Clarence* est chez moi, & elle n'y est pas malgré elle. Il est vrai que pour l'y faire venir j'ai aidé un peu à la lettre, & qu'il en a coûté presque la vie à *Fitz William.* Mais, parbleu, quand on réussit doit-on regretter par quel moyen?

Que de choses à t'apprendre, & comme il est vrai pourtant qu'avec de l'argent on vient à bout de tout. Je t'ai, je crois, mandé que j'avois promis cinquante *guinées* à celui de mes gens qui pour-

roit me donner des nouvelles de *Clarence*. Six jours étoient écoulées, & pas un de mes cinq coquins n'avoit reparu. Le septième au matin arrive *Singleton*; l'intrépide *Singleton* ! « *Milord*, s'écrie-t-il de la » porte, je sçais où est *Clarence*. » Mais, ma foi, j'ai bien gagné les » cinquante *guinées* que *Milord* a eu » la bonté de promettre à celui.... » —Eh! finis donc, bourreau, ton plat verbiage. Où est-elle? L'as-tu vu? Qui l'a enlevé? Parle, maraut, réponds donc? — *Milord* ne m'en laisse pas le tems. Elle est à *White House*. — Quoi! *Trigwell* auroit.... — Eh non! Écoutez-moi donc avec patience. Elle est à *White House*: mais c'est *Milord Fitz William* qui l'a enlevé. — Le traître! Il m'a juré

qu'il ne sçavoit pas où elle étoit. — « Il disoit vrai. Il avoit prié son » ami de lui prêter une de ses » terres. Il ignoroit le nom de celle » dont il pourroit disposer. Son Valet » seul en étoit informé, & il n'en a » été instruit que trois jours après. » J'ai sçu tout cela par ce même » Valet, qui est mon beau-frère. » — Une chaise, des chevaux.... Je veux partir avant six minutes.

J'ai volé à *White House*. Malgré la vîtesse de mes chevaux, je n'ai pu arriver avant sept heures du soir. *Singleton* m'avoit laissé à l'entrée de la forêt, & s'étoit rendu seul au château. *Fitz William* étoit à quelques milles avec *Trigwell*, & d'autres *Roués*, il a profité du moment & s'est mis à boire avec le peu de

gens qui reſtoient au château. Quand il les a eu enivré, ce qui n'a pas été long; il eſt revenu me trouver, & m'a conduit ſans obſtacle à la chambre qu'habitoit ma divinité.

Elle ne paroiſſoit pas fort diſpoſée à m'ouvrir : mais le nom de ſa mère dont je me reclamai fit tomber les verrous.

La pauvre enfant conſentit ſans peine à quitter *White House*. Elle ſe mit dans la chaiſe qui m'avoit amenée, & pour lui ôter tout ſoupçon je n'eus pas l'air de la ſuivre. Je me tenois à une certaine diſtance. Le ſeul *Singleton* l'accompagnoit à cheval. J'avois donné des ordres pour qu'on la conduiſit à *New Caſtel*. (c'étoit ma terre la moins éloignée, quoiqu'elle fut à ſoixante *milles*.)

Au point du jour nous fûmes atteints par *Fitz-William* qui recouroit après sa proie. Notre différend fut bientôt terminé. Je lui passai mon épée au travers du corps. Son Valet voulut le venger. Il me tira un coup de pistolet qui ne m'atteignit pas, mais dont le bruit fit partir les chevaux de la chaise restés sans postillon. (Le malheureux avoit perdu la vie dans la mêlée.) Je pris sa place jusqu'à la première poste, où nous trouvâmes une nouvelle chaise que *Singleton* avoit fait préparer.

Enfin nous arrivâmes à ma terre. La chère personne témoigna de l'étonnement, mais peu de mécontentement de ce que j'avois changé la direction de son voyage.

Je lui ai promis les plus grands égards, & un respect à l'épreuve de tout. Elle a l'air de me croire, & pour établir la confiance je me suis interdit l'entrée de son appartement.

Hier matin, lendemain de notre arrivée, je lui ai fait proposer un tour de promenade : elle a accepté & j'ai eu le plaisir de la voir tout à mon aise. Elle m'a demandé avec instance de la renvoyer à *Londres*. — « Ma mère, me disoit-elle, doit » mourir d'inquiétude, si du moins » je pouvois lui faire passer mes » lettres. »

Je me suis chargé de les envoyer. L'innocente a été me chercher un énorme paquet que j'ai juré de faire tenir à Madame *Welldone*. Mais, quand.... C'est ce dont je ne suis pas convenu.

J'ai commencé par lire.

O mon cher *James!* combien j'ai dû être satisfait de la différence qu'elle met entre *Fitz-William* & moi. Ses plaintes à mon sujet sont modérées. Avec mon rival c'étoit une furie.... Quel bonheur! si.... Mais n'empiétons pas sur l'avenir, & jouissons du présent.

J'ai fait effectivement partir un de mes gens pour *Londres* : il s'informera de ce qui se passe chez *Mistress Welldone*, & j'en rendrai compte à ma divinité, à l'exception cependant de ce qu'il est inutile qu'elle sçache.

J'écris aussi à mon père, qui doit être surpris de mon départ précipité.

Souhaite-moi un plein succès, &

crois-moi pour la vie ton ſincère ami,

HENRI SANDWICK.

New Caſtel, ce.... 17....

P. S. J'ai envoyé à *White Houſe*. *Fitz-William* y a été rapporté. Sa bleſſure n'eſt pas dangereuſe. Il en ſera quitte pour garder quelques jours la chambre. Entre-nous, il joue là un triſte rôle, c'eſt lui qui a chaſſé le lièvre; & c'eſt moi qui l'ai pris.



LETTRE XXIII.

Du Même au Même, à Manchester.

JE rencontre, mon cher *James*, dans l'exécution de mes projets plus de difficultés que je ne l'avois cru. Cette vertu-là est diablement tenace: je me suis hazardé à lui faire quelques visites: mais elles sont rares & courtes. Tant qu'elle m'éloignera je n'avancerai rien. L'heure du Berger ne peut sonner que lorsqu'on est souvent ensemble. Si j'étois certain d'en être aimé, je ferois pour quelques tems divorce avec le respect; mais dans l'incertitude mes témérités me rendroient odieux sans retour.

Les femmes qui la servent la surprennent toujours écrivant : mais elle serre ses papiers avec bien du soin : car un jour qu'elle étoit descendue au jardin, j'ai fait chercher dans tous les coins de l'appartement qu'elle occupe, sans qu'on ait pû rien découvrir.

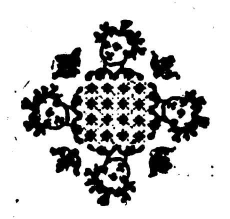
Je veille sur mes desirs au point que je ne me suis pas encore permis de lui baiser la main. Cette retenue me coûte infiniment : car je ne suis pas accoutumé à agir avec tant de modération. Mais quelle est la métamorphose impossible à l'amour ! Ma récompense est dans le cœur de *Clarence* : si je parviens à m'y placer, ne serai-je pas généreusement payé de mes sacrifices.

Depuis long-tems je te sers à ta

mode, car je ne me permets pas la plus petite question sur ce qui te concerne, peut-être te lasseras-tu de ton silence : mais, certes, je ne le romprai pas le premier. Je ne t'en souhaite pas moins de bonheur, sans quoi le mien ne seroit pas parfait. Adieu *James*. A toi pour la vie.

HENRI SANDWICK.

De New Castel, ce.... 17....



LETTRE

LETTRE XXIV.

Du Même au Même, à Manchester.

En vérité, *James*, les femmes ont un étrange caractère! & *Clarence* n'est pas exempte des défauts de son sexe.

Elle m'aime, mon ami! Je n'en peux pas douter. Je l'ai lû écrit de sa jolie main : elle m'aime!... & vient de me défendre de paroître à ses yeux.

Je t'ai mandé qu'on étoit à l'affut pour trouver ses écrits. Ce matin nous étions au jardin lorsque la fripone de *Cécile*, une des femmes que j'ai placé auprès de *Clarence*, a découvert sa petite cachette. Je te

la donne à deviner.... ſur le ciel de ſon lit.

Singleton vint me dire qu'on me demandoit.—Tout-à-l'heure, répondis-je avec humeur.—Mais, *Milord*, c'eſt une affaire preſſée.—Que m'importe. Qu'on me laiſſe en repos. — Allez voir, *Milord*, c'eſt peut-être l'exprès que vous avez envoyé à ma mère qui eſt de retour. Allez..... Je vous attendrai ici.—J'y vais donc, *Miſſ*, & reviens à l'inſtant.

A peine étois-je hors de ſa vue, que *Singleton* me remit les papiers trouvés: je les ouvre précipitamment à la première page, je lis. « Ma rai» ſon combat envain, ma chère » *Eugénie*, j'aime *Milord Sandwick*. » Eh vîte, dis-je à *Singleton*, qu'on me copie tout cela. Mettez-vous une

douzaine à l'ouvrage, s'il le faut; mais que tout ſoit terminé dans une heure. D'ici à ce tems je ferai enſorte de la garder dans le jardin.

Je revins promptement ſur mes pas! O mon ami! Comme j'étois content. *Clarence* s'en apperçut. — Vous avez reçu de bonnes nouvelles, *Milord*; ſont ce des lettres de *Londres?* — Des lettres.... Oh oui! Elles ſont charmantes. — Ma mère m'écrit, ſans doute?

Je compris que je venois de dire une ſottiſe. — Ces lettres, *Miſſ*, ne ſont pas de *Londres*. Elles ſont d'un de mes amis qui me fait part de ſon mariage. Il épouſe une fille qu'il aime depuis long-tems...... Elle l'aime..... Il va être heureux..... Et plein de ſa félicité, je vous avoue

que je la partage. — Vous voulez sûrement lui écrire pour lui témoigner la part que vous y prenez. Rentrons. — Oh non ! non, *Miss*, cela ne presse pas.... Et puis, j'ai tant de plaisir à être avec vous...., que je dois prolonger ces instants délicieux, autant qu'il m'est possible.

Avant une heure *Singleton* reparut. Je vis à sa figure que je pouvois laisser aller *Clarence*. Elle ne tarda pas à me quitter.

L'heure du dîner s'approchoit, & comme elle prend ses repas seule, & dans sa chambre, je fus vîte me renfermer dans la mienne. J'y trouvai la copie que j'avois fait faire. Mes yeux parcoururent d'abord assez rapidement ; je ne m'arrêtois

qu'aux endroits qui me concernoient.

S'il est aussi volage qu'on le dit, je suis bien malheureuse; car plus je le vois, & plus il m'est cher. Mon amie, gardez ce secret, vous en êtes l'unique dépositaire.

Et plus bas :

Son respect me donne de la confiance, je n'oublie pourtant pas sa témérité de Richemond.... Se cacher sous mon lit!....

Dans un autre endroit :

Milord Sandwick avoit le germe de toutes les vertus, les mauvaises compagnies qu'il voit, l'ont étouffé, un cœur honnête les développeroit.

Le reste de sa lettre, qui est fort longue, contient le même détail

qu'elle a fait à sa mère. *Fitz-William* n'y est pas plus épargné.

Avec la certitude d'être aimé, je me suis cru en droit de tout ôser.

A six heures du soir je l'ai apperçu qui descendoit dans le jardin. Elle tenoit un livre à la maiu. Je me suis hâté de l'aller joindre. La conversation s'est d'abord porté sur des objets indifférents. Sans qu'elle s'en doutât je l'avois éloigné de la vue du Château. Nous avions gagné un bosquet entouré de siéges de gazon. Je lui proposai sans affectation de s'y reposer. Elle n'en fit aucune difficulté. — Puis-je, belle *Clarence*, vous demander sans être indiscret le nom du livre que vous comptiez lire? —Les Œuvres de *Pope*. — J'ad-

mire votre choix : il eſt digne de vous.... Je m'étois auſſi muni d'un livre. Je n'ai fait que le parcourir ; mais il m'a paru bien agréable. Si vous y conſentez, *Miſſ*, je vous en ferai la lecture. — Volontiers.

Je me placai d'abord aſſez loin & commencai. Le livre que j'avois étoit *The Happy Bride* *, Hiſtoire véritable des amours du *Lord N*.... miſe au-jour par *Thomas B*.... un des plus agréables Écrivains de l'Angleterre. Tu ſçais avec quel feu cet inimitable Auteur peint ſes Héros, & mon choix, comme tu vois, étoit aſſez bon.

Lorſque j'en vins à la déclaration que le *Lord N*.... fait à *Sophie* de

* L'heureuſe Épouſe.

ses sentimens, je mis dans ma voix toute l'expression possible, & pour lui donner la liberté de se livrer à la douce sensation que l'on éprouve toujours à l'aspect du bonheur de deux amants également épris, je ne quittai pas un instant mon livre de vue.

Cette peinture touchante m'avoit moi-même vivement ému. Je levai les yeux après un assez long intervalle, ceux de *Clarence* étoient humides, & sa rougeur annonçoit son agitation.

Je me rapprochai doucement. — Convenez donc, aimable *Miss*, qu'il est bien doux de voir partager sa tendresse par l'objet qui l'a fait naître. — Sans doute, *Milord*, quand les convenances s'y trouvent. — Les cœurs tendres, ... les ames sensibles

ſe conviennent toujours..... Un amour conſtant mérite du retour..... Le *Lord N*.... avoit ma manière de ſentir. Mais quelle différence de vous à la tendre *Sophie*? Ne puis-je donc eſpérer, ma chère *Clarence*, de vous fléchir? Serez-vous éternellement armée d'une rigueur que je ne mérite pas?

Je m'étois mis à ſes genoux. — *Milord*, levez-vous, je vous en conjure, je ne puis ſouffrir de vous voir dans cette poſition. Levez-vous. — Mais vous me haïſſez donc?.... Si j'étois pour vous un objet d'horreur, il n'eſt pas d'extrémité où je ne me portaſſe pour vous délivrer de ma préſence. — « Non, *Milord*, je ne » vous hais pas; mais tout me fait » une loi de vous fuir.... Nous ne

» ſommes pas faits l'un pour l'au-
» tre. » — Gardez-vous de le penſer. Tout eſt fait pour nous réunir. Votre beauté.... Ma tendreſſe.... O *Miſſ*! vous ne ſçavez pas combien vous m'êtes chère.

Ivre d'amour, abſolument hors de moi, je ne fus plus le maître de l'impétuoſité de mes deſirs. Je la pris dans mes bras..... Mes lèvres brûlantes couvroient ſon viſage de baiſers.... Ils embraſoient toutes les facultés de mon âme.... Je ſentois ſous ma main ſon ſein palpiter avec force. — « *Milord*, me diſoit-
» elle, par pitié, laiſſez-moi. Vou-
» lez-vous me rendre un être mépri-
» ſable, oh! laiſſez-moi.... Quoi!
» mes prières ne vous touchent pas...
» Vous voulez donc ma mort. »

Ce ſeul mot me rendit à moi-même. —Vous triomphez, lui dis-je en la laiſſant aller ſur l'herbe, mon reſpect reprend toute ſa force.... Mais me pardonnerez-vous un inſtant de délire?... Il ſera le dernier. — Je vous crois, *Milord*,.... mais ſouffrez que je me retire.

Je lui donnai la main pour gagner ſon appartement. A peine y fut-elle entrée qu'elle ferma les verrouils avec grand bruit. — « Miſérable, » s'écria-t-elle, ne parois jamais » devant mes yeux. Vas, je ne » ſerai plus la dupe de ton appa- » rente honnêteté. »

Hélas! oui, je ſuis un miſérable; mais c'eſt d'avoir laiſſé échapper une ſi belle occaſion. Lâche que je ſuis.... Je la tenois.... Et j'ai

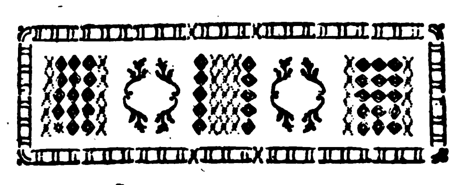
pû.... Non ! il n'eſt pas de punition aſſez grande pour ma faute.

Ne plains pas ton ami, *James*, s'il eſt malheureux, c'eſt qu'il le mérite.

HENRI SANDWICK.

A New Caſtel, ce.... 17....

Fin de la première Partie.



MÉMOIRES
DE
CLARENCE WELLDONE.



LETTRE XXV.

De CLARENCE WELLDONE, *à* EUGÉNIE D'ALBRUM, *à Metz.*

TOUS les hommes ſont donc des ſcélérats. Ah ! ma chère *Eugénie* ! j'avois fui un danger pour tomber dans un autre. En changeant d'azile, je n'avois fait que changer de ſubor-

neur. Lisez les lettres * que je joins à celle-ci, & vous conviendrez que je méritois peu la conduite odieuse du *Lord Sandwick*. Vous y verrez ma foiblesse; mais l'illusion est dissipée.... Mon cœur a brisé sa chaîne.

Jeudi dernier j'étois descendue au jardin avec un livre. *Milord* vint m'y joindre. Nous nous assîmes dans un bosquet. Il proposa, pour me distraire, de me faire la lecture d'un livre qu'il avoit dans sa poche & qu'il disoit être charmant. En effet, mon amie, je ne crois pas qu'il soit possible d'écrire avec plus d'énergie, que l'Auteur de *The Happy Bride*. C'est une manière de peindre qu'on ne trouve nulle part; & la

* Ces lettres ne se sont pas retrouvées.

séduction se glisse dans le cœur sans qu'on s'en apperçoive. Le traître, profitant de mon attendrissement, fit un tableau de comparaison entre nous & les Héros de ce Roman. Je ne sçais trop ce que je répondis. J'éprouvois dans cet instant une sensation qui jusqu'alors m'avoit été inconnue.

L'audacieux *Lord* voulut profiter de ce moment de trouble, pour achever ce que sa lecture avoit commencée, & passant bientôt des paroles aux actions, son procédé rappella dans mon cœur le sentiment de la vertu. Un moment de plus, & je tombois dans le précipice. Jusques-là j'avois usé de ménagement. Mais cette affreuse scène m'avoit rempli d'indignation, je

roulois dans ma tête les moyens de me soustraire à toute l'horreur qui m'environnoit. Je ne voyois que la fuite. Mais comment la faire réussir ? J'avois remarqué plusieurs fois en me promenant, un pan du mur du parc que le tems avoit un peu détruit. Il étoit possible de l'escalader : mais pour s'y rendre il falloit traverser une partie du Château, & le jardin. Je sçavois aussi que toutes les portes étoient soigneusement fermées la nuit ; & pendant le jour on suivoit mes pas avec attention.

Je risquai d'applanir toutes les difficultés. Vers minuit, jugeant à la tranquillité qui régnoit dans le Château que tout le monde *étoit* endormi, je nouai mes draps au

un bois fort épais. La frayeur s'empara de moi au point qu'il me fut impossible de faire un pas. Le moindre bruit me causoit un frissonnement cruel. C'étoit, ou des voleurs, ou les gens de *Milord Sandwick* qui me poursuivoient. Je craignois également ces deux rencontres, & mon imagination me les peignoit continuellement.

Assise au pied d'un arbre, ôsant à peine respirer : je m'enveloppai la tête de mon tablier, de manière que mes oreilles étoient bouchées ; je ne tardai pas à m'endormir, & ce fut d'un sommeil si profond, que je ne crois pas de ma vie avoir passé une nuit plus tranquille. Le chant des oiseaux me réveilla. Je voulus alors me lever : mes pieds me refu-

ſèrent le ſervice. Ils étoient déchirés & meurtris, au point que le plus léger contact m'arrachoit des cris. Ajoutez à ces douleurs une défaillance cauſée par l'inanition, & vous n'avéz encore qu'une légère idée de ce que je ſouffrois. Oh! pour le coup, je ne pus pas retenir mes larmes, je frémis encore quand je ſonge à la poſition cruelle dans laquelle j'etois. Moitié en marchant, moitié en me traînant ſur les mains, je gagnai la fin du bois.

Enfin, j'apperçus à deux ou trois cent pas une muraille qui renfermoit un parc. Cette vue ranima un peu mes forces. Je m'en approchai : la porte étoit entr'ouverte. J'entrai.

Un homme en robe-de-chambre, tenant un Livre à la main, & paroiſ-

bout l'un de l'autre. Ma chambre donnoit ſur le jardin, & j'étois au premier étage : les deux draps ſuffirent : je les attachai à la traverſe de la fenêtre & me laiſſai couler juſqu'en bas, ſans me faire le moindre mal. Alors dirigeant mes pas du côté du mur détruit, je l'eſcaladai avec aſſez de facilité. Mais je me tirai moins bien de la deſçente. Malheureuſement mon ſoulier ſe prit dans un trou, il abandonna mon pied, & tomba dans le parc. Cet accident, qui en étoit un véritable pour moi en ce moment, ne m'arrêta pas.

Je pris à ma main le ſoulier qui me reſtoit & me mis à courir, nuds pieds, à travers champs. Je ne m'arrêtai qu'au bout de ſix heures

de marche, ou, pour mieux dire, je tombai de douleur & de fatigue.... Le jour commençoit à paroître. Le sommeil me surprit, & je fus réveillée par un rayon du soleil qui portoit sur mon visage. Il devoit être au moins neuf heures.

Le léger repos que je venois de prendre m'avoit rendu la force & le courage. Je continuai ma route au hazard, & pendant la journée entière je ne rencontrai pas une seule personne. Quelques poires sauvages que je trouvois çà & là, furent ma seule nourriture; cette réparation m'étoit d'autant plus nécessaire, que je ne découvris qu'une seule fontaine pour étancher ma soif.

La nuit vint : j'étois alors dans

ſant fort occupé de ſa lecture, fut le premier objet que je découvris. Comme il n'étoit éloigné de mo que de dix pas au plus, je me jettai à genoux, autant pour ôter à mes pieds le poids de mon corps, que pour implorer ſes bontés. Le bruit de ma chûte lui fit lever la tête: il accourut à moi. J'étois hors d'état de prononcer un mot. — « Qui êtes vous, mon » enfant, me dit-il en me préſen- » tant la main pour me relever? » Et par quel hazard vous trouvez- » vous dans mon parc à cinq heu- » res du matin? » — O! Monſieur! Ayez pitié d'une infortunée..... Je n'ai que la force de vous dire que je me meurs de fatigue & de beſoin. — Appuyez-vous ſur mon bras; mais quoi!.... vos pieds ſont

nuds...... Prenez mes pantouffles: j'irai bien jusqu'à la maison sans elles..... Pauvre petite ! En quel état vous voilà.....

Soutenue par lui, j'arrivai à un Château superbe. — Passons par cet escalier dérobé, il est inutile que mes gens vous voyent dans cet état.

En entrant dans sa chambre, il me fit asseoir sur un fauteuil; & après m'avoir fait avaler quelques cordiaux, il me dit avec bonté. — « Fermez la porte, & reposez-» vous sur ce lit: dans quatre heures » je reviendrai avec ma femme de » charge, c'est une bonne personne: » elle vous apportera à déjeûner, & » tout ce qui pourra vous être néces-» saire pour votre soulagement.

» Dormez ſans crainte d'être inter-
» rompue. Je vais continuer ma
» promenade journalière. »

En effet, il me laiſſa. La fatigue, ma chère *Eugénie*, eſt un excellent ſomnifère. Je ne tardai pas à m'endormir. Un léger bruit à la porte que fit mon bienfaiteur me réveilla. Il étoit accompagné par une femme dont la figure douce & prévenante annonçoit la bonté. Elle tenoit un déjeûné. — Prenez ce chocolat, *Miſſ*, me dit-elle, il vous reſtaurera. — Pour vous encourager, nous déjeûnerons enſemble, ajouta le maître de la maiſon. — « Avant tout, ſi
» *Milord* vouloit s'éloigner, je crois
» que *Miſſ* ne feroit pas fâchée de
» changer de linge & d'habits. » —
Tout comme il vous plaira.......

Mais qu'ai-je fait pour mériter tant de bontés?

Milord passa dans un cabinet, & cette bonne femme me changea de la tête aux pieds. Je n'eus la force de m'aider en rien. — « Miséricorde ! » s'écria-t-elle, en voyant mes » jambes & mes pieds, vous avez » donc couru au milieu des ronces » & des épines. Comme vous êtes » déchirée ! Il faut étuver tout cela. » — Demain, lui dis-je, il n'y paroîtra plus. Un peu de repos diminuera l'enflure de mes pieds & de mes jambes : & quant aux égratignures, je guéris aisément. Ainsi tout soin à ce sujet est inutile.

Ma toilette fut bientôt achevée. *Milord* revint, & nous déjeûnâmes. Je dévorois ce qu'on me présenta. —

« De

« De la modération, ma belle » enfant, dit la bonne *Mistress*, il » faut ménager votre faim pour le » dîner ».

A présent, *Milord*, que mon estomac est un peu remis, & que ma lassitude est diminuée, quoique vous ne me fassiez aucune question sur le hazard qui m'a conduit ici, votre accueil généreux mérite que je vous prévienne. Il est juste que vous sçachiez quelle est l'infortunée à qui vous accordez tant de bontés. — Restez, dis-je à la Bonne, qui vouloit s'éloigner, si *Milord* y consent, je serai fort aise que vous soyez informée aussi, que je ne suis pas indigne des secours que vous m'avez procurés avec tant d'humanité. — « *Mistress Wakinson*

» n'a pas besoin de mes ordres.
» Les vôtres suffisent, & vous pouvez en donner ici, me dit *Milord*;
» au reste, *Miss*, si j'écoute votre
» récit, c'est dans l'espoir de vous
» être utile; car on ne sçauroit vous
» voir, & vous juger défavorablement ».

Le récit de ce qui m'étoit arrivé arracha des larmes à la sensible *Wakinson*. *Milord* lui-même paroissoit vivement ému. Ils concevoient à peine comment en un jour & deux nuits j'avois pû faire au moins cinquante-quatre *milles*, (c'étoit la distance qu'il y avoit de la terre de *Milord Sandwick* à celle où j'étois) en supposant que je ne me fusse pas détournée, ce qui étoit presqu'impossible. — « Allez, ma Reine,

» votre vertu ſera récompenſée. Je
» vous prédis que vous ſerez un
» jour la plus heureuſe, comme la
» plus belle des femmes ».

En finiſſant elle ſe diſpoſoit à ſortir. — « *Miſtreſſ*, défendez qu'on
» qu'on approche de mon apparte-
» ment, à moins que je ne ſonne.
» Cet ordre, me dit-il quand nous
» fûmes ſeuls, ne ſurprendra per-
» ſonne ; je le donne preſque tous
» les jours. J'aime la ſolitude, le
» monde m'eſt à charge. » — Vous me ſemblez pourtant fait pour lui, *Milord*. — « Votre remarque eſt obli-
» geante, *Miſſ;* mais elle ne me
» donne pas d'amour-propre. J'ai
» cinquante ans paſſés : j'ai éprouvé
» beaucoup de peines : & c'eſt dans
» le creuſet du malheur que l'homme

» apprend à se connoître. En attendant le dîner, je vais, si vous le » trouvez bon, vous raconter quelques anecdotes de ma vie; & vous » verrez que ce n'est pas sans raisons que je suis toute espèce de » société. » — J'aurai grand plaisir, » *Milord*, à vous écouter:

HISTOIRE DE MILORD POWER.

« Le jour de ma naissance fut celui » de la mort de ma mère, & j'étois » encore dans l'âge de l'insensibilité » quand je perdis mon père. Maître » de bonne heure de mes actions, » l'instant où les passions se déve- » loppent, fut celui où je jouis de » ma liberté. J'en usai sans ménage-

» ment. Lié avec les jeunes gens les » plus à la mode, je donnai comme » eux dans tous les ridicules.

» Un jour étant au Café j'enten- » dis un homme qui parloit fort » mal d'un de mes amis. Je m'en » approchai. — *Kelli* n'eſt point ici, » lui dis-je, & en ſon abſence vous » ôſez en médire : cette conduite » prouve que vous êtes un lâche. » — Il a ſéduit ma nièce, & per- » verti mon fils : mes plaintes ſont » juſtes. — Vous joignez la calom- » nie à la médiſance ! *Kelli* eſt un » homme d'honneur, & vous êtes » un lâche, je le répète. — C'étoit » trop de l'avoir dit une fois. Je ſuis » père de famille, n'importe. Je vous » prouverai que je ſçais repouſſer » une injure.

» Nous nous rendîmes près de » *Chelsea* *. A tout mon emporte- » ment, ce brave homme opposoit » un sang-froid qui redoubloit ma » rage. Une blessure légère qu'il me » fit au bras me mit hors de combat. » Alors il s'approcha de moi ; vous » devez être satisfait, me dit il, » permettez-moi à présent de vous » donner les secours dont vous avez » besoin. Il pansa lui-même ma » blessure, & s'éloigna en me pro- » testant que j'avois pris la défense » d'une mauvaise cause.

» Mon amitié pour *Kelli* ne me » permit pas de faire grande atten- » tion à ce que me disoit cet homme

* Joli Village à peu de distance de Londres.

» respectable : je revis *Kelli* sans lui
» parler de l'affaire que j'avois eue
» par rapport à lui.

» En passant dans *Hay Market* * je
» vis beaucoup de monde assemblé au-
» tour d'une voiture. Je demandai ce
» que c'étoit : on me répondit que c'é-
» toit un jeune homme que l'on con-
» duisoit en prison pour une somme
» assez forte : je m'approchai & recon-
» nus un nommé *Waltwer* que j'avois
» vu quelquefois au Café. — O Ciel !
» on vous mène en prison. Cela ne
» sera jamais, dis-je aux *Bailys* **.
» Combien doit Monsieur ? — Cinq
» cents pièces. — Voilà des billets

* Marché au foin.

** Ce sont des hommes qui arrêtent pour dettes.

» pour la moitié; venez chez moi»
» je vous remettrai le surplus.

» Cela fut fait dans l'instant : &
» j'emmenai *Waltwer* diner avec
» moi. Le même soir je fus à *Drury-*
» *lane*. Une Actrice jeune & jolie
» jouoit pour la première fois dans
» *The Mourningbride**. Sa figure inté-
» ressante, son jeu séduisant m'ému-
» rent au point que dans l'instant
» j'en devins amoureux. La Pièce
» finie, je montai sur le Théâtre.
» Je joignis mon compliment à
» ceux qu'une foule d'admirateurs
» venoit de lui faire, & je l'em-
» bellis en faisant briller à ses yeux
» un porte-feuille assez bien garni

* L'*Epouse en deuil*, Comédie de M. Congrève.

» de billets de banque. Ce langage » est le plus flatteur & le plus intelli- » gible pour les femmes de cette » espèce. Ma belle l'entendit par- » faitement, & me permit de la » conduire chez elle. Nos arrange- » ments furent bientôt conclus. Je » lui donnai maison, caroffe, la- » quais, bijoux ; enfin, je ne lui » laissai pas le tems de desirer. Sa » reconnoissance sembloit extrême, » elle me répétoit à tous les moments » du jour qu'elle m'aimoit ; j'étois » heureux.

» La maladie d'un oncle me força » de partir pour l'aller voir. Il étoit » dans une terre éloignée de *Londres* » d'environ trente *milles*. A mon dé- » part, ma divinité étoit dans un » désespoir qui m'inspira tant de

» craintes que je fus ſur le point » de renoncer à mon voyage.... » Mais ſa raiſon le ſurmonta : & je » partis.

» Mon abſence devoit durer au » moins quinze jours; mais la ſanté » de mon oncle me permit de l'abré- » ger. J'arrivai à *Londres* ſix jours » plutôt que je ne l'avois cru. Je me » fis deſcendre à la porte de ma » maitreſſe, il étoit environ minuit. » J'avois les clefs. J'entre ſans faire » de bruit. Je trouve dans une ſalle » baſſe les débris d'un ſouper de » pluſieurs perſonnes : la table étoit » encore dreſſée. Cette première » découverte me fit mal préſumer » du reſte. Je monte doucement : » la porte de la chambre n'étoit » que pouſſée ; la plus petite pré-

» caution n'avoit pas semblé néces-
» saire. Je vois ma belle reposant
» dans les bras d'un homme : par
» hazard, je jette les yeux sur une
» chaise. Un uniforme de soldat qui
» y étoit étendu me fit voir de
» quelle espèce étoit le rival qu'on
» me préféroit.

» Je sortis sans prononcer un
» mot, & ne voulus de ma vie
» entendre parler d'une femme pour
» laquelle je ne me sentois plus
» que du mépris.

» Cette intrigue ne m'avoit pas
» fait faire divorce avec mes amis.
» Je sortois un jour de me prome-
» ner au parc, & voulant traverser
» d'un trottoir à l'autre, un homme
» ivre me barra le passage, je le
» poussai assez légèrement. Il tomba

» ſans ſe faire aucun mal. J'avois
» oublié cette aventure, qui effec-
» tivement ne méritoit pas grande
» attention, & je fus fort étonné
» de me voir cité en loix par ce
» même homme, dont j'aurois eu
» plus de raiſon de me plaindre.
» *Waltwer* ſervoit de témoin contre
» moi. Je fus condamné à cinq cent
» *livres* d'amende, que je payai ſur
» le champ. La leçon me parut
» forte. Mais l'âge des plaiſirs n'eſt
» pas celui des réflexions. Mon aven-
» ture ſuivante vous en convaincra
» encore mieux.

» J'étois à l'Opera. Deux femmes
» âgées & une jeune Demoiſelle
» étoient placées devant moi.

» Au Spectacle tout eſt ſujet de
» converſation. Je n'eus pas de peine

» à la lier avec mes voiſines. Le ton
» d'honnêteté, l'air d'aiſance avec
» lequel elles s'exprimoient me fit
» préſumer que j'avois affaire à
» des femmes reſpectables. Je me
» tins ſur mes gardes pour ne point
» laiſſer échapper quelques expreſ-
» ſions qui fiſſent ſoupçonner que
» j'avois peu l'habitude de la bonne
» compagnie. L'Opera fini, je don-
» nai la main à ces Dames pour les
» conduire au Foyer *, en attendant
» qu'on vint les avertir de l'arrivée
» de leur voiture. La foule étoit

* Le foyer de l'Opera eſt auſſi grand que la ſalle même, & l'on y reſte juſqu'à ce que des hommes gagés par les Direc-teurs viennent annoncer à chaque parti-culier l'arrivée de leur voiture.

» considérable, & par l'effet du
» hazard il se trouva que mon carosse
» fut un des premiers qu'on vint
» annoncer. J'en fis l'offre à ces
» Dames, pour leur éviter la peine
» de l'attente, qui auroit pu être
» longue. Elles l'acceptèrent. En les
» descendant à la porte de leur mai-
» son, je leur demandai la permis-
» sion de venir quelquefois leur
» faire ma cour. Je l'obtins, & en
» profitai dès le lendemain. Je trou-
» vai une maison simple & honnête.
» Mais ce qui me la fit trouver déli-
» cieuse fut la présence de *Sophie*.
» (c'est le nom de la jeune personne.
» Une des deux femmes étoit sa
» tante, & l'autre leur amie.) Pour
» vous abréger, plus je la voyois, &
» plus j'en étois charmé. J'étois riche,

» j'étois mon maître ; je formai la
» résolution de l'épouser. J'en par-
» lai à *Mistress Charle-ton* sa tante.
» Ma proposition fut acceptée : & je
» devins l'époux de *Sophie.*

» Les premiers mois de notre union
» se passèrent assez agréablement.
» *Miladi Power* se conduisit parfaite-
» ment bien, & ne paroissoit point
» du tout embarrassée de son éléva-
» tion. J'amenai chez elle le *Lord*
» *Kelli* mon ancien ami. Leur pre-
» mière entrevue auroit dû faire
» naître mes soupçons, si j'avois été
» capable d'en former. *Kelli* revint
» souvent : ses visites ne m'offus-
» quoient pas. Mon amitié me faisoit
» une loi de croire à son honnêteté.

» Quelques affaires m'avoient ap-
» pellées à *Kinsington.* J'étois entré

» dans le jardin pour jouir du plaisir
» de la promenade : Au détour d'une
» allée peu fréquentée, j'apperçus ma
» femme & le *Lord Kelli* dans une situa-
» tion qui ne laissoit aucun moyen
» d'excuse. Sans sçavoir ce que j'allois
» faire, je courus sur eux. *Sophie* se
» sauva. *Kelli* vint à moi. — Prenez-
» vous-en à vous seul, me dit-il, si
» l'on vous trompe. Pourquoi vous
» êtes-vous marié à une C?... Depuis
» six ans je vivois avec elle. Des pro-
» positions de mariage m'ont fait
» expulser. Un époux valoit mieux
» qu'un amant. Vous voyez que c'est
» à moi à vous faire des reproches.
» — Vous auriez dû, au moins, m'a-
» vertir de l'union ridicule que j'allois
» contracter. — Il falloit donc m'en
» faire part ; je n'ai sçu votre beau

» mariage que lorſque vous m'avez
» préſenté à *Lady Power.* — Diſpen-
» ſez-vous de lui donner ce nom.
» Elle ne le ſera pas long-tems.

» Je me ſouvins en ce moment
» des plaintes de l'homme avec qui je
» m'étoit battu ſix ans auparavant, re-
» lativement à *Kelli.* Quelques queſ-
» tions que je lui fis, me prouvèrent
» que c'étoit effectivement la nièce
» de cet honnête homme que j'avois
» épouſé. (Il étoit mort depuis deux
» ans.)

» Je ne pus blâmer *Kelli* : mais je
» ceſſai de le voir. Je n'eus pas de
» peine à faire caſſer mon mariage :
» qui ſervit au moins à me rendre
» plus circonſpect dans le choix de
» mes amis.

» Une de mes parentes, que je

» voyois quelquefois, me proposa
» d'épouser la fille d'une de ses amies.
» Sans la refuser positivement, je lui
» fis voir peu d'inclination pour un
» nouvel engagement. Enfin, je cédai
» à ses instances. Ma première entre-
» vue se fit chez elle. *Miss Bentheim*
» (ainsi se nommoit celle qu'on me
» proposoit) y vint un jour d'assem-
» blée avec sa mère. Sa figure, sans
» être mal, ne me parut pas agréable.
» C'étoit une grande fille sèche, dont
» les traits assez beaux, chacun en
» particulier, ne sembloient cepen-
» dant pas faits pour orner le même
» visage.

» Pour mon malheur elle me trou-
» va à son gré. Elle en fit part à ma
» parente, à qui je ne cachai pas
» l'effet qu'avoit produit sur moi la

» vue de *Miss Bentheim*. Elle traita » mes remarques de prévention, & » me pressa de conclure.

» Je suis d'un naturel assez doux : » je ne voulus pas la contrarier. » Je revis ma Prétendue. Les efforts » qu'elle fit pour me plaire me don- » nèrent bonne opinion de sa sensi- » bilité. Enfin, nous nous mariâmes.

» Il me fallut peu de tems pour » m'appercevoir que je venois de » faire encore une sottise.

» Ma femme étoit fière, impé- » rieuse, dure dans son domestique, » & obstinée dans la société. Elle me » traita d'abord avec égard ; mais la » roideur de son caractère, ne lui » permit pas de dissimuler long-tems. » Elle devint pour moi ce qu'elle » étoit pour les autres ; c'est-à-dire,

» méchante, emportée, & contra-
» riante. Je fis mon poſſible pour tem-
» pérer ſon humeur acariâtre : je ne
» réuſſis qu'à me faire déteſter. Les
» choſes en vinrent au point que ne
» pouvant plus vivre dans ma maiſon,
» je voulus aller dans mes Terres.
» Elle parut décidée à m'y ſuivre.
» Je n'eus garde d'y conſentir.

» Ennuyé des tourments conti-
» nuels que j'éprouvois, je lui fis
» propoſer par ma parente, cauſe
» de mon malheur, de nous ſéparer
» de bonne amitié, & qu'à cette
» condition, outre ſon bien, je lui
» aſſurerois encore la moitié du mien.
» Elle accepta ma propoſition avec
» joie, & reſta à *Londres*.

» Pour moi, las du monde, n'y
» ayant éprouvé que des malheurs

» réels, je jurai de le quitter pour
» jamais. J'ai tenu parole. Depuis
» quinze ans que je me ſuis retiré
» dans cette Terre, je n'ai pas eu la
» plus légère envie de la quitter, il y
» en a dix que ma femme eſt morte
» dans un accès de colère. Je ſuis
» redevenu très-riche. Je fais tout le
» bien que je ſuis en état de faire:
» j'évite avec ſoin de faire du mal.
» Voilà ma philoſophie ».

— Il eſt vrai, *Milord*, que vous n'avez pas été heureux; mais ce qui doit vous conſoler c'eſt que vous n'avez pas mérité de ne rencontrer que des ingrats.

L'heure du dîner s'approchoit: *Milord* ſe fit ſervir dans ſa chambre, & ne garda aucun de ſes gens. Accoutumés à ne jamais réfléchir ſur ſa

conduite, elle ne leur donnoit aucuns ſoupçons. Pendant le tems qu'on avoit tout préparé, je m'étois retiré dans un cabinet. Je fis la même cérémonie pour laiſſer deſſervir.

Sur les cinq heures, *Miſtreſſ Wakinſon* m'apporta des vêtements qu'elle avoit raccommodés à ma taille. — Perſonne ne me les connoît, me dit-elle, vous pourrez les porter ſans qu'on ſoupçonne qu'ils viennent de moi.

Avez-vous l'idée, ma chère *Eugénie*, qu'on puiſſe pouſſer l'attention plus loin ? On a bien raiſon de dire qu'il eſt difficile de vivre avec les bons, ſans l'être ſoi-même !

J'ai couché cette nuit avec *Miſtreſſ Wakinſon*, & *Milord* a profité de l'abſence des Domeſtiques qui étoient

au *Temple*, pour supposer que je venois d'arriver. Il a eu la bonté de me faire passer pour une de ses parentes. Je suis censée avoir été amenée par ma mère, qui est allée passer quelques jours chez une de ses amies, malade de la petite vérole ; ce conte a pris au mieux ; & je suis très-considérée dans le Château.

Demain matin, *Milord* fera partir un de ses gens pour porter à ma mère une lettre que je lui ai écrite ; il en a joint une à la mienne pour la prier de venir passer quelques mois chez lui. *Ce n'est qu'à cette condition*, lui mande-t-il, *que je consens à remettre dans vos mains le dépôt précieux que le hazard m'a confié. Je suis vieux : c'est vous en dire assez pour vous tranquilliser.*

Amenez aussi Miss Bercley. Votre charmante fille brûle de vous embrasser toutes les deux.

On m'a donné le plus bel appartement du Château. Le lit sur-tout me paroît excellent. Permettez, ma chère *Eugénie*, que j'aille en prendre possession.

Ma lettre est bien longue, & je ne vous ai pas encore dit que je vous aime. Croyez cependant que je le pense à tous les moments du jour. Adieu, ma tendre amie.

CLARENCE WEELDONE.

De Milld-Fort, ce.... 17....



LETTRE

LETTRE XXVI.

De SIR HENRI SANDWICK, *à* SIR JAMES PARKINS, *à Manchester.*

QUE la foudre tombe ſur mon Château. Qu'elle extermine tous ceux qui l'habitent, puiſqu'ils ont pu laiſſer échapper l'idole de mon ame ! Malédiction ſur tous mes Valets.... Malédiction ſur moi-même. Rien n'égale, mon cher *James*, la fureur où je ſuis. Mon déſeſpoir eſt ſans bornes, ainſi que mon amour. Miſérable ! je l'avois en mon pouvoir.... Et.... La voilà perdue pour moi.... O ma *Clarence* !.... Vaine-

ment ai-je fait courir après elle. Si tu m'avois vu, furieux, errant ſur tous les chemins, la demander à chaque paſſant, frémir à leur réponſe, & pleurer de douleur, mon état, mon cher *James*, t'auroit arraché des larmes.

Tu ne conçois pas combien elle a couru de dangers ! Il faut un courage à l'épreuve de tout pour les avoir hazardés.

Ses draps attachés à ſa fenêtre lui ont ſervis à ſortir de ſon appartement. Mais il falloit eſcalader le mur de mon parc. Elle a choiſi un endroit un peu détruit, & malgré cela je ſuis encore à concevoir comment elle a pu gagner l'autre côté, un de ſes ſouliers avoit abandonné ſon pied ; ainſi elle a eu tous les

obstacles à vaincre. J'ai voulu voir par moi-même comment elle s'y étoit prise, & après grand nombre d'écorchures profondes aux jambes & aux mains, j'ai été obligé d'abandonner la partie. Juge de l'état où elle doit être.

Il faut qu'elle aie pour moi une haine bien invincible : malheureux!.... Je l'ai mérité, pourquoi avoir voulu effaroucher sa vertu?... Ou pourquoi n'en avoir pas triomphé. Dans un de ces deux cas, elle seroit encore ici.

Je me suis emparé de son soulier. Je le baise, je le considère : mais loin de soulager mes maux il les augmente. Il me représente une de ses perfections; car son joli pied....

Mais n'a-t-elle pas tout charmant? Tout, jusqu'à ses rigueurs la rend adorable. Divine *Clarence* ! Oui, tu m'appartiendras.... Fortune, naissance, amour-propre, je suis décidé à lui faire tous les sacrifices...... Elle sera *Lady Sandwick*.... N'est-elle pas digne par ses vertus du rang où je la placerai?

J'attends avec impatience le retour de *Singleton* : c'est le seul de mes gens qui n'ait pas reparu. Je connois son adresse : mon espoir est en lui.

Je pars demain pour *Londres* : j'irai chez Madame *Welldone* ; je lui ferai part de mes projets sur sa fille, dont elle a sans doute des nouvelles. Je te manderai la suite de mes démarches.

Adieu, *James*, n'oublie pas le malheureux

HENRI SANDWICK.

De New-Caſtel, ce.... 17....

LETTRE XXVII.

De CLARENCE WELLDONE, à EUGÉNIE D'ALBRUM, à Metz.

HUIT jours après ma lettre envoyée, ma chère compagne, Maman eſt arrivée ici. Je n'eſſayerai pas de vous peindre notre joie mutuelle. L'expreſſion du ſentiment ſe ſent, mais ne peut ſe rendre. *Milord Power*, dont la bonté ne ſe laſſe point, jouiſſoit avec raviſſement du bonheur qu'il nous avoit procuré. L'excel-

lente *Mistreſſ Wakinſon* nous complimentoit les larmes aux yeux. J'étois au comble de la félicité. Une nouvelle bien triſte détruiſit dans un inſtant toute ma ſatisfaction. — Pourquoi, dis-je à Maman, ma tante ne vous a-t-elle pas accompagné? — Hélas! ma fille, elle eſt morte du chagrin de t'avoir perdu. Le dernier mot qu'elle a prononcé eſt le nom de ſa chère *Clara**. Incapable de penſer à autre choſe qu'aux pertes cruelles que j'avois faites, j'ai cédé mon commerce à une femme reſpectable, que des malheurs avoient pourſuivis ainſi que nous. Une penſion médiocre qu'elle me fait, eſt la ſeule choſe que je me ſois réſervée.

Peu de jours avant de recevoir ta

* Diminutif de Clarence.

lettre, *Miladi Brayton* m'avoit envoyé *Miss Moor* pour sçavoir si j'avois de tes nouvelles ; & pour m'offrir de nouveau sa bourse, dont elle m'avoit déja fait l'offre, lorsque je fus chez elle me plaindre de ce qu'on s'étoit servi de son nom pour t'attirer hors de chez moi. Comme elle s'étoit chargée de son côté de faire toutes les recherches possibles pour sçavoir ce que tu étois devenue, le peu de succès qu'elles avoient eu avoit anéanti mes espérances. Juge de l'effet qu'a dû produire sur moi ta lettre & les instances flatteuses de *Milord*, pour venir passer quelques tems dans sa Terre. Pouvois-je hésiter de m'y rendre, puisque c'étoit hâter le moment de t'embrasser, & me mettre

à même de connoître l'homme généreux à qui nous devons tant.

Milord témoin de ce premier entretien, remercia ma mère, & se retira pour nous laisser jouir de ces premiers moments de liberté.

Restées seules, nous nous livrâmes à la douleur que nous causoit la perte récente de *Miss Bercley*. Nous nous fîmes le tableau touchant de tout ce que nous avions souffert mutuellement de notre cruelle séparation : & nous finîmes par nous féliciter d'avoir rencontré dans le Chevalier *Power* un ami tendre & compatissant. Si je pouvois trouver une maison à louer dans son voisinage, me dit ma mère, la pension dont je jouis, & le peu d'ouvrages que nous ferions toutes deux, suffi-

roient pour vivre agréablement. Il eſt néceſſaire, d'ailleurs, que nous évitions d'ici à quelques tems d'aller à *Londres*. En ceſſant de te voir, les *Lords Sandwick*, & *Fitz-William* ceſſeront de s'occuper de toi.

Miſtreſſ Wakinſon, à qui nous fîmes part de notre projet, nous dit, que *Milord* ne ſouffriroit jamais que nous logeâſſions ailleurs que dans ſon Château. — Je vais, dit-elle, l'informer à l'inſtant de votre réſolution. J'eſpère qu'il vous en fera changer.

Elle fut effectivement le trouver au jardin. Il ne tarda pas à venir dans notre appartement. — Je vous ai donc offenſé, Madame, puiſque vous avez l'intention de me punir.

Ses prieres, ses instances décidèrent ma mère à lui promettre que nous resterions six mois chez lui. — D'ici-là, repliqua-t-il, j'obtiendrai peut-être davantage.

Depuis ce jour nous vivons en famille. Rien de plus tranquille que la vie que nous menons.

Vous pouvez m'adresser vos lettres directement ici. Elles me parviendront sans retard. Maman m'a remis les deux qui étoient arrivées pendant mon absence. Je suis bien sensible, ma tendre amie, à l'inquiétude que vous a causée mon silence. Je suis sûre que vous ne m'avez pas accusé de négligence, vous savez trop combien je vous suis attachée pour me croire capable de vous oublier un seul instant.

Votre ſort eſt donc toujours le même? Que ne puis-je aux dépens de mon ſang vous rendre auſſi heureuſe que vous le méritez! Je ſuis ſurpriſe que vous n'ayez aucune nouvelle de votre frère. Sa garniſon n'eſt point aſſez éloignée pour qu'il ne faſſe pas quelques voyages à *Metz*. Il s'amuſe ſans doute beacoup à *Straſbourg*. Peut-être y eſt-il amoureux. Tâchez de gagner ſa confiance, c'eſt le moyen d'avoir toujours ſon amitié.

Adieu, ma belle *Eugénie*. Toute ma vie ſe paſſera-t-elle à faire des vœux impuiſſants pour votre bonheur?

CLARENCE WELLDONE.

De Milld-ford, ce.... 17....

LETTRE XXVIII.

De MILADI POWER, *à* EUGÉNIE D'ALBRUM, *à Metz.*

VOUS êtes ſans doute étonnée, ma chère *Eugénie*, d'avoir été un eſpace de tems auſſi conſidérable ſans recevoir de mes nouvelles : & vous le ſerez encore plus d'apprendre que je ſuis la femme de *Milord Power*. Mon ſilence vous paroîtra bien excuſable quand vous ſçaurez combien j'ai ſouffert depuis ma réunion avec Maman que j'ai été ſur le point de perdre.

Je crois vous avoir dit dans ma dernière lettre qu'elle avoit conſenti à reſter quelques mois chez

le *Lord Power*. Rien ne peut égaler les ſoins que ce galant homme eût pour nous. Quelques jours après ſon arrivée, elle ſe trouva incommodée. Nous crûmes d'abord que c'étoit un léger mal-aiſe cauſé par les chagrins qu'elle avoit eſſuyés. Mais bientôt les ſymptômes les plus effrayants nous annoncèrent une maladie dangereuſe. *Milord* fit venir les meilleurs Médecins des environs, qui jugèrent à la première vue la maladie mortelle. J'étois temoin de cette conſultation, & je vous laiſſe à penſer quel fut mon déſeſpoir. Peu content du réſumé de ces Meſſieurs, *Milord* envoya à *Londres* chercher le fameux Docteur *Sutton*. Il vint : & ſans nous donner de grandes eſpérances, il nous promit de faire tout

ce qu'il pourroit pour ſauver la malade. Ses ſoins eurent un plein ſuccès : au bout de quinze jours, il répondit de la guériſon & nous la rendit effectivement. Mais dans ce cruel intervalle, combien mon pauvre cœur a eu d'inquiétudes à ſouffrir.

Tant que la maladie de ma mère a duré, *Milord* n'a point quitté le chevet de ſon lit. Il a eu pour elle les ſoins d'un frère tendre & ſenſible. Cette bonté généreuſe étoit un adouciſſement à mes maux. Ses gens nous ſervoient avec le même zèle qu'ils auroient eu pour leur maître. Leur affliction ne peut pas ſe peindre. Je ne vous parle pas de celle de la bonne *Miſtreſſ Wakinſon*, on eut dit à la voir que c'étoit la vie de *Milord*

lui-même qui étoit en danger.

Enfin, la joie revint dans le Château, la convalefcence de Maman la fit renaître. Mais à peine fa fanté étoit-elle raffermie, que *Milord* tomba dans une langueur qui approchoit du dépériffement. Le Docteur *Sutton* fut encore appellé. Il jugea mal de la maladie, & me dit qu'il croyoit impoffible que *Milord* put en réchapper. C'étoit un abcès formé au foie.

Ma mère & moi ne quittions pas la chambre du malade : il ne prenoit rien que de ma main. Un jour qu'il fe fentoit plus mal qu'à l'ordinaire, il nous témoigna un grand defir de nous entretenir en particulier. Nous renvoyâmes tout le monde. Il fit figne au Docteur de demeurer. — J'exige, lui dit-il, Monfieur, que

vous me parliez avec franchiſe. Combien croyez-vous que j'aie de jours à vivre? Cette queſtion ſurprit le Docteur : il balbutia une réponſe. — Allons au fait, reprit *Milord*, je ſens mon état; ainſi tout détour à ce ſujet ſeroit inutile. Répondez à ma queſtion. Je ne vous la fais pas ſans de fortes raiſons : il s'agit d'une choſe de la plus grande importance, & qui me fera quitter la vie avec moins de regrets. — Puiſque vous l'exigez.... à moins d'un événement.... extraordinaire.... dans deux jours..... — Je vous entends.... Deux jours ſuffiſent pour remplir mes projets.... Docteur, laiſſez-nous....

Depuis l'inſtant où j'ai vu votre adorable fille, dit-il à Maman, j'ai

formé le desir de lui offrir ma main. Votre maladie avoit retardé mon projet, & l'état où je me trouve me force à ne point en éloigner l'exécution. Ne me refusez pas cette grâce, elle est nécessaire à mon repos..... Je mourrai avec moins de regrets si je puis lui laisser une fortune digne de ses vertus. — Je sens, *Milord*, tout le prix de vos bontés; mais ce n'est pas le moment de les mettre à exécution. Quand vous serez en santé.... — Vous avez entendu le Docteur : ma mort est certaine. Rendez-vous donc à mes prières : & vous, belle *Clarence*, laissez-moi emporter au tombeau la douce idée, que ce n'est pas malgré vous que vous unissez votre sort au plus tendre des hommes.

—Je vous jure, *Milord*, que je mettrois ma ſuprême félicité à paſſer le reſte de mes jours avec ma mère & vous. — Après cet aveu, dit-il en me baiſant la main, je meurs content. Puis s'adreſſant à ma mère : Daignez, Madame, mettre le ſceau à mon bonheur en le confirmant.

Alors il nous pria de ſonner, & donna des ordres pour qu'on fit venir un *Miniſtre*. Il commença par m'aſſurer tout ſon bien, & notre mariage ſe fit.

A cinq heures du ſoir, le même jour, il eut une forte criſe qui ſe termina par une évacuation générale. — Le malade eſt ſauvé, s'écria le Docteur *Sutton*, la nature vient de faire un miracle en ſa faveur. L'abcès a crevé dans les inteſtins.

Depuis cet inſtant le mieux fut viſible de jour en jour, & enfin il eſt entièrement hors d'affaire.

Je ſuis bien loin, ma chère *Eugénie*, de me repentir de m'être donnée à cet homme reſpectable. Mon devoir étouffera ſans doute un ſouvenir trop cher.... que tout me fait une loi d'oublier.... Que ne dois-je pas à mon époux? Il m'a recueilli dans l'inſtant le plus critique de ma vie, il a ſauvé celle de ma mère, & c'eſt par ſon moyen qu'elle coule des jours heureux & tranquilles.... Ah! mon amie! En faut-il plus pour être aimé? D'ailleurs, il mérite par ſon perſonnel mon attachement ſincère, & ſon eſprit, quoique porté à la réflexion, n'ôte rien à la gaité de ſon caractère.

Dimanche paſſé mon époux s'eſt trouvé aſſez bien pour pouvoir ſe montrer à ſes vaſſaux, dont il eſt adoré, & qui brûloient de le féliciter ſur le rétabliſſement de ſa ſanté, & ſur ſon nouvel hymen. Les cours du Château étoient remplies de Payſans. Des jeunes filles vêtues de blanc ſont venues nous offrir des fleurs. J'avois fait préparer une loterie de quatre cent billets. Chacun portoit un lot : *Wakinſon* qui étoit chargée de ce détail, eut ſoin qu'ils fuſſent tous placés ſuivant l'âge & le goût des intéreſſés. L'utile étoit joint à l'agréable. Les hommes avoient pour leurs parts, des montres, des boucles & des bas; les femmes des bagues, des chaînes d'or & des ceintures. Les jeunes

filles trouvèrent dans leurs lots des fichus, des tabliers & des jolis chapeaux.

Quand la loterie fut tirée, on fit venir des violons, & de la *Strong-beer**. Chacun choiſit ſelon ſon goût. Ce ſpectacle du plaiſir formoit une perſpective agréable. La ſcène s'étoit tranſportée dans les grandes allées du parc. Pour encourager ces bonnes gens, je danſois avec eux. *Milord* en étoit enchanté. Aſſis à côté de ma mère, l'un & l'autre ſembloient rajeunir, en voyant la gaîté qui brilloit ſur le front de ces bons Villageois.

Cette agréable journée finit: chacun s'en retourna content, & fai-

* Bierre forte.

sant des vœux pour le bonheur de *Milord* & le mien.

Adieu, mon amie. J'écris depuis long-tems. Mon époux craint que cette grande application ne me soit nuisible. Quoique sûre du contraire, il faut bien céder à ses tendres observations. Mon bonheur présent ne m'empêche pas de m'occuper sans cesse du vôtre.

CLARENCE POWER.

De Milld-fort, ce.... 17....



LETTRE XXIX.

De Sir Henri Sandwick, à Sir James Parkins, à Calais.

Te voilà donc décidé à voyager en France! J'aurois cru que la mort de ton oncle devoit te rappeller ici; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que ta conduite est inexplicable. Tu m'instruiras peut-être un jour de tes raisons, au moins je m'en flatte, & cette idée me console de ton peu de confiance.

Écris-moi souvent: tes lettres charmeront mon ennui. Mon cher *James*! mon cœur n'eut jamais plus besoin de distractions. Les jours de ton ami, flétris par le chagrin,

s'écoulent au milieu de la douleur.

Malgré mes démarches pénibles, il ne m'a pas été poſſible de découvrir les traces de ma *Clarence*. Tout a diſparu : la mère, la tante, pas une ne ſe retrouve. C'eſt une autre Marchande qui occupe leur boutique. Elle ne ſçait rien, ou ne veut rien dire. Menaces, prières, offres ; j'ai tout tenté ſans ſuccès. S'il exiſte une ame honnête, je ſuis aſſez malheureux pour l'avoir rencontré. *Singleton*, le miſérable *Singleton* m'a auſſi manqué de parole. Il a reparu ſans elle.

Je ne puis me livrer à aucuns plaiſirs : mes amis me fuyent : & que feroient-ils d'un homme qui promène par-tout ſon ennui & ſa triſteſſe ?

J'ai

J'ai vu *Fitz-William* : comme il a oublié *Clarence*, nous sommes redevenus amis. On veut le marier à une riche héritière, jeune & jolie; je ne crois pas qu'il refuse; il auroit double tort, car il l'aime.

Mais devines-tu où peut être allé *Clarence*? C'étoit sûrement un dessein prémédité. Sa mère peut-être...... J'ai donc été trahi par quelqu'un de mes gens. Si je le découvre, malheur à celui qui.... Mais elle n'en sera pas moins perdue pour moi.... Ah! *James*! Pourquoi n'ai-je pas toujours pensé comme je pense aujourd'hui? Je la posséderois, elle seroit *Lady Sandwick*: & le cœur de ton ami ne seroit pas rongé par le désespoir.

Tu te rappelles, sans doute, cette

Jarvis qui m'avoit aidé dans ma première tentative auprès de *Clarence* : espérant qu'elle pourroit m'en donner des nouvelles, je me rendis il y a quelques jours à *Rickemond*. Arrivé à la porte de la petite maison que j'avois donnée à cette bonne femme, je frappe : un laquais bien vêtu m'ouvre : je monte sans faire la moindre question, (le valet me croyoit sans doute de la connoissance intime de ses maîtres,) & je pénètre jusques dans la chambre à coucher. Une assez jolie femme assise sur les genoux d'un jeune homme, fut le premier objet qui frappa mes yeux. Je demandai Madame *Jarvis*. — Cette maison n'est plus à elle, me répondit honnêtement le jeune homme, elle me

l'a vendue, & je l'occupe avec ma femme. (Bon! dis-je en moi-même, cette dernière phrase est l'excuse de la position familière où je les ai surpris.... (Je me retirai en demandant pardon de ma méprise, & je m'informai du laquais s'il pouvoit m'indiquer la nouvelle demeure de Madame *Jarvis*. En *Pall-Mall* *, me dit-il d'un ton plaisant N°. **.... Comme ma question n'avoit rien que de fort simple, je ne fis pas beaucoup d'attention à la manière dont il y répondoit; je revins à *Londres*, & fus droit à la maison

* Rue de Londres, dans le quartier de la Cour.

** Toutes les maisons de Londres sont numérotées.

qu'il m'avoit désignée. Pour le coup je devinai le sujet de son rire. Madame *Jarvis*, tu n'en sera pas surpris, est la principale Prêtresse d'un de ces Temples, où la jeunesse libertine va quelquefois se désennuyer. Ma présence parut d'abord l'embarrasser : mais son effronterie naturelle prit le dessus : elle me proposa de choisir parmi ses Nymphes celle qui pourroit me plaire ; je la refusai : la VERTUEUSE CLARENCE, me dit-elle, en augmentera un jour le nombre, & alors, *Milord*, je compte sur vos visites fréquentes. Je lui imposai silence & la menaçai de la plus horrible punition si elle osoit de sa vie prononcer ce nom respectable. La bonne Dame secoua la tête, &

me quitta pour aller à de meilleures pratiques.

Cette lettre te dévancera sûrement à *Calais*, je compte sur une réponse du même endroit. Adieu, *James*, songe quelquefois à

HENRI SANDWICK.

De Londres, ce.... 17....

LETTRE XXX.

De SIR JAMES PARKINS, à SIR HENRI SANDWICK, à Londres.

TU exiges des détails, il faut bien te satisfaire, tu t'ennuies, c'est à mon amitié à te donner des sujets de distraction, les voyages que je projette m'en fourniront les moyens.

Jusqu'ici j'ai fort peu de choses à te dire.

J'ai trouvé à *Calais* à l'auberge où je suis descendu, un Officier de la garnison prêt à partir pour *Paris* à franc étrier. Ma voiture étant fort grande, & très-commode, je lui ai proposé d'en occuper une place; il ne s'est pas fait prier pour l'accepter. C'est un jeune homme d'une figure charmante, & vraiment aimable. Il compte rester un mois ou deux à *Paris*; & de-là visiter quelques Provinces. Si sa société continue à me convenir, je pourrai l'accompagner.

Nous sommes descendus dans un quartier qu'on nomme *Fauxbourg Saint-Germain*. L'Hôtel que nous habitons est beau & vaste: la mai-

treſſe eſt jolie, & ſur-tout fort polie : mon compagnon de voyage en a fait la remarque; ainſi nous voilà déjà rivaux. Je ne diſputerai pas long-tems cette conquête : elle n'eſt point aſſez jeune pour occuper ma tête.

Dès le jour de notre arrivée il a fallu goûter quelques plaiſirs. C'étoit jour d'*Opera* : après une toilette complette, nous nous y fîmes conduire. On nous plaça à l'amphithéâtre. Nous n'étions pas encore aſſis, que j'entendis répéter de tous côtés : ah ! ce ſont des *Anglois*. Une jeune fille d'une grande élégance, que je n'avois point encore apperçue, quoiqu'elle fut à côté de moi, me demanda ſi j'étois à *Paris* depuis long-tems. — Depuis

deux heures, Mademoiselle. — Et comptez-vous y demeurer quelques mois?

Je fus étonné de sa curiosité; mais comme elle étoit jolie, je lui répondis. — Tant que je ne m'y ennuirai pas. — *Milord* connoît sans doute quelques Seigneurs François? — Point du tout: & je n'ambitionne la connoissance que d'un seul de qui j'ai entendu faire mille éloges. — *Milord* veut sûrement parler du Marquis de *G***. Cela est vrai, Mademoiselle.

La conversation de cette fille me plut: je lui demandai si elle vouloit me donner à souper le lendemain ainsi qu'à mon ami. — Très-volontiers, *Milord*, je tâcherai même que le Marquis en soit, je ne vous pro-

mets pas de réussir, car on se l'arrache; mais à son défaut je vous aurai d'autres agréables, qui, quoique moins aimables, ont cependant leur mérite. A propos, me dit-elle avec vivacité, vous ne sçavez ni mon nom, ni ma demeure..... Je pris mes tablettes & j'écrivis *D*...... rue de *B*.....

D'Albrun de son côté (c'est le nom de mon compagnon de voyage) ne perdoit pas son tems. Il sembloit que nous nous fussions donné le mot: car lorsque je remettois mes tablettes dans ma poche, je le vis qui tiroit les siennes: il en fit le même usage: & j'y lus en sortant *M*.... rue du *Coq S*....

Avant de rentrer à mon Hôtel, il faut que je te laisse encore quel-

ques minutes à l'*Opera*. Tu feras fans doute charmé d'entendre les éloges de la divine *Heinel* que tu as si fort applaudi à *Londres*. Plus on la voit, plus on l'admire : elle n'eft affûrement pas du nombre des bonnes chofes dont on fe laffe.

La toile tombe. Il eft tems de quitter le féjour des enchantemens : il eft même heure de fe coucher. Ma montre marque minuit. Bon foir, mon cher *Henri*. Je te fouhaite bonheur, & raifon.

JAMES PARKINS.

De Paris, ce.... 17....

LETTRE XXXI.

De SIR JAMES PARKINS, *à* SIR HENRI SANDWICK, *à Londres.*

J'AI évité dans ma dernière lettre, mon cher *Henri*, de te dire ce que je pensois sur ton projet de mariage avec *Clarence* : j'ai voulu te livrer pendant quelques jours à tes propres réflexions, & sans sçavoir quel fruit tu en as retiré, permets-moi d'y joindre les miennes.

Pourquoi t'abandonner à un ridicule désespoir ? Ne mérites-tu pas le sort que tu éprouves ? Jusqu'ici tu ne connoissois de bonheur que celui de séduire de jeunes innocentes. Je ne suis pas plus réservé qu'un autre,

mais, morbleu, je ne vois rien de plus blâmable qu'une pareille conduite. A préſent tu donnes dans un autre extrême. Le hazard te fait rencontrer une jolie fille, elle te plaît, tu l'enlèves; & parce qu'elle te réſiſte, tu veux l'épouſer. *Henri*, ſi tu avois un fils, & qu'il en fit autant, tu le ferois enfermer ſur le champ à *Bedlam* *.

Je finis ſur ce ſujet, & quoique je ne l'aie qu'effleuré, je crains que ma morale ne ſoit pas de ton goût. Mais tu connois mon amitié pour toi, & tu ſçais que mon intention n'eſt jamais de te contrarier ſans de fortes raiſons.

Je paſſe à mes obſervations.

---

* Priſon des fols.

Le lendemain de mon arrivée, je me suis fait instruire de ce qu'on pouvoit faire. C'étoit le beau jour de la Comédie Françoise : j'y fus accompagné de d'*Albrum*. On donnoit *Roméo & Julliette*, je fus très-content des principaux Acteurs. La Demoiselle *Saint-Val*, & le sieur *Monvel* me firent le plus grand plaisir. Mais le rôle de *Montagu* fut rempli par un Acteur * que j'oserois presque comparer à notre célèbre *Garrick*. Tout en lui mérite de l'admiration. Une élocution heureuse, de l'ame, de la noblesse, enfin tout ce qui caractérise le vrai talent. Je l'ai vu depuis dans des rôles d'un genre

* Le sieur la Rive.

opposé, & il m'a toujours paru mériter les applaudissements que le public lui accorde.

En sortant des François nous nous rendîmes chez la Demoiselle *D***... où tu dois te rappeller que d'*Albrum* & moi étions invités à souper; la compagnie étoit nombreuse, & la chère délicate. Tout le tems qu'on fut à table se passa en bons mots, & en plaisanteries si fines, que mon gros bon sens n'y put rien comprendre. Je ne démelai point parmi ces aimables, celui que je cherchois, je n'eus pas besoin d'en faire la question.

*D***... étoit encore plus jolie & plus parée que la veille. Elle est d'un naturel bien obligeant, car pour faire plaisir à mon ami qu'elle

avoit vu la veille fort occupé de *M****... elle l'avoit invitée à souper ; & pour lui faire fête entière, elle l'avoit placée à table auprès de lui.

A l'issue du souper on proposa un *trente* & *quarante*. Je n'aime pas le jeu, comme tu sçais, je laissai tout le monde entourer le tapis. On parut surpris de ce que je m'en éloignois : pour ne point passer pour ridicule, je me joignis à la compagnie. J'avois deux cent louis sur moi, ils furent bientôt éclipsés : peu sensible à cette perte, je n'eus pas la fantaisie de courir après mon argent. *D'Albrum* continuoit à jouer : en attendant qu'il eut quitté la partie, je m'approchai des Demoiselles ; & j'eus un plaisir singulier

à les entendre jaser. Leur jargon ressemble à peu près à nos jardins. A côté d'une fleur agréable, on y trouve la plante la plus commune.

D'Albrum se retira enfin après avoir gagné cent louis, & comme il se faisoit assez tard, nous prîmes congé de nos divinités avec promesse de réitérer nos visites.

Nous n'eûmes garde de manquer le jour suivant d'aller à la Comédie Italienne. On donnoit le *Magnifique*, Opera-comique aussi agréable par son intrigue, que par l'harmonie d'une musique charmante : les rôles intéressants étoient remplis par d'excellents Acteurs. De ma vie je n'ai entendu une voix plus flexible, & plus touchante que celle de la dame

Trial. C'eſt un timbre qui porte à l'ame. Il eſt impoſſible de rendre mieux que le ſieur *Clairval* un rôle auſſi délicat que celui du *Magnifique*. C'eſt le Héros de la Pièce.

Le Spectacle fini, nous deſcendîmes attendre notre voiture dans une petite ſalle, où nombre de jolies femmes qui s'y trouvoient, nous fournirent une flatteuſe occupation; elle fut interrompue par l'arrivée d'un Seigneur avec qui nous avions ſoupé la veille. — Parbleu, *Milord*, vous ſeriez bien aimable ſi vous vouliez venir avec Monſieur ſouper à ma petite maiſon : nous y aurons des femmes. — J'acceptai pour d'*Albrum* & pour moi.

Nous volons à la petite maiſon, ou plutôt au Palais des Fées. Le

plaisir doit être logé voluptueusement ; mais qu'a-t-il besoin de magnificence ? Un grouppe de figures charmantes s'offrit d'abord à nos yeux. Le souper fut somptueux, & poussé fort avant dans la nuit. Je t'avouerai pourtant que je n'y pris pas grand plaisir. Cette gaîté bruyante ne fut jamais de mon goût. Tu sçais que je ne me prêtois que par complaisance à ces parties dont tu faisois autrefois tant de cas. Ce qui me déplaît encore plus dans celles qu'on fait ici, c'est que le jeu en est toujours le refrein.

D'Albrum dont le caractère sympathise singulièrement avec le mien, est toujours de mon avis ; & nous nous sommes promis de refuser à l'avenir tous ces sujets de dissipa-

tion qui n'entraînent à leur ſuite que de l'ennui & de la fatigue.

Les *Boulevards* ſont ici ce qu'eſt la promenade de *Hy Park* à *Londres*, quant au nombre prodigieux des voitures. Mais ils ont de plus l'agrément d'être bordés d'une multitude de cafés toujours remplis de déſœuvrés, & de différents ſpectacles, dont deux * méritent quelqu'attention par l'extrême jeuneſſe & le talent précoce des Acteurs. Je n'oſe cependant pas te dire ce que je penſe ſur l'établiſſement de ces deux Théâtres. L'âge de l'innocence inſtruite aux leçons du vice eſt un ſujet de réflexions que je laiſſe à parcourir aux Moraliſtes.

* Celui du ſieur Audinot & les Élèves de l'Opera.

Il me restoit à voir différens monuments, tels que les *Invalides*, *l'École-Militaire*, *l'Observatoire*, &c...... Mais comme je ne pourrois que te répéter ce que tu as lû dans différentes descriptions, je te fais grace de mes observations, & de mon étonnement stupide à la vue de tant de *magnifiques édifices*.

Je me flatte que tu ne te plaindras pas de ma paresse, encore moins de ma négligence. Je n'en sçaurois dire autant de toi, car depuis deux mois tu ne m'as pas donné signe de vie. Serois-tu mort d'amour ! Prends-y garde. Ton exemple pourroit en faire venir la mode. Raillerie à part, je suis inquiet de ton silence. Adieu, mon pauvre *Henri*. Ta maladie est d'un genre à ne se guérir qu'avec le

tems. Ayons donc recours à lui. Il n'influera jamais sur l'amitié de

JAMES PARKINS.

De Paris, ce.... 17....

LETTRE XXXII.

De SIR HENRI SANDWICK, à SIR JAMES PARKINS, à Paris.

TES tableaux agréablement nuancés m'arracheroient à moi-même, si quelque chose étoit capable de me distraire; mais *James*, il n'est plus de bonheur pour ton ami. Mon infortune est à son comble. J'ai perdu pour toujours le seul bien qui pouvoit me faire chérir la vie. Tout est découvert.... Un autre possède celle que j'aimerai éternellement.... Et

cette cruelle certitude ne m'a pas anéanti!.... Un autre a connu le prix de tant de charmes...... Il a ſçu la placer au rang qu'elle mérite d'occuper.... Que dis-je, il en eſt aimé...... Et moi, miſérable! Je n'avois formé ſur elle que des projets infâmes. J'ai voulu ſouiller la beauté, la ſageſſe..... Malgré mon accablement, je dois à l'intérêt que tu veux bien prendre à moi, des détails ſur ce cruel événement, que je ne ſçais, cependant, que très-imparfaitement.

Je ne te parlerai pas des démarches infructueuſes que j'ai faites. Las enfin de mes recherches, je m'étois réfugié au fond de mon appartement, d'où je ne ſortois plus. *Singleton* peu fait à ma nou-

velle manière de vivre me demanda la permiſſion d'aller paſſer quelques mois dans ſa famille, éloignée de *Londres* d'environ cent *milles*. J'y conſentis ſans peine : ſa préſence me cauſoit de l'humeur. Voilà comme nous ſommes nous autres maîtres : quand un domeſtique ne réuſſit pas à faire ce qui peut nous plaire, nous lui en faiſons un crime. Il étoit abſent depuis un mois, lorſque je le vis arriver. Comme mon père étoit dans ma chambre lorſqu'il y entra, il ne put me témoigner que par des ſignes qu'il avoit des choſes importantes à me communiquer. Enfin, mon père ſortit. — Ah! *Milord* ! s'écria auſſi-tôt *Singleton*, je l'ai retrouvée.... Mais elle eſt perdue pour vous. — Malheureux ! Que

me dis-tu? — Hélas! elle est mariée. — Elle est.... mariée! Qui te l'as dit? — Tous les habitans de la terre de son époux : moi-même je l'ai vue. — Je n'en puis donc douter!... Et quel est le mortel fortuné.... — *Milord Power*. L'un & l'autre sont adorés : ils répandent leurs bienfaits.... — Cesse tes éloges.... ou fais ensorte qu'ils ne tombent pas également sur ces deux objets. Poursuis. — Il ne me reste rien à vous apprendre. Ce fut Dimanche dernier que je vis à la promenade *Milord* avec *Clarence* & Madame *Welldone*. Je ne pris que le tems de me faire préparer des chevaux, & je partis : mon zèle ne devoit pas se rallentir quand il s'agissoit d'une chose qui pouvoit vous intéresser.

— Je

— Je te ſçais gré, mon pauvre *Singleton*, de ton exactitude. Mais quelle affreuſe nouvelle viens-tu m'annoncer ? Il faut que je jouiſſe par moi-même de ce cruel ſpectacle. Donne des ordres pour que je puiſſe partir dans une heure.

Je pris congé de mon père. Mon départ précipité parut le ſurprendre. Mais accoutumé depuis long-tems à la bizarrerie de ma conduite, il ne lui arrive jamais de me faire des queſtions.

En deux jours j'arrivai à *Milldfort*, (c'eſt le nom de la terre où réſide l'époux.... de *Clarence*) je mis pied à terre dans une Auberge d'aſſez mince apparence. Quelle nuit terrible j'y paſſai ! Au point du jour je ſortis : le déſeſpoir, ou plutôt

l'amour me conduisit autour du parc. Une porte que je trouvai ouverte me donna l'idée d'y entrer. Je fis les premiers pas en tremblant ; & je fus bientôt forcé de m'asseoir pour reprendre courage : j'étois couvert par un buisson épais, sans cela j'aurois été apperçu par un homme qui se promenoit, & qui me parut être le maître de la maison. (C'étoit effectivement lui.) Je distinguai parfaitement son visage. Il peut avoir cinquante ans. Sa figure est noble & gracieuse : & malgré ma prévention, je ne me sentis aucune antipathie pour lui. Je demeurai long-tems à la même place. Le Ciel couvert invitoit à la promenade, & c'est sans doute à cette circonstance que je dois le bonheur

d'avoir vu *Clarence.* Un léger bruit que j'entendis, arrêta ma respiration. Mon cœur battoit avec force; à son agitation, j'aurois dû reconnoître l'approche de ma divinité. Enfin, je l'apperçus : elle étoit encore un peu éloignée. J'eus le tems de gagner une charmille très-garnie, qui servoit de dossier à un banc de gazon. Elle vint précisément s'y asseoir. Mon cœur l'avoit deviné.... Ah! mon ami! ce que j'éprouvois ne peut pas se peindre, j'étois prêt à me jetter aux genoux de *Clarence*...... La tête appuyée contre la charmille, ma respiration suivoit la sienne. Je crus entendre qu'elle pleuroit. *Ciel!* s'écria-t-elle, *voici mon époux : cachons-lui jusqu'aux traces de mes larmes.* — Si

matin à la promenade, ma chère *Clara!* Y auroit-il de l'indiſcrétion à vous propoſer de vous tenir compagnie? Ah! vous liſiez? — Quelques ſoient mes occupations, mon époux ne ſera jamais de trop. La ſanté de ma mère, continua-t-elle, m'inquiette. Croyez-vous, *Milord*, qu'il n'y ait aucun danger? — Votre tendreſſe, mon amie, s'allarme trop aiſément. Madame *Welldone* eſt encore jeune, & ſon tempérament eſt bon: ſi l'on devoit avoir des craintes, rendez juſtice à mon amitié, je ne ſerois pas ſi tranquille. Permettez-moi quelques reproches, vous avez d'autres peines, & votre ami ne les partage pas. — Moi, *Milord*, raſſurée ſur la ſanté de ma mère, rien ne peut

troubler mon bonheur. Tout ici prévient mes desirs. Devois-je espérer un pareil sort ? & sans vos bontés.... — Arrêtez, *Miladi*, vous m'affligez. Est-ce donc ainsi que vous devez parler ? Des bontés pour vous ! Dites que je vous ai rendu justice. En vous élevant au rang que le sort vous avoit destiné, je suis devenu le plus heureux des hommes.

En ce moment un laquais est venu annoncer des visites : *Clarence* & le *Lord Power* ont été les recevoir, & moi j'ai regagné tristement le chemin de mon Auberge, & suis reparti à l'instant pour *Londres.*

Tu le vois, *James*, elle se trouve heureuse : elle aime son époux. Elle l'aime !.... Cependant elle pleuroit quand il s'en est approché......

Si c'étoit moi qui faisois couler ses larmes.... Quel ridicule espoir ! Et quand je sçaurois que je ne lui suis pas indifférent, mon sort en seroit-il moins cruel?...En seroit-elle moins la femme du *Lord Power* ? Non ! il n'est plus de félicité pour ton ami. C'est à présent qu'il faut plaindre

HENRI SANDWICK.

De Londres, ce.... 17....

P. S. *Fitz-William* est marié, & paroît bien satisfait de son nouvel état.



LETTRE XXXIII.

De SIR JAMES PARKINS, *à* SIR HENRI SANDWICK, *à Londres.*

J'AI reçu ta lettre la veille de mon départ de *Paris*, & je vois avec douleur que loin de secouer tes chaînes, tu te laisses accabler par leur poids. Si tu aimes *Clarence*, comme tu le dis, son sort heureux devroit te causer une véritable satisfaction, & tu sembles chercher à le troubler. *Henri !* tes desirs vont toujours avant tes réflexions. Mais je brise sur ce sujet, & je t'attends au tribunal de la raison.

D'Albrum dont l'amitié m'est infiniment précieuse, ayant désiré d'al-

ler paſſer quelques tems à *Strasbourg* où il eſt amoureux, m'a propoſé d'en faire le voyage. Comme mon but eſt de parcourir la France & que je n'ai pas de point fixe, peu m'importoit par quelle Ville j'aurois commencé. Je n'ai pas grand choſe à te dire ſur celle-ci. Elle eſt horriblement bâtie, ſes rues ſont étroites & ſalles: le bois qui eſt entre-mêlé dans la batiſſe rend le coup-d'œil des maiſons déſagréable. J'ai fort admiré une plaine immenſe, ſituée à quelques milles de cette Ville, où les Troupes vont manœuvrer. Elle ſe nomme la plaine des *Bouchers*. Le nombre prodigieux des ponts de bois répandus tant dans la Ville que dans les environs, eſt une choſe vraiment digne d'obſervation.

On en compte trois cent ſoixante. Celui de *Kel* entre autres eſt remarquable par ſa longueur, qui eſt à perte de vûe.

Au reſte, la ſociété eſt ici ſur le même ton que dans la Capitale, & les femmes y ſont miſes auſſi élégamment. *D'Albrum* qui eſt fort bien répandu, m'a préſenté dans pluſieurs maiſons. J'ai eu l'honneur de faire ma cour à M. le *Maréchal* de *Contades*, Commandant en Chef de la Province. Il nous a invité pluſieurs fois à manger à l'*Iſle Jar*. C'eſt une petite campagne qu'il a aux portes de la Ville. Les Dames les plus aimables s'y raſſemblent, ce qui rend ſa maiſon très-agréable.

La salle du spectacle est grande & laide, & les Acteurs passablement mauvais. A présent que j'ai à peu près vu tout ce qui en valoit la peine, si d'*Albrum* le vouloit, je quitterois cette Ville sans regrets. Je ne lui ai pas demandé à voir sa maitresse; s'il avoit eu l'intention de me faire faire connoissance avec elle, il me l'auroit proposé; ma délicatesse me forçoit à cette réserve.

Je t'écrirai à mon arrivée à *Spa*, c'est où nous allons en quittant *Strasbourg*. Pour peu que nous tardions la saison sera avancée. Mais l'amitié exige des sacrifices, & je ne veux pas faire sentir à d'*Albrum* que je commence à m'ennuyer ici. Adieu, mon ami, j'espère que ta première lettre m'annoncera que

tu es un peu consolé. Il me tarde de te sçavoir heureux.

JAMES PARKINS.

De Strasbourg, ce.... 17....

LETTRE XXXIV.

De MILADI POWER, à EUGÉNIE, D'ALBRUM, à Metz.

JE vous écris souvent, ma chère *Eugénie*, & c'est toujours pour vous dire les mêmes choses; chacune de mes lettres * vous peint le cruel état de mon ame; & c'est à vos yeux seuls que je découvre toute

---

* Ces lettres étant une répétition de celles qu'on a lues, on a jugé à propos de les soustraire.

ma foibleſſe. Je me flatte ſans ceſſe que rendant à mon époux la juſtice qui lui eſt due, je lui donnerai dans mon cœur la place qu'il doit y occuper; & je ſens avec chagrin qu'il ne dépend pas toujours de nous de pouvoir ce que nous voulons. Les ſoins empreſſés de *Milord Power*, ſont des reproches pour ma froideur. Je ne ſçais pas s'il s'en apperçoit, mais il me cache juſqu'à ſes ſoupçons. Depuis qu'il exiſte il s'eſt attaché à faire des heureux, & n'a réuſſi qu'à faire des ingrats. Il eſt affreux pour moi d'en augmenter le nombre..... Cruel & trop cher ſouvenir!..... Ah! mon amie! quand le devoir commande, il eſt bien pénible de ne pouvoir obéir qu'avec répu-

gnance. Je suis toujours sur mes gardes pour ne causer aucun chagrin à mon époux : mon humeur est sa boussole. Pour peu qu'il s'y mêle un léger nuage, il paroît affligé : il consulte Maman. — Votre fille a des peines : aidez-moi à les dissiper.

Hier encore il m'a surpris dans un de ces moments où me livrant à ma tristesse, je donne un libre cours à mes larmes. Je le croyois fort éloigné, & son apparition subite m'avoit remplie de confusion : mais sa delicatesse m'épargna la plus légère question. — Je viens, ma chère *Clara*, me dit-il en m'abordant, vous proposer d'aller passer l'hiver à *Londres*. — Depuis que je partage votre solitude, lui répondis-je, elle vous est donc devenue

à charge? — Que ma *Clara* pénètre mal mes sentiments! Non, vous ne me faites pas l'injustice de le penser. Votre présence embellit tous les lieux où vous êtes. Mais, mon amie, votre âge est fait pour le plaisir, il ne faut pas vous y soustraire entièrement. Votre mère elle-même est accoutumée à plus de dissipation : je crains que l'ennui n'ait un peu de part au dérangement de sa santé. — Permettez, *Milord*, que je vous fasse appercevoir que Maman ne s'est jamais mieux portée qu'en ce moment. — Ainsi vous me refusez la satisfaction que je vous demande. — Mon époux est bien sûr que je ne tromperai jamais son attente, ses desirs règlent mes volontés. — J'accepte cette charmante condes-

cendance, mais pour ce ſeul objet. Je vous quitte pour aller donner des ordres pour notre départ. Vous voulez bien que je le fixe à demain? —Je veux tout ce qui pourra vous plaire.

Il me quitta en me baiſant la main. Convenez donc, ma chère *Eugénie*, que rien ne peut excuſer mon indifférence pour cet homme eſtimable. Je ne puis me diſſimuler que ce voyage a été inventé par ſa tendreſſe ingénieuſe à chercher tout ce qui peut me cauſer quelque diſſipation. Chaque jour voit naître de nouvelles attentions, il prévient juſqu'à mes fantaiſies. Pourquoi ne l'ai-je pas vû avant.... N'en doutez pas, mon amie, il

auroit possédé tous mes sentiments. Il en est un seul qui ne dépend pas de nous : & c'est l'unique que mon cœur lui refuse.

J'accepte avec joie l'amitié de Mlle. de *Belle-Chasse*, votre liaison intime me prouve qu'elle la mérite; d'ailleurs, je lui dois de la reconnoissance; en cherchant à vous consoler, elle acquiert des droits sur mes sentiments.

J'ai peine à concevoir le silence de votre frère. Son Régiment, m'avez-vous mandé, est à *Calais* : que peut-il donc faire à *Strasbourg?* En vérité, sa conduite est inexplicable. Mais voilà les hommes. Et ils nous accusent de légèreté ! Adieu, ma chère *Eugénie*, écrivez-moi

ſouvent, & dites-vous que votre meilleure amie eſt

CLARENCE POWER.

De Milld-Fort, ce.... 17....

LETTRE XXXV.

De SIR JAMES PARKINS, à SIR HENRI SANDWICK, à Londres.

JE ne ſuis point étonné, mon cher *Henri*, de ta négligence à m'écrire. Dans tout autre tems je pourrois m'en plaindre, mais tu es malheureux, ce n'eſt pas le cas d'être exigeant.

Je pourſuis la narration de mes voyages. Une brouillerie ſurvenue entre d'*Albrum* & ſa griſette, (il m'a dit enfin que c'étoit la fille

d'un Bijoutier qui l'avoit captivé.) a décidé notre départ de *Strasbourg*. Nous nous sommes rendus à *Spa*. .... Les premiers jours mon compagnon de voyage a été assez triste. Mais son caractère naturellement porté à la gaité a bientôt repris le dessus, & il ne paroissoit plus qu'il venoit de quitter une maitresse : nous avions un grand mois à rester aux eaux. Nous l'employâmes au mieux possible. Car tous les plaisirs semblent être rassemblés à *Spa*, que tu peux comparer à *Bath*. Ainsi je te ferai grace des détails. De-là nous nous sommes rendus à *Bruxelles*, Ville des Pays-Bas Autrichiens, gouvernée par un *Prince*, dont les vertus & la bonté sont connues & admirées de l'Europe entière. Ma plume se

refuse à un éloge qui seroit trop au-dessous de la vérité.

Nous étions au quinze de Septembre : tems où la promenade a encore des agréments, & dans aucune Ville je n'en ai pas vû de plus belle & de plus séduisante que celle qu'on nomme ici l'*Allée-Verte.* Ce n'est effectivement qu'une allée, mais elle est à perte de vue, & tirée au cordeau. Une prairie agréable la borde d'un côté : de l'autre c'est un superbe canal, couvert de petites barques, & de *Yachts* Hollandois. Comme notre intention est de passer ici l'hiver, nous avons voulu tout voir avec réflexion.

La salle du spectacle est très-belle. Sa forme est la même que celle de l'*Opera* de *Paris.* Une seule Actrice

paroît réunir tous les ſuffrages. Elle m'a cependant paru très-médiocre. Eſt-ce la faute de mon goût ? ou n'eſt-on pas un peu trop prévenue en ſa faveur ? C'eſt ce que je ne puis pas décider : mais d'*Albrum* penſe comme moi ſur le compte de cette demie *Virtuoſe*, & je me conſole de ma déciſion ; parce qu'étant François, il a toute la délicateſſe qu'il faut pour bien juger. Je dois convenir que l'orcheſtre eſt excellent. On eſt redevable de ſon enſemble parfait au ſieur *Wiſtum*, Maitre de Muſique de ce Spectacle.

Nous avons été admirer les tableaux qui ornent l'Égliſe de *Sainte-Gudulphe*. Il n'en eſt pas un qui ne ſoit un chef-d'œuvre de l'Art.

Au reſte, cette Ville, regardée

comme une des plus belles, après *Paris*, eſt d'une grande incommodité pour les voitures. Elle eſt bâtie ſur une montagne : enſorte que preſque toutes les rues ſont en pente. La place qui eſt en face du Château du *Prince*, & au milieu de laquelle on a mis ſa ſtatue en bronze, eſt la ſeule qui mérite d'être remarquée. Pour les autres, elles ne méritent pas grande attention quand on a vû à *Londres*, *Groſwenor Square*, *Hanover Square*, *&c.* & à *Paris* les places des *Victoires*, de *Vendôme* & de *Louis XV*.

Après un ſéjour aſſez long à *Bruxelles*, nous ſommes venus à *Metz*. (Pays de d'*Albrum.*) C'eſt d'hier que nous y ſommes arrivés. Mon ami a voulu abſolument que je prenne un

appartement chez sa mère de qui il est adoré. Elle m'a comblé d'honnêtetés. La route que nous avions faite m'avoit tellement fatigué que je n'ai pas encore quitté mon appartement. *D'Albrum* m'a tenu fidelle compagnie : c'est en vérité, un excellent garçon, & je m'applaudis beaucoup d'avoir fait sa connoissance.

Je passerai ici l'hiver : tu peux m'y adresser tes lettres. Je me flatte qu'elles seront plus fréquentes qu'elles ne l'ont été depuis plusieurs mois. Tu deviens négligent : mon amitié s'en apperçoit. Je n'en suis pas moins à toi à la mort & à la vie.

JAMES PARKINS.

De Metz, ce. . . . 17. . . .



LETTRE XXXVI.

De LADY POWER, à EUGÉNIE D'ALBRUM, à Metz.

NOUS sommes à *Londres* depuis plusieurs jours, ma chère amie; mon époux toujours attentif à ce qui peut me plaire, avoit fait préparer un Hôtel magnifique. Je n'ai point été insensible à cette prévenance. *Milord Power*, qui a étudié mes goûts, a découvert mon foible; aussi tout dans mon appartement annonce l'élégance la plus recherchée. Dès le lendemain de notre arrivée, mon époux m'a proposé de faire avec Maman quelques visites. — Je serai fort aise, a-t-il ajouté, de vous présenter chez

deux ou trois de mes parentes, je ne les ai pas vues depuis quinze ans; mais nous nous écrivons souvent. Elles sont aimables, & je suis sûr que leur société vous plaira. Je leur ai annoncé notre arrivée. Aurez-vous la complaisance, ma chère *Clara*, de joindre ceci à votre parure. (En me présentant un écrin rempli des plus beaux diamants.) Les ornements sont inutiles à votre beauté, mais l'usage veut que l'on fasse cas de ces babiolles.

Je le remerciai de ses attentions. Admirez-vous, mon amie, la grace qu'il met dans tout ce qu'il fait pour moi. La bonne *Wakinson* que j'ai amenée, s'est surpassée dans ma toilette. Maman a eu part aussi aux générosités de mon époux.

Il

Il l'a prié d'accepter de très-belles boucles d'oreille, & des bracelets entourés, ſur l'un deſquels étoit ſon portrait. C'eſt à *Clara*, lui a-t-il dit, à occuper l'autre. Je lui demanderai au premier jour la permiſſion de la faire peindre. — Je ne ſçais pas trop ſi j'y conſentirai. Je ſuis fâchée. Vous donnez votre portrait à Maman, tandis que ce ſeroit à moi.... — Tu es jalouſe, s'eſt écriée Maman! Pourquoi m'envier la copie, quand tu poſſèdes l'original? — Laiſſez-là dire, ma chère Madame, ſa remarque me comble de joie.

Enfin, nous fûmes en état de ſortir. *Milord* préſenta la main à Maman. Nous trouvâmes à la porte un équipage brillant: des Valets en livrée neuve & magnifique.

Rien ne fut négligé pour me faire paroître avec éclat.

Nous allâmes d'abord chez cette parente qui avoit fait le mariage de mon mari avec *Miss Bentheim*, c'est une femme du meilleur ton. Elle nous reçut parfaitement bien, & lors de notre sortie, elle m'embrassa plusieurs fois en m'engageant à la voir souvent. *Milord* me demanda ce que je pensois de *Lady Saltimoor*. Ce nom qu'il n'avoit point encore prononcé, rappella à Maman le souvenir bien cher de sa bienfaitrice. (Celle-ci étoit sa nièce.)

Pour éviter toute surprise, dit mon époux, je vais vous nommer la personne chez qui nous allons. Elle se nomme *Miss Graffton*. C'est une fille âgée, & célibataire par

principes. Rien n'a pû lui faire changer la mauvaise opinion qu'elle a des hommes. Au reste, elle est riche, & tient une fort bonne maison. Elle est ma cousine-germaine. Si son caractère n'est pas changé, son abord est froid & cérémonieux. Mais au fond c'est une bonne fille.

Nous trouvâmes grande compagnie chez *Miss Graffton*. Elle interrompit toutes les parties, & fit déranger tout le monde pour me placer dans le plus grand fauteuil. Elle nous présenta sa belle-sœur que *Milord Power* ne connoissoit pas. C'est une veuve d'une figure charmante, & dont l'abord gracieux fait singulièrement contraste avec celui de *Miss Graffton*. Notre visite fut courte : il n'en fut pas de même

de la reconduite, *Miss Graffton*. descendit exactement jusqu'au bas de l'escalier. J'en étois, sur ma parole, honteuse. Mon époux souriroit de mon embarras, & ne trouva pas sa parente changée. — Nous pouvons, me dit-il, terminer pour aujourd'hui nos visites. Si ma chère *Clara* le veut nous irons à l'*Opera*. Je n'eus garde de refuser une chose qui me faisoit le plus grand plaisir.

Je ne connoissois ce spectacle que par les détails que *Milord* m'en avoit faits, & je ne fus pas maitresse du mouvement d'admiration que me causa le premier coup-d'œil.

Je fus enchanté d'entendre la voix de la célère *Gabrieli*, Cantatrice Italienne *; mais cependant elle me

* L'Opera de Londres est Italien.

parut inférieure à ſa réputation. Une autre Actrice nommée *Siſtini* me parut fort au-deſſus. Le ſieur *Rodſini*, premier Chanteur, eſt digne de tous les éloges qu'on lui prodigue. La partie des ballets, que *Milord Power* dit être eſſentielle à l'enſemble d'un *Opera*, eſt extrêmement négligé. Ce Spectacle m'a fort amuſé, mais j'ai trouvé que c'étoit payer un peu cher quelques inſtants de diſſipation, que d'attendre notre voiture juſqu'à onze heures.

Accoutumée à une vie tranquille & monotone, les courſes de la journée m'avoient fatigué. J'ai peu dormi; mon ſommeil, d'ailleurs, étoit vaincu par les réflexions que je faiſois ſur les procédés de mon époux Je les comparois à ceux.... d'un

homme dont je voudrois oublier jusqu'au nom : & cependant, vous l'avouerai-je, je desire le rencontrer. Je serai donc sans cesse en contradiction avec moi-même ! *Milord* est venu le lendemain matin dans mon appartement pour sçavoir des nouvelles de ma santé. Il m'a trouvé l'air abattu. — Il faut, m'a-t-il dit, se reposer aujourd'hui. Si ma chère *Clara* le trouve bon, je ferai venir un Peintre. — Pour vous, ai-je repartie vivement ; car je ne consentirai à me faire peindre..... — Je vous entends ; mais on peut aujourd'hui commencer les deux portraits. — Je souscris à cette condition. — En ce cas, qu'on fasse entrer le Peintre. Il faut saisir la beauté au saut du lit.

Les deux portraits furent commencés & finis en moins de trois jours. Nous avons terminé hier nos visites par celle de *Miladi Baulieu.* C'est une parente fort éloignée de mon époux. Son caractère est fier & impérieux, elle n'ouvre la bouche que pour dire quelque chose de désagréable ; mais je crois que c'est un défaut dont on doit plutôt faire honneur à son esprit, qui est très-borné, qu'à son cœur.

En sortant de chez elle nous fûmes à *Drury-Lane.* On y donnoit une Pièce nouvelle, qui fut applaudie par la moitié des Spectateurs ; & sifflée par l'autre. Ces deux cabales contraires, occasionnèrent une rumeur si considérable, qu'il y eut plusieurs Spectateurs qui sautèrent

ſur la ſcène pour ſe battre à la manière Angloiſe; c'eſt à dirè, à coups de poings. Les oranges pleuvoient de tous côtés ſur les Acteurs. L'arrivée du *Roi* & de la *Reine* ne cauſa aucun changement dans les eſprits, & la Pièce étoit encore au premier Acte à onze heures. Ennuyés de ce vacarme, nous prîmes le parti de nous en aller. Je ne me permets aucunes réflexions ſur cette étrange liberté, que la populace Angloiſe, & même les gens d'un certain ordre, pouſſent juſqu'à l'indécence.

C'étoit aujourd'hui un jour de repos pour moi : j'en ai employé une partie à vous écrire, c'eſt un de mes plus doux paſſe-tems. Adieu, ma chère *Eugénie*, Maman vous fait

ſes tendres compliments ; je ſuis à vous pour la vie.

CLARENCE POWER.

De Londres, ce... 17....

LETTRE XXXVII.

De la Même à la Même, à Metz.

JE fus hier témoin d'une ſcène bien touchante, & j'eus occaſion d'apprendre l'hiſtoire d'un père & de ſa fille, qui m'a inſpiré le plus vif intérêt. Vous ne ſerez ſûrement pas fâchée que je vous en faſſe part.

Le tems étoit très-beau, & mon époux m'avoit engagé à en profiter pour aller faire un tour au parc *Saint-James.* Maman deſſinoit une fleur qu'elle ne voulut pas quitter.

J'y fus avec *Milord*. Après une heure de promenade nous remontâmes en caroſſe, & revenions tranquillement à l'Hôtel. Un concours prodigieux de monde aſſemblé près de *Charing-Croſſ* *, excita notre curioſité. Nous envoyâmes demander ce qui l'occaſionnoit : le Laquais revint nous dire que c'étoit un malheureux qu'on conduiſoit en priſon, & qu'une jeune perſonne, qui ſe diſoit ſa fille, jettoit les hauts cris, & imploroit à genoux la compaſſion de la perſonne qui faiſoit arrêter ſon père. — Courez, dit mon époux à ce même Laquais, vous informer de la ſomme; quelle quelle ſoit je m'en rends cau-

* Place de Londres, au milieu de la quelle eſt la ſtatue de Charles I.

tion. Il ne s'agissoit que de trente pièces*. *Milord* les donna. Nous vîmes alors accourir vers nous une jeune fille extrêmement jolie. Elle donnoit le bras à un vieillard, dont la pâleur faisoit un contraste frappant avec le teint coloré de sa fille, tous deux se jettèrent à genoux devant le carosse. Mais il faudroit le pinceau de votre incomparable *Greuse*, pour rendre l'expression de la reconnoissance peinte sur la physionomie, & jusques dans les moindres gestes de ces infortunés. Je demandai à mon époux la permission de les faire monter avec nous, & nous les ramenâmes à l'Hôtel. Mon premier soin fut de faire mettre au lit le bon vieillard, qui

* A-peu-près vingt-huit louis.

me parut avoir besoin de repos; & je donnai des ordres pour qu'on lui servit à diner, ainsi qu'à sa fille, quand il en seroit tems.

Vers les six heures je montai pour le voir avec mon époux. — Retirez vos bienfaits, s'écria cet homme en tombant aux pieds de *Milord*; & ne vous informez pas du nom de celui que vous avez sauvé. Vous frémiriez en l'apprenant. Misérable que je suis! j'ai pû.... Ah! *Milord!* l'horreur que doit vous causer ma présence ne vous indique-t-elle pas que c'est le malheureux *Walt-wer* que vous voyez à vos genoux.... Vous sçavez qui je suis.... Et vous ne me repoussez pas!.... Vous versez des larmes.... Vous me pardonnez donc? Ma fille, tombez

aux genoux du plus généreux de tous les hommes. Voilà fûrement la récompenfe, continua-t-il en me montrant, que le Ciel réfervoit à vos vertus.

Pendant ce difcours, la jeune perfonne s'étoit faifie d'une de mes mains qu'elle preffoit de fes lèvres; je la pris dans mes bras, & la ferrai fur mon cœur. — Vous le pouvez, *Miladi*, me dit fon père; ma fille eft fage : fon fouffle ne ternira pas la pureté du vôtre.

Cette fcène m'avoit vivement émue. Mon époux après avoir fait relever *Walt-wer* & l'avoir fait affeoir à fes côtés, (fa fille étoit aux miens,) le pria de lui expliquer les raifons qui l'avoient fait tomber dans l'état malheureux où il paroiffoit être. —

Quelqu'humiliant qu'il soit pour moi de me rappeller les fautes énormes que j'ai commises, je vous en dois l'aveu, *Milord*, & je n'hésite pas à vous le faire.

HISTOIRE
DE WILLIAM WALT-WER.

MON père, qui étoit Capitaine d'un Vaisseau Marchand, périt dans une tempête, & laissa ma mère avec cinq enfants en bas âge, deux filles mes aînées & deux garçons mes cadets. Sa fortune consistoit dans cinq à six mille *livres*. Elle mit mes frères à *l'Université d'Oxford*, & mes sœurs dans une Pension à *Londres*. Je restai seul avec elle. De tous ses enfants, j'étois celui à qui elle avoit toujours donné

la préférence. Jamais je n'éprouvai une contradiction de la part de ma mère. Cette complaisance déplacée fut la cause de ma perte.

Quand mes sœurs eurent atteint l'âge de vingt ans, elles trouvèrent à s'établir avantageusement. L'aînée épousa un premier Commis de la Douane : & l'autre le Sécretaire d'un grand Seigneur. La tendresse de ma mère m'avoit attiré l'indifférence de mes sœurs, elles avoient eue pour dot cinq cent livres chacune, c'étoit plus qu'elles ne devoient espérer ; & malgré cela elles m'accusèrent d'avoir arrêté sa bonne volonté. Mes frères étoient aussi dans l'âge de prendre un état, le plus jeune ne respiroit que la guerre ; on lui fit avoir une Lieutenance dans le

vingt-deuxième * Régiment : l'autre desira une place de Juge de Paix **; ma mère la lui obtint, & leur remit à chacun la même somme que mes sœurs avoient eue. Elle desiroit que je fisse un choix; mais la vie oisive me plaisoit : je ne voulus pas la quitter. Je courois les bals, les assemblées, point de fêtes, quelques dispendieuses qu'elles fussent, où je ne souscrivisse ***, encore m'arrivoit-il sou-

* Les Régiments Anglois ne sont dénotés que par le N°. qu'ils portent sur leurs boutons.

** Les fonctions d'un Juge de Paix, sont à-peu-près les mêmes à Londres, que celles d'un Commissaire de Quartier à Paris.

*** Quand les fêtes publiques vont à un certain prix, & que les préparatifs exigent beaucoup de dépenses, on ouvre une souscription ; il y en a pour lesquelles on paye jusqu'à six guinées par personne.

vènt de payer pour plusieurs de mes amis. Ma mère ne faisoit jamais difficulté de fournir à mes plaisirs; cette extrême facilité augmentoit mes desirs, loin de leur mettre un frein. Joueur, débauché, je réunissois en moi tous les défauts. Des dettes vraies ou simulées étoient un prétexte fréquent que j'employois pour tirer de ma mère des sommes conséquentes. Avec un pareil train de vie, il me fallut peu d'années pour manger ma fortune & celle de ma mère qui ne survécut pas à sa ruine. Le chagrin qu'elle en eût la conduisit au tombeau. Les gens qui se disoient mes amis m'abandonnèrent quand ils me virent sans ressource. Ce fut à peu-près dans ce tems-là qu'un homme à qui je devois cinq cent

livres me fit arrêter. Quoique je n'eusse l'honneur de vous connoître que superficiellement, & pour m'être trouvé quelquefois avec vous au Café de *Saint-James*, vous eûtes la générosité de les payer.

J'étois allé un jour me promener aux environs de *Chelsea*. Depuis vingt-quatre heures je n'avois pas mangé, & je n'avois nul moyen pour m'en procurer. Dans mon désespoir, j'osai m'adresser à un passant en lui présentant mon couteau sur l'estomac. Cet homme étoit fort & vigoureux, il me prit au collet; & s'empara de mon arme. Je me précipitai à ses genoux, & lui expliquai les raisons qui m'avoient fait commettre cette action horrible. — Il n'est qu'un moyen, me dit-il, de

te sauver ; & je te promets en outre cent *livres* de récompense. Sers-moi de témoin dans une affaire que je vais t'expliquer. Hier je fus jetté dans la boue par un homme que j'ai cité en Loix, mais il me faut un témoin. Tu m'entends. Je promis tout. Il prit mon signalement, écrivit mon nom & ma demeure ; & m'assigna un rendez-vous pour le lendemain. Quelques *schelings* qu'il me donna assouvirent la faim qui me dévoroit.

Je n'étois point assez délicat sur le chapitre de l'honneur pour me repentir de ma promesse. Je ne dormis pas, mais c'étoit de plaisir dans l'attente des cent *livres*. (Je vous dois, *Milord*, un véritable aveu de mes fautes.) Je fus exact le lende-

main. Nous nous rendîmes chez un Juge. Vous y parûtes. Votre vue réveilla les ſentiments de reconnoiſſance que je vous devois, mais l'eſpoir de l'or les étouffa bientôt ; & je ſoutins mon rôle juſqu'au bout. Vous fûtes condamné à cinq cent pièces de dédommagement. A peine fûmes-nous dans la rue que l'Irlandois, car c'en étoit un, me dit d'un ton arrogant, tiens, voila dix *guinées ;* c'eſt encore trop payer un calomniateur. Je n'oſai me plaindre de ce manque de foi auquel j'aurois dû m'attendre, ſi j'avois réfléchi à l'horreur de mon procédé.

Comme je manquois exactement de tout, j'allai d'abord chez un Tailleur. Pendant qu'il me prenoit la meſure d'un habit, ſa fille vint lui

rendre compte de quelques emplettes qu'elle venoit de faire. La voir & l'aimer fut l'ouvrage du même inſtant. Il étoit impoſſible de rien ajouter aux charmes de *Jenni Smitt*. Je cherchai les occaſions de la voir, l'aveu de mon amour fut reçu & approuvé; & je n'eus pas à ſurmonter de grandes difficultés pour le voir couronner.

Je vous ai avoué mes fautes, qu'il me ſoit permis à préſent de rendre juſtice à mon repentir. C'eſt à la douceur & aux vertus de l'aimable *Jenni* que je dois le retour que je fis ſur moi-même. Ma conduite paſſée m'inſpira une juſte horreur. *Fanni*, que vous voyez, fut le premier fruit de notre mariage. La mort de mon beau-père ſuivit de près la

naiſſance de ma fille. Son travail avoit fourni à nos beſoins. Je ſentis alors la néceſſité de m'occuper pour ſubvenir aux moyens de notre ſubſiſtance. J'eus le bonheur de me placer dans le comptoir d'un Marchand pour y tenir ſes livres. Ma femme de ſon côté faiſoit des fleurs, de ſorte qu'à l'abri de notre économie nous paſſions notre vie aſſez tranquillement. Dans les intervalles de liberté que me laiſſoient mes occupations, je m'attachois particulièrement à bien élever ma fille; je ſçavois trop par moi-même les déſordres qu'entraîne une éducation négligée. Hors d'état de lui procurer aucuns maîtres, je lui apprenois à lire, à écrire, & à danſer. Je lui inſpirois du goût pour la ſageſſe, & de l'horreur pour

le vice. Je n'eus qu'à me féliciter des ſoins que je m'étois donnés pour elle. La mort m'enleva ma femme ſans qu'elle reſſentit la plus légère atteinte de mal. La Providence m'attendoit ſans doute à cette cruelle épreuve pour me punir de mes fautes paſſées. Je ne méritois pas le bonheur dont je jouiſſois. Ma fille avoit alors quatorze ans. Nous ne ceſſâmes pas de pleurer ſa mère pendant les deux premières années. Mais le tems adoucit les plus cruelles douleurs : la mienne ſe changea en une eſpèce de conſomption qui m'ôta toutes les facultés de mon être. Hors d'état de pouvoir travailler dans le comptoir où j'étois entré, ma place fut donnée à un autre Commis. Je n'avois pour ſubſiſter avec ma fille que ſon

travail, (elle avoit appris le talent de ſa mère ;) il nous étoit impoſſible de ſubvenir aux frais du plus ſtricte néceſſaire, nous vendîmes tout, juſqu'à mes habits. Réduits à la plus horrible miſère, couchés ſur la paille, (nos meubles avoient été vendus pour ſatisfaire quelques créanciers,) un coup-d'œil ſur notre affreuſe exiſtence vous auroit fait frémir.

Ma fille ſortit un jour.... Mais ſi vous voulez le permettre, *Miladi*, elle continuera mieux que moi la ſuite de nos malheurs.

Fanni continua ainſi :

J'étois allée vendre quelques fleurs à une Marchande de Modes. En ſortant de chez elle, une Dame fort bien miſe m'accoſta. Il me reſtoit encore deux roſes. Elle me demanda ſi elles étoient

étoient à vendre. — Hélas ! oui, Madame, dis-je en ſoupirant. — Si vous voulez venir juſques chez moi, mon enfant, je pourrai les acheter, & vous en commander d'autres.

Je ne me le fis pas répéter. Je la ſuivis d'un air triſte. Elle me fit quelques queſtions, auxquelles je répondis, & parut s'intéreſſer vivement à mon ſort ? — Faites-moi, me dit-elle, une douzaine de roſes pareilles à celles-ci que je garde ; tâchez de m'en apporter deux demain. Je les lui promis & n'y manquai pas. On m'annonça dès que je parus. La Dame étoit avec un jeune homme qui vanta beaucoup mon ouvrage. Il me demanda ſi j'avois des parents & ce qu'ils faiſoient. —

Il ne me reſte plus, lui dis-je, que mon père : une maladie de langueur l'a forcé d'abandonner le comptoir d'un Marchand chez qui il étoit employé, & quoique ſa ſanté ſoit un peu rétablie, la miſère dans laquelle nous ſommes lui ôte les moyens de ſe préſenter ; il ne lui reſte pas un ſeul vêtement. — Pauvre petite, s'écria la Dame, pourquoi ne m'avoir pas dit cela hier ? Prenez ces quatre *guinées* & revenez dans deux jours me rapporter ce que vous pourrez des fleurs que je vous ai commandées, d'ici à ce tems peut-être aurai-je trouvé les moyens d'être utile à votre père. — Ma reconnoiſſance... — Ne me parlez pas de reconnoiſſance.... Celui qui oblige eſt trop

heureux d'en trouver l'occaſion, ainſi je ſuis payée de mon ſervice, ſi toutesfois ce que je dois à mon ſemblable mérite ce nom.

Le jeune homme avec qui elle étoit ſembloit encore enchérir ſur ſes ſentimens, de ſorte que de ma vie je ne me ſentis autant de reſpect que pour ces deux êtres.

Je regagnai gaîment notre demeure. Mon père à qui je fis part de ce qui venoit de ſe paſſer, levoit les mains au Ciel en ſigne de remerciement. Ce jour heureux nous avoit fait oublier toutes nos peines.

Je fus exacte à retourner chez cette Dame. — J'ai réfléchi, me dit-elle, du plus loin qu'elle m'apperçut, ſur l'horreur de votre état, conduiſez-moi chez votre père, je

ſoulagerai toujours les beſoins du moment, en attendant mieux. Elle donna ſes ordres pour qu'on fit avancer une voiture. Je préſentai mon père à celle que nous nommions notre bienfaitrice. Elle lui fit pluſieurs queſtions ſur ce qu'il deſireroit faire, & lui remit trente *guinées*. Employez-les à vous loger plus décemment & à vous faire habiller. J'emmène votre fille dîner avec moi, elle paſſera ſon après-dîner à me poſer des fleurs ſur une robe. Vous pouvez pendant ce tems commencer vos petits arrangements. Je ne ſuis pas riche, ajouta-t-elle, je ne fais que vous prêter cette ſomme que vous me rendrez à votre aiſe; & quand je vous aurai mis à même de le pouvoir; mais

comme on ne ſçait ni qui meurt, ni qui vit, faites-m'en votre billet. Mon père n'héſita pas, & je m'en retournai avec elle.

A l'iſſue du dîner le jeune homme que j'avois déja vu entra, & peu d'inſtants après la Dame ſortit ſous le prétexte d'une viſite indiſpenſable; mais qui n'étoit qu'à deux pas de chez elle. J'étois occupée après une de ſes robes. Ce jeune homme s'approcha de moi pour l'examiner. — D'auſſi jolis doigts, me dit-il, ne ſont pas faits pour un ouvrage auſſi pénible. — C'eſt mon état, il n'a rien de fatiguant. Il voulut prendre alors quelques libertés : je le repouſſai rudement, & l'aſſurai que j'allois me retirer s'il continuoit à ſe comporter d'une

maniere qui ne me convenoit à nul égard. — C'eſt en vain que vous voudriez vous ſouſtraire à moi, vous êtes ici ſous ma puiſſance ; ainſi, ma belle amie, croyez-moi, cédez de bonne grace : comptez d'ailleurs que votre fortune eſt faite, ſi.... — Malheureux ! qui t'as donné des droits ſur moi ? Tu feras ma fortune!.... Et crois-tu que je voudrois la tenir de ta main ? Ne m'approche pas, ou.... — Vos menaces ne m'effrayent pas, mon ange...... Et dans le même inſtant l'audacieux oſa me prendre entre ſes bras. Je me mis à crier de toutes mes forces, & malgré la défenſe la plus vigoureuſe, j'aurois, peut-être, été la victime de ſa brutalité, ſans l'apparition ſubite d'un Monſieur que mes cris

avoient attiré. — Que fais-tu, *Trigwell*, dit-il en entrant? Eſt-ce ainſi qu'on doit en uſer dans cette maiſon? — Parbleu! tu ferois bien mieux de te mêler de tes affaires.

Il m'avoit lâché pour témoigner au nouvel arrivé ſon mécontentement. Je me ſauvai au plus vîte. J'entendis qu'on couroit après moi; mais j'étois à la porte de la rue. La maitreſſe de la maiſon voulut me fermer le paſſage, je la pouſſai vivement, & m'échappai.

J'arrivai à la maiſon dans un état affreux. Tout y avoit changé de face. Mon père étoit vêtu, & il étoit occupé à arranger quelques meubles dont il avoit fait emplette. Le récit de mon aventure lui paroiſſoit incroyable. Il me conſoloit de ſon

mieux en me tenant entre ſes bras, lorſque deux hommes ſe préſentèrent à notre porte. — M. *Waltwer?* — C'eſt moi, répondit mon père. — Pouvez-vous payer trente *guinées* dont voilà votre billet..... Je pâlis en reconnoiſſant l'écrit qu'il avoit fait le matin à cette Dame.

Nous leurs offrîmes quinze *guinées*, & les meubles pour leſquels il avoit employé les quinze autres. — Il faut le tout en argent, ou bien ſuivez-nous.

La réſiſtance eut été vaine, nous nous fimes conduire chez la perſonne au nom de qui mon père étoit arrêté, rien ne put la fléchir. C'eſt en ſortant de ſa maiſon que nous avons eu le bonheur de vous rencontrer, & ſans vos bontés....

Quel eſt le nom de la malheureuſe? — Elle ſe nomme *Jarvis*. — O Ciel! me ſuis-je écriée, cette miſérable eſt donc née pour être le fléau de l'innocence. — Vous êtes ici à l'abri des inſultes, dit *Milord* à ces infortunés : demeurez-y tant que vous le voudrez. *Waltwer*, votre repentir, & le retour que vous avez fait ſur vous-même vous élève au-deſſus de vos fautes; & vous, fille vertueuſe, heureux qui peut remplir vis-à-vis de vous un devoir dont l'humanité nous fait la loi.

Une belle action eſt ſi naturelle à mon époux, qu'il croit ne faire que ce que les autres feroient s'ils en trouvoient l'occaſion.

J'ai pris pour l'infortunée *Fanni* la plus tendre amitié, cette jeune

personne est vraiment intéressante. Ce *Lord Trigwell*, quel être méprisable ! Combien d'innocentes ont été la victime de ce scélérat. Je ne me souviens qu'en frémissant de l'histoire de la pauvre *Molly*. Quant à Madame *Jarvis*, rien ne m'étonne de sa part. Sa conduite avec moi prouve que son cœur est corrompu depuis long-tems.

Quand je vous écris, je crois vous parler, & les instants s'écoulent rapidement. Minuit sonne, & je suis forcée de m'appercevoir qu'il y a plus de six heures que je tiens la plume. Mon cœur ne m'en auroit point averti. Je vous embrasse comme je vous aime

CLARENCE POWER.

De Londres, ce.... 17....

P. S. Votre frère eſt donc enfin arrivé? J'attendois ſon retour auprès de vous, avec plus d'impatience que vous même.

LETTRE XXXVIII.

De SIR HENRI SANDWICK, à SIR JAMES PARKINS, à Metz.

ELLE eſt à *Londres*, mon cher *James*; & ſon Hôtel n'eſt qu'à vingt pas du mien. Rien de plus extraordinaire que la maniere dont j'en ai été informé.

Montagut vint me chercher il y a deux jours pour me faire voir ſix chevaux de la plus grande beauté qu'il venoit d'acheter. Après lui en avoir dit

mon sentiment, je m'en revenois chez moi tout à mes réflexions. En passant en face de la porte de la *Jarvis*, j'entendis des cris qui me parurent étouffés. Je crus que la bonne Dame s'amusoit à battre ses sujettes, & j'entrai par curiosité. Je monte jusqu'au deuxième sans rencontrer personne, (chacun vaquoit sans doute à ses occupations) & conduit par les cris, j'arrive à la chambre d'où ils partoient. J'ouvre la porte, & vois *Trigwell* tenant entre ses bras une jeune fille qui se débattoit comme un lion. Cette violence me déplut, je le lui dis; outré de ce que j'étois venu l'interrompre, il lâcha sa proie pour me dire des injures. Du moment qu'elle se vit libre, la pauvre petite prit sa volée, *Trig-*

well voulut courir après; mais comme elle étoit déja loin, il tourna toute ſa fureur contre moi. — De quel droit, me dit-il fièrement, venez-vous troubler mes plaiſirs? — Votre ton, lui répondis-je, eſt un peu haut, & je pourrois l'abaiſſer. J'ai trouvé votre conduite blâmable, je vous l'ai dit, & je vous le répète encore. — Sî vous voulez me ſuivre, nous verrons ſi vous conſervez dans toutes les occaſions ce ton d'arrogance qui me déplaît. Il fut dire un mot à la digne Maitreſſe, & revint à moi.

Nous nous rendîmes à *Green Park*, l'affaire fut bientôt vuidée, nous nous bleſſâmes tous les deux; mais point aſſez pour n'être pas en état de regagner nos Hôtels. J'entrai

avant de me rendre chez moi chez le premier Chirurgien. Il pansa ma blessure qui étoit très-légère. Je m'en retournois doucement : Une foule de monde entouroit un carrosse, je m'en approche, la portière s'ouvroit pour y laisser monter un vieillard, & une jeune fille que je reconnois pour être celle que je venois de sauver des mains de *Trigwell.* Une Dame qui étoit dans le carrosse avança la main pour prendre celle de la jeune personne. J'avance encore. Etoit-ce un pressentiment de mon cœur?.... Je reconnois *Lady Power.* La voiture s'éloigne, je la suis : elle alloit grand train. Enfin elle s'arrête à la porte d'une belle maison. Je me cache dans un coin. Ma Divinité descend la première, la petite ensuite,

Miladi la ſoutenoit par le bras. Le *Lord Power* uſa de la même bonté envers le vieillard.

Le caroſſe s'en alloit à ſes remiſes *, j'arrête le cocher. — Pourriez-vous me dire, mon ami, le nom du vieillard, & de la jeune fille qui viennent d'entrer avec vos maîtres? — Comment voulez-vous que je vous le diſe, me répondit ce ruſtre? Ce ſont deux malheureux que *Milord* & *Miladi* ont ramaſſé dans la rue lorſqu'on les conduiſoit en priſon. Ils ont payé trente *guinées* pour les ſauver; mais cela ne doit pas étonner : ils n'en ſont jamais d'autres. — Tenez, lui dis-je, en lui don-

* A Londres les remiſes ſont un bâtiment ſéparé des Hôtels.

nant une *guinée*; voilà pour le bien que vous en dites, il eſt beau de rendre juſtice au mérite.—Vous êtes généreux, mais vous ne ſçavez pas placer vos généroſités. Mon maître me paye trop bien pour que je reçoive de l'argent d'un étranger. Je vous ſuis cependant obligé.... Et mon homme s'éloigne.

Cette journée étoit faite pour me préſenter des événements étranges. Une jeune fille honnête ſe trouve dans un lieu où il n'en eſt peut-être jamais entré. Incertain ſur l'opinion que j'en dois avoir, je la vois monter dans la voiture d'une femme que j'aime, & reſpecte infiniment; & que je croyois à cent cinquante milles de *Londres*. Enfin, je trouve un valet déſintéreſſé.

Toujours plus épris que jamais de la belle *Clarence*, (mon cœur répugne à la nommer *Ladi Power*.) j'ai parcouru cette nuit la rue qu'elle habite. J'ai contemplé avec volupté les murs qui la renferment. C'eſt-là, me ſuis-je dit, que reſpire tout ce que la Nature a formé de plus parfait. Une foible enceinte me ſépare de celle que j'aimerai éternellement, mais l'aimer ſans eſpoir..... Ah ! *James !* il n'eſt pas de tourment plus affreux.

J'ai reçu toutes tes lettres, ne m'accuſe pas de négligence ſi je t'écris rarement. Heureux par ton indifférence, tu ne crois pas aux tourments de l'amour; & ne pouvant t'entretenir d'autres choſes, j'aime mieux me priver d'un plai-

ſir qui pourtant les allégeroit.

Reçois, mon cher *James*, les aſſurances de mon attachement éternel.

HENRI SANDWICK.

De Londres, ce.... 17....

LETTRE XXXIX.

De SIR JAMES PARKINS, à SIR HENRI SANDWICK, à Londres.

CESSE de me croire indifférent, mon cher *Henri*, j'ai rendu les armes à la beauté réunie au plus grand mérite. C'étoit à la ſœur de d'*Albrum* qu'il étoit réſervé de me faire porter des chaînes. Elle eſt l'amie de ta *Clarence*, c'eſt cette *Eugénie* à qui elle écrit ſi ſouvent. Ne t'en étonnes plus, elles ont été

élevées ensemble ; & ce n'est que depuis peu d'années que des circonstances les ont séparées. Si tu sçavois combien elle aime *Ladi Power* ! Dès qu'elle est sur son chapitre, il est impossible de lui faire changer de conversation.

Je suis descendu chez la mère de mon ami, je crois te l'avoir mandé. Il m'a présenté dans plusieurs maisons, & par-tout j'ai été parfaitement accueilli. La gaîté honnête qui règne dans les sociétés m'a plû infiniment. La garnison qui y est admise les rend brillantes & nombreuses, les jours d'oisiveté sont consacrés au spectacle, qui est assez suivi. La salle est fort belle, mais les Acteurs, comme dans toutes les Provinces, sont assez médiocres.

J'entendois souvent d'*Albrum* engager sa mère à faire sortir sa sœur du Couvent : ne fut-ce que pour dîner à la maison. Elle le lui promettoit; mais ne se pressoit pas de tenir parole. Un jour que j'étois allé avec d'*Albrum* faire une visite dans le haut de *Sainte-Croix**, il me dit en passant devant un Couvent. — C'est ici la demeure de ma sœur, il y a long-tems que je ne l'ai vue; si je ne craignois pas, *Milord*, de vous causer quelques instants d'ennui je vous proposerois d'y entrer. — Vous vous mocquez, lui répondis-je; est-ce avec moi que vous devez faire des façons? Je ne vous pardonne pas de croire que je puisse m'ennuyer dans un lieu où vous serez.

* Nom d'un quartier de la Ville de Metz.

Nous entrâmes à la *Propagation* : (c'eſt le nom du Couvent,) on nous fit paſſer dans une grande chambre ſéparée dans le milieu par une grille énorme. Nous étions à peine aſſis que nous vîmes paroître du côté de la grille oppoſé à celui où nous étions, deux jeunes Demoiſelles, dignes du pinceau d'Appelles, c'eſt où je bornerai l'éloge que je pourrois te faire de leurs figures ; car l'œil apperçoit des beautés, que la plume ne ſçauroit peindre. Je reconnus à l'inſtant Mlle. d'*Albrum*, elle reſſemble parfaitement à ſon frère. Il me préſenta comme un de ſes amis intimes. — Je puis uſer de repréſailles, repartit-elle avec vivacité ; car je crois que c'eſt la première fois que vous voyez Mlle. de *Belle-*

Chasse, la meilleure de mes amies, après ma chère *Clarence Power*; vous m'avez pardonné, continua-t-elle en s'adressant à cette jeune personne, de lui donner la préférence sur vous. — Il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher, dit Mlle. de *Belle-Chasse*.

La conversation devint alors générale. Pour moi j'y pris très-peu de part. Les yeux fixés sur la belle *Eugénie*, je ne pouvois me lasser d'admirer l'agréable symmétrie de son joli visage. Notre visite dura deux heures, & me parut très-courte. Nous l'aurions prolongé sans une maudite cloche qui annonçoit je ne sçais quoi, à ces charmantes recluses. Il y avoit plus d'un quart-d'heure que nous les avions quit-

tées, & nous n'avions pas encore prononcé un seul mot; d'*Albrum* rompit enfin le silence. — Convenez, *Milord*, que Mlle. de *Belle-Chasse* est bien jolie. — De ma vie, répondis-je, je n'ai rien vu qui puisse être mis en comparaison avec Mlle. d'*Albrum*. — Oui, ma sœur est assez bien. — Il est vrai que Mlle. de *Belle-Chasse* n'est pas mal. . . . .

Ensuite une pause assez longue. — Vous me semblez plus occupé qu'à l'ordinaire, *Milord?* — Je faisois la même remarque sur vous, mon cher d'*Albrum*. — Je crois que j'aime Mlle. de *Belle-Chasse*. — Je suis sûr que j'aime votre charmante sœur.

Ces aveux réciproques une fois faits, nous prîmes grandement notre revanche du silence que nous avions

observé; & le résumé fut que mon ami presseroit vivement sa mère de faire venir quelquefois sa fille dîner à la maison, que Mlle. de *Belle-Chasse* seroit de la partie, & que si nous réussissions à nous faire aimer, nous épouserions celles que nous regardions déja comme nos maitresses. —Je prévois bien, ajouta d'*Albrum*, quelques petites difficultés vis-à-vis de ma mère, relativement à ma sœur; mais je me fais fort de les lever.

Le lendemain Madame d'*Albrum*, qui ne sçait rien refuser à son fils pour peu qu'il appuie ses demandes, écrivit à sa fille qu'elle l'attendoit pour dîner, & qu'elle engageoit Mlle. de *Belle-Chasse* son amie, à lui faire l'honneur de l'accompagner.

L'une

L'une & l'autre arrivèrent deux heures après le meſſage.

Cette ſeconde entrevue ne fit qu'accroître mon admiration pour *Eugénie*. Que ſa tendreſſe & ſa ſenſibilité pour une mère qui ne paroît pas beaucoup l'aimer, m'ont donné bonne opinion de ſon cœur! Les découvertes demon ami ſont auſſi tout à l'avantage de *Lolotte* de *Belle-Chaſſe*.

Tu vois, mon pauvre *Henri*, que *James* eſt auſſi dans les filets du Dieu malin qui cauſe tes peines. S'il me traite auſſi mal, je crains de n'être pas plus raiſonnable. Tu ſçais que rien ne peut détruire les ſentimens que t'a voués

JAMES PARKINS.

De Metz, ce.... 17....

LETTRE XL.

De Lady Power, à Eugénie d'Albrum, à Metz.

LA confidence de votre amour, ma chère *Eugénie* a répandu dans mon ame une joie que je ne puis vous peindre; car je ne doute pas qu'il ne ſoit payé de retour. Le Ciel a donc exaucé mes vœux. Je pourrai donc vous preſſer dans mes bras : je pourrai vous dire que je vous aime, vous le prouver ſans ceſſe; tout cela eſt poſſible : l'ami de votre frère eſt Anglois : il épouſera mon *Eugénie*, & la menera dans ſa Patrie : voilà la marche.

Je ne connois pas le *Lord Parkins*,

mais on en a fait beaucoup d'éloges à mon époux. Il paſſe pour être fort riche. Je vous reverrai donc, mon amie!.... L'eſpoir d'un grand bonheur en eſt un véritable pour votre *Clarence.*

La connoiſſance du caractère de *Fanni* me la rend infiniment chère. Elle eſt traitée chez moi comme ma fille. Son père eſt placé par les ſoins de mon époux, & le revenu de ſa place eſt plus que ſuffiſant à ſon exiſtence.

Depuis long-tems, ma chére compagne, j'avois ceſſé de vous entretenir de celui dont ma plume n'oſe tracer le nom.... Après des efforts ſurnaturels, mon cœur avoit triomphé de ce malheureux penchant, du moins je le croyois. Hélas! j'ai été

cruellement désabusée d'une erreur qui m'avoit rendue la tranquillité. On donnoit hier un *Opera* nouveau, *Milord* m'engagea à y accompagner *Miss Graffton.* — Je resterai, ajouta-t-il, pour tenir compagnie à la Maman qui est enrhumée.

Comme la parente de mon époux a une loge, nous y arrivâmes un peu tard, & tous les yeux se portèrent sur nous quand nous entrâmes. La première personne sur qui les miens se fixèrent fut celui.... dont la vue m'étoit si redoutable. Je ne fus pas maitresse de l'émotion que me causa sa présence. Malgré mes soins à éviter ses regards, comme ils étoient continuellement attachés sur moi, il rencontra les miens; &.... L'audacieux me salua. — Vous con-

noiſſez *Milord Sandwick*, me dit *Miſſ Graffton*? — Très-imparfaitement.

Je crois que ſa queſtion fut faite ſans intention, car on n'en parla plus.

Peu d'inſtants après, la loge à côté de la nôtre fut ouverte à une Dame qui ſalua *Miſſ Graffton*, & s'informa avec intérêt de ſa ſanté. — Cette Dame, me dit *Miſſ Graffton*, eſt une des plus aimables que je connoiſſe; *Miladi Brayton* (c'eſt ſon nom) eſt généralement eſtimée & recherchée pour la douceur de ſon caractère. — N'eſt-elle pas, lui dis-je, la ſœur du *Lord Fitz-William*?

Cette queſtion fut faite avec trop de vivacité pour n'être pas remarquée par *Miſſ Graffton*. — Je croyois, *Miladi*, que vous connoiſſiez peu de

perſonnes à *Londres.* — Ma queſtion ne prouve pas que vous vous ſoyez trompée.

Je paſſai le reſte de l'*Opera* dans une gêne continuelle. Cependant, *Milord Sandwick*, depuis ſon ſalut, me regardoit avec moins d'affectation. A la fin du ſpectacle, *Milord Montagut* vint dans notre loge, & nous accompagna juſqu'au foyer. — Ce jeune Seigneur ſeroit fort aimable, me dit *Miſſ Graffton*, s'il n'avoit pas le défaut de s'enivrer quatre fois par ſemaine; au moins c'eſt le bruit public.

A mon retour mon époux & Maman me demandèrent ſi je m'étois amuſée. Je dis que j'avois été ſaluée par le *Lord Sandwick*. — Le monſtre! dit Maman. Quelle témé-

rité ! — Pourquoi cela, reprit mon époux ? *Milord Sandwick* peut faire une révérence à *Lady Power* sans l'offenser.... Quelqu'un desire me parler où à mon époux, mais il est sorti. Je vous quitte, ma chère *Eugénie*, pour aller voir ce que c'est.

Continuée à cinq heures du soir.

Je n'aurois pas deviné en mille la personne qui vouloit me parler. Vous en allez juger.

J'entre dans mon sallon : un homme de trente ans, d'une figure agréable, s'avance. — Ma visite doit vous surprendre, *Miladi*, car je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous personnellement, & je crains bien que mon nom ne vous dispose mal en faveur de la grace que je viens

vous demander. Je m'appelle *Trigwell.*

Je ne pus me défendre d'un mouvement d'indignation. — Je l'avois bien prévu, *Miladi*, ma cause eſt déja perdue. — Si elle eſt bonne, *Milord*, je la plaiderai pour vous contre moi-même. De quoi s'agit-il? — Vous avez chez vous, *Miladi*, une jeune perſonne que j'idolâtre. Pouſſé par les conſeils d'une miſérable, j'ai voulu la ſéduire, mon affreux projet n'a pas réuſſi, & je m'en félicite. La vue de cette fille charmante a allumé dans mon cœur un feu que je n'avois point encore connu. Depuis qu'elle a diſparue, j'ai fait toutes ſortes de démarches pour la découvrir; ce n'eſt que d'hier que j'ai appris que vous aviez eue la

bonté de vous en charger, ce n'eſt que d'hier non plus que j'ai ſçu que la malheureuſe *Jarvis* avoit fait arrêter ſon père; & que c'eſt à votre générosité qu'il doit ſa liberté. Je veux, s'il eſt poſſible, réparer ma faute. J'ai de la fortune & de la naiſſance, la fille de M. *Walt-wer* eſt belle & vertueuſe, je viens lui offrir ma main; & c'eſt à vous, *Miladi*, que je demande la ſienne. — C'eſt à *Fanni*, c'eſt à ſon père, *Milord*, que vous devez-vous adreſſer directement; je ne ſuis que leur amie : je ne puis que des conſeils, & je vous avouerai que je ne ſçaurois les donner en votre faveur. — Ah! *Miladi!* Rétractez ces paroles, reprit-il avec feu, ſongez qu'il s'agit ici du bonheur ou du malheur de ma vie; &

que mon repentir est sincère. — Vous allez-vous même, dis-je en tirant une sonnette, demander grace. Si celle que vous avez offensée vous l'accorde, je ne m'y opposerai pas.

J'ordonnai qu'on priât *Fanni* de descendre. Lorsqu'elle apperçut *Trigwell*, elle se précipita dans mes bras. — O *Miladi!* sauvez-moi des mains de ce monstre. — Ne craignez rien, ma chère *Fanni*, *Milord* ne vient pas pour vous offenser. — Je viens, adorable *Miss*, abjurer à vos pieds une erreur des sens, & vous offrir ma main & ma fortune. Je suis moins coupable que la femme.... — Ne me parlez ni d'elle, ni de vous. Vous m'êtes également odieux. — Quoi! je suis pour vous un objet d'horreur; (Et se mettant à ses genoux) je ne

quitterai pas cette posture que vous ne m'ayez donné quelqu'espoir. Je ne demande que la permission de mériter ma grace par mes soins & mon respect. — Je crois que vous pouvez accorder à *Milord* la faveur qu'il implore.

Fanni les yeux baissés ne disoit rien, mais il étoit aisé de voir que la soumission de *Trig well* l'avoit un peu calmée. — Vous ne répondez rien, *Miss*; dites, oh dites, que vous me permettez d'espérer ? — Si c'est l'avis de *Miladi*, dit-elle en balbutiant, je ne désapprouve pas.... — C'en est assez, ce mot commence mon bonheur. — *Fanni* a un père, & je pense..... — Croyez, *Miladi*, que je ne négligerai pas un point aussi essentiel.

En se retirant il me demanda la permission de venir quelquefois. Je la lui accordai.

Mon époux, à qui je rendis compte de la visite du *Lord Trig-well*, félicita *Fanni* sur sa nouvelle fortune. Elle ne me parut pas fort éloignée de lui pardonner. Une chose cependant me répugne en lui. C'est le souvenir de tant d'infortunées.... Mais la réflexion vient après. Il faut qu'il soit changé, puisqu'il se décide à un établissement aussi respectable que le mariage. C'est encore le cas de dire, *le bien est près du mal.* Adieu, ma chère *Eugénie*. Aimez-moi, & comptez pour la vie sur la tendresse de

CLARENCE POWER.

De Londres, ce.... 17....

LETTRE XLI.

De la Même à la Même, à Metz.

DEPUIS hier *Fanni* eſt *Ladi Trig-well.* Le contentement paroît mutuel. Je deſire & j'eſpère que le tems ne changera rien à leur bonheur. La mauvaiſe idée que vous avez due concevoir de *Milord Trig-well* m'engage, ma chère *Eugénie*, à vous raconter la manière noble & franche avec laquelle il en a agi dans cette circonſtance.

Peu de jours après celui où il étoit venu demander ſa grace, il ſe rendit à *Sattinburn* *, chez le père de *Fanni*,

* Ville d'Angleterre, à trente milles de Londres.

— Je viens, lui dit-il, Monſieur, vous offrir toutes les réparations qui dépendent de moi, pour l'injure que j'ai faite à votre fille; & l'injuſtice que vous avez éprouvée. J'en ſuis la cauſe innocente. Je me nomme *Trigwell.* Si vous daignez m'accorder la main de votre charmante fille; je me croirai le plus heureux des hommes. — Il faut, *Milord*, que ma fille approuve votre recherche, & je doute.... — Je l'ai vue, & ſi vous conſentez à notre union, j'oſe eſpérer que mes ſoins & mon repentir lui feront oublier une inſulte dont je rougis. — Le bonheur de ma fille eſt l'objet de tous mes vœux, ainſi, *Milord*, c'eſt d'elle, & de *Miladi Power*, à qui je remets tous mes droits, que vous devez l'obtenir.

Milord Trig-well vint chez moi en arrivant de *Sattinburn*. Sa préſence ne fit aucune peine à *Fanni*, il lui rendit compte de la démarche qu'il avoit faite auprès de ſon père. — Ainſi mon bonheur, ajouta-t-il en ſe jettant à nos genoux, eſt entre vos mains : ordonnez de ma vie ou de ma mort. — Eh bien ! *Fanni !* quelle réponſe ferez-vous à *Milord*, dis-je à ma jeune amie ? — Je m'en rapporte entièrement à vous, *Miladi*. — Mais, ma chère enfant, je ne connois pas les diſpoſitions de votre cœur. S'il étoit tellement prévenu contre lui.... — Ma prévention défavorable a ceſſée avec les mauvaiſes intentions de *Milord*.

Trig-well ſentit combien ce peu de mots étoient à ſon avantage, il

lui baiſa la main, & s'adreſſant à moi : — *Miladi*, le plutôt ſera le mieux.... Si Lundi.... — Y penſez-vous, interrompit *Fanni*, nous ſommes à Jeudi. — Ce tems, mon aimable *Miſſ*, me paroîtra encore bien long. Si vous aviez mon cœur, vous le ſentiriez comme moi.

Mon époux entra dans cet inſtant. — Venez, *Milord*, lui dit *Trig-well*, plaider ma cauſe. — Vos Juges me paroiſſent bien diſpoſés ; mais je ne refuſe pas ma voix ſi elle eſt néceſſaire. — Il s'agit d'obtenir de ma divine maitreſſe qu'elle fixe à Lundi le jour de mon bonheur. — Convenez, *Milord*, reprit *Fanni* en s'adreſſant à mon époux, que c'eſt trop ſe preſſer, & qu'un mois.... — Partageons le différend. Quinze jours....

Tout le monde garde le ſilence, j'en tire un bon augure pour ma déciſion. — Il faut bien y conſentir, dirent en même tems *Trig-well* & *Fanni*.

Juſqu'à l'époque fixée, c'étoit tous les jours de nouveaux préſents de la part de *Trig-well*. L'Hôtel étoit plein de Marchands, d'Ouvrières en tous genres &c. Enfin, le contrat ſe paſſa avant-hier. Le matin *Milord* avoit été chercher lui-même *Waltwer*. Il lui donna le contrat d'une maiſon qu'il lui avoit achetée à *Sattinburn*, & un autre portant deux cent livres de rentes. Le douaire de ſa femme monte à huit mille livres. Il eſt hipothéqué ſur ſa terre de *White Houſe*, (celle qu'il avoit prêtée à *Milord Fitz-William* pour m'y

conduire.) Le mariage s'eſt fait hier. Ils ont paſſé la nuit ici : & ce matin *Lady Trig-well* a trouvé à ſon réveil un équipage des plus leſtes qui l'attendoit à ma porte. Elle y eſt montée avec ſon époux pour aller prendre poſſeſſion de l'Hôtel qu'il lui avoit fait préparer.

Il me tarde, ma chère *Eugénie*, de recevoir de vos nouvelles. Votre première lettre eſt d'une grande importance pour mon cœur, elle m'apprendra, ſans doute, que le *Lord Parkins* a rendu juſtice à l'aimable d'*Albrum*, & que bientôt.... Mais n'anticipons pas ſur un événement que je veux apprendre de vous.

Adieu, ma belle amie, chargez-vous, je vous prie, de faire mes tendres compliments à Mlle. de *Belle-*

Chasse, & croyez-moi sans restriction, toute à vous

CLARENCE POWER.

De Londres, ce.... 17....

LETTRE XLII.

De la Même à la Même, à Metz.

LE bonheur n'a fait que passer sur ma tête, mon *Eugénie*; mais il ne s'y est point arrêté; il a disparu comme l'ombre.... Et je respire encore!.... Et le même tombeau ne me réunit pas à ceux que je pleurerai éternellement!.... O mon époux! ô ma mère! sans vous, qu'est-ce que la vie pour moi! Depuis deux mois la mort impitoyable les a moissonnés l'un &

l'autre, & mes gémissements sont toujours les mêmes. Que peut le tems sur un cœur consumé par le chagrin!

Je remonte aux faits. Hélas! Aurai-je la force de vous les détailler.

Peu de tems après le mariage du *Lord Trig-well*, ma mère fut attaquée d'une fièvre ardente. Le Médecin qui l'avoit déja traitée fut appellé: il déclara que c'étoit la petite vérole. Les premiers jours elle parut bien, & l'on n'y soupçonna aucun danger. (J'avois obtenu de mon époux qu'il n'approcheroit pas de son appartement. La précaution étoit d'autant plus nécessaire, qu'il n'avoit jamais eu cette terrible maladie. J'étois aussi

dans le même cas, mais devois-je m'occuper de mon propre danger?) Le cinquième jour, ſur le ſoir, tous les boutons rentrèrent: & malgré les efforts du Médecin, la malade expira vers minuit. Je me jettai ſur les reſtes ſacrés de ma reſpectable mère, il fallut employer tous les efforts pour m'en arracher, & me porter dans une autre chambre. Mon époux vint m'offrir dans ſa tendreſſe des ſujets de conſolation. Il parvint à modérer la violence de mon chagrin. Mais bientôt toutes les ſources de ma douleur ſe rouvrirent. *Milord* ſe trouva indiſpoſé. Je frémis en appercevant les mêmes ſymptômes qui avoient précédé la maladie de ma mère. Vainement on voulut lui en cacher l'eſpèce, il la

devina à notre consternation & ne s'abusa pas un seul instant sur son état. — Je vais vous quitter avant peu, ma chère *Clara*, me dit-il le deuxième jour de sa maladie, je ne méritois pas, sans doute, le bonheur suprême dont je jouissois; personne, cependant, ne pouvoit mieux l'apprécier. Une chose me console, c'est que je vous laisserai une fortune digne de vous. Quand je ne serai plus, ma *Clara*, j'exige de votre amitié que vous modériez votre douleur. Que cette prière, la dernière que je vous ferai, soit toujours présente à votre esprit.

Livrée au plus affreux désespoir, obligée de dévorer mes larmes pour cacher à mon époux le danger de son état, je vous laisse à juger si

jamais poſition fut comparable à la mienne. Pendant trois jours & trois nuits je ne quittai pas le chevet de ſon lit. Le ſoir du quatrième jour je ſuccombai à la fatigue, & m'endormis ſur une chaiſe. Mon ſommeil dura juſqu'au lendemain midi, que je me trouvai ſur un lit & dans un appartement qui n'étoit pas le mien. Au premier mouvement que je fis, *Ladi Graffton* vint à moi. — Où ſuis-je, m'écriai-je, & que fait mon époux ? — Chère & infortunée *Ladi*, je ſuis chargée de vous annoncer une nouvelle bien triſte ; *Milord* n'eſt plus. — Il n'eſt plus, répétai-je douloureuſement : ah ! que je le voye encore.... Et je m'élance pour ſortir de l'appartement. — Cela n'eſt pas poſſible, ma chère *Ladi*, cette mai-

ſon n'eſt pas la vôtre ; je vous ai fait tranſporter chez moi. — Je ne puis vous croire, il n'y a pas quatre heures que j'étois à ſes côtés, que je preſſois ſes mains dans les miennes ; quelques inſtants de ſommeil n'ont pu apporter un changement auſſi terrible. — C'eſt ce même ſommeil qui vous trompe, il dure depuis dix-huit heures ; & peu de tems après votre aſſoupiſſement, votre époux ceſſa de vivre. — Il eſt donc vrai que m'en voilà ſéparée pour toujours.... Et qui m'empêche de le ſuivre ?.... d'aller rejoindre les deux perſonnes dont la perte me fait abhorrer la vie ? — Je ne blâme pas votre douleur, me diſoit *Ladi Graffton* ; le ſujet en eſt bien légitime, & elle

elle mêloit ses larmes aux miennes.

Nous passâmes la journée dans cette douloureuse occupation. Je demandai ma fidelle *Wakinson*, elle parut; & ses pleurs firent couler les miennes avec plus d'abondance.

Le séjour de *Londres* me devint insupportable. Je voulus aller habiter *Milld-fort. Ladi Graffton* se chargea de l'arrangement de mes affaires, & me promit de venir me rejoindre.

La seule *Wakinson* m'a accompagnée. Sa présence nourrit ma douleur, c'est un aliment nécessaire à mon existence actuelle. Adieu, mon *Eugénie*. Plaignez-moi, car je ne vois de terme à mes maux, que celui qui doit me rapprocher de mon époux.

Puisse votre vie être couverte des roses dont je n'ai sentie que les épines.

CLARENCE POWER.

De Milld-Fort, ce.... 17....

P. S. Je prends bien sincèrement part au bonheur qui se dispose pour vous, c'est un adoucissement à mes peines de vous sçavoir heureuse.

LETTRE XLIII.

De SIR HENRI SANDWICK, à SIR JAMES PARKINS, à Metz.

C'EST dans les tourments de la plus affreuse inquiétude que je t'écris; mon cœur est à la torture, le plus petit mouvement me fait frémir; chaque personne qui entre dans

l'Auberge où je ſuis, ſemble venir m'annoncer la plus funeſte de toutes les nouvelles. Dans ce moment, peut-être, la plus parfaite des créatures, la divine *Clarence* expire. Que ne m'eſt-il poſſible de veiller moi-même ſur des jours ſi précieux ! Mais hélas ! il ne m'a été permis de la voir que pendant quelques inſtants.

Depuis ma dernière lettre, mon cher *James*, il eſt arrivé de grands changements dans la maiſon de *Lady Power*. Elle a perdu ſa mère & ſon époux. Moi-même occupé à rendre les derniers devoirs à mon père, dont la mort m'a vivement affecté, je n'ai appris celle du *Lord Power*, que lorſque ſa veuve étoit allée s'enterrer à *Milld-fort* pour y pleurer en liberté. J'ai volé où étoit ma *Clarence*, & ſuis

defcendu dans la même Auberge, où je vins autrefois pour être le témoin de mon malheur. A peine forti de ma voiture, j'ai envoyé *Singleton*, qui eft connu des Valets du Château, pour s'informer de ce qui s'y paffoit. Il me rapporta qu'on avoit envoyé chercher deux jours auparavant un Médecin à *Londres*, parce que *Miladi* avoit la petite vérole. Je te laiffe à juger de l'effet qu'a dû produire fur moi une nouvelle auffi accablante. A toutes les heures, j'envoyois fçavoir comment alloit la fanté de *Miladi*, j'attendois les réponfes à la porte du parc. Le foir du même jour, *Singleton* vint me dire que tout le monde étoit dans la défolation. (*Miladi* avoit un tranfport au cerveau qui faifoit craindre pour fes

jours.) Je cours au Château, je gagne l'appartement de la malade : la consternation des gens les empêche de me remarquer : l'amour & le désespoir me servent de guides, je ne me trompe pas; j'entre dans sa chambre. Deux femmes étoient à côté de son lit & pleuroient. Mon apparition les étonna, elles se lèvent pour venir à moi; j'étois tombé à genoux auprès du lit avant qu'elles eussent eu le tems de me faire une question. Ma *Clarence* parloit, mais très-bas; & ses mots étoient mal articulés. Une de ses mains erroit sur la couverture, je la prends & la couvre de baisers; elle étoit brûlante. Mon action avoit tellement surpris les femmes, qu'elles restèrent à me contempler. Un mouvement que fit *Lady Power* les fit

approcher. — Que vois-je, s'écria ma chère *Clarence*. Est-ce lui ? Hélas ! il me fuit..... Non, il ne m'a jamais aimée. — Qui pourroit ne pas vous adorer, femme charmante, dis-je avec véhémence. — Ne me trompez pas, parlez avec franchise. Où est mon époux ?... M'a-t-il abandonné ?... Chère Maman ! Rapprochez-vous de la pauvre *Clara*.... Elle n'est point coupable.... Elle aime sans le vouloir..... Et jamais..... Ma bonne *Wakinson*, donnez-moi le bras, aidez-moi à m'éloigner.... Je sens que je me meurs.... Est-ce de fatigue ? .. Est-ce de douleur ? .. J'ai bien mal dormi.... Des songes affreux.... Il me fut impossible alors de comprendre ce qu'elle disoit. Quelques instants après, elle entra dans des fureurs in-

croyables. Sa main qui étoit demeurée dans les miennes me ferroit avec force. Elle se débattoit dans son lit de manière à faire craindre qu'elle ne se blessât. Ses femmes la tenoient. Je les aidois : & il falloit toutes nos forces réunies pour la contenir. Je craignois de meurtrir ses membres délicats. Enfin, elle tomba dans le plus grand accablement, qui fut suivi d'un sommeil profond.

Une des femmes me prit alors par la main, & me conduisant dans la chambre voisine, elle me pria de lui dire qui j'étois; & par quel hazard je m'étois trouvé dans l'appartement de sa maitresse. Je lui racontai de mon amour tout ce qui étoit à mon avantage. Je parvins même à la tou-

cher en ma faveur.—Éloignez-vous, *Milord*, si ma chère maitresse a de l'inclination pour vous, je ne négligerai rien pour votre bonheur mutuel. Mais la mort récente de mon maitre vous interdit toute espèce de proposition d'ici à quelque tems. Je conçois les inquiétudes où vous allez être : je les calmerai de mon mieux, en vous faisant souvent instruire de l'état de la malade : sur-tout qu'on ne vous voye pas au Château, la réputation de *Miladi* pourroit en souffrir.

Il fallut obéir, cette bonne fille me parut d'ailleurs fort raisonnable. Le lendemain se passa sans mieux, & ce matin le Médecin est arrivé avec *Lady Grafton*. Il l'a trouvé fort mal.

J'attends le retour de *Singleton* avec un desir mêlé de crainte. S'il alloit m'apprendre..... O Dieu ! protége ton plus bel ouvrage. J'entends *Singleton*, je vole à sa rencontre.....

L'espoir renaît, les boutons paroissent, & semblent annoncer une petite vérole bénigne. Cependant le délire dure toujours ; ce qui prouve combien l'imagination de cette femme sensible est vivement affectée.

As-tu remarqué, mon cher *James*, le changement inoui qui s'est fait en moi depuis que j'ai osé l'aimer ? Un coup-d'œil sur ma conduite passée me remplit d'épouvante. Pour être vertueux, il suffit de s'attacher à une femme estimable. Je puis t'en donner plus d'un exemple. *Fitz-Wil-*

liam, l'un de nos camarades de débauche, (Je crois te l'avoir déja mandé.) a épousé une femme qu'il rend heureuse, ce mariage a changé ses mœurs. Il est raccommodé avec sa famille, ses parents lui ont pardonné ses erreurs passées, tous, jusqu'à la vertueuse *Lady Brayton* sa sœur.

La conversion du *Lord Trigwell* m'a plus étonné. Il avoit donné dans le libertinage le plus outré, une petite Bourgeoise a détruit toutes ses mauvaises habitudes; qu'une femme sage a de pouvoir sur un cœur qui n'est pas entièrement corrompu !

Quant à toi, je ne t'ai jamais reconnu que de légers défauts. La tâche de Mlle. d'*Albrum* ne sera pas difficile à remplir. Je te félicite, de bien bon cœur, du bonheur dont tu

vas jouir dans une union aussi douce*. Je me flatte que tu ameneras dans ta Patrie l'aimable femme que tu vas épouser. Je t'y engage, avec d'autant plus d'instances, que c'est rendre un véritable service à *Lady Power*, à en juger par la lettre qu'elle lui écrivoit de *New Castel.*

Si j'étois assez heureux pour obtenir un jour la récompense de mon amour constant, combien il seroit agréable d'être réunis tous les quatre!

Sans l'arrivée de *Lady Graffton* j'aurois peut-être tenté de voir l'in-

* Il est à présumer que sir James Parkins a écrit au Lord Sandwick, depuis la dernière lettre que nous en avons lûe; puisque son mariage avec M[lle]. d'Abrum semble prêt à se conclure; cette lettre n'a point été trouvée.

téreſſante malade. Je ne fermerai ma lettre qu'après t'en avoir donné des nouvelles. Je te quitte pour aller faire un tour de promenade : ce n'eſt pas là ma ſeule raiſon ; en allant au devant de *Singleton*, je ſerai inſtruit quelques minutes plutôt de l'état de ma *Clarence*.

Continuée à ſept heures du ſoir.

Le mieux ſe ſoutient, le délire a ceſſé. Dix *guinées* & une embraſſade ont payé l'heureux meſſage. Je puis me livrer cette nuit au repos qui me fuit depuis pluſieurs jours. Adreſſe-moi ta réponſe à *White Bear* *, c'eſt le nom de l'Auberge où je ſuis, & que je ne quitterai pas tant que *Lady Power* reſtera à *Milld-Fort*.

---

* A l'Ours blanc.

Adieu, mon cher *James*, rien ne peut altérer l'amitié de

HENRI SANDWICK.

De Milld-Fort, ce.... 17....

LETTRE XLIV.

De SIR JAMES PARKINS, à HENRI SANDWICK, à Milld-Fort.

TOUT plein de mon bonheur, permets, mon cher *Henri*, que je m'en occupe entièrement. Il détruit toute autre idée. C'eſt d'hier que je jouis d'une félicité parfaite. Je ſuis aimé : je ſuis époux : quel ſort peut ſe comparer au mien. Le flambeau de l'hymen a brûlé le même jour pour d'*Albrum*. Il a épouſé Mlle. de *Belle-Chaſſe*. Tout a contribué à la

joie générale. Madame d'*Albrum*, qui jusqu'ici avoit eu pour sa fille la plus grande indifférence, lui a enfin rendue justice, en lui accordant sa tendresse qu'elle mérite à tous égards. Je me suis échappé un instant pour te faire part de l'agréable fortune de ton ami

JAMES PARKINS.

De Metz, ce.... 17....

LETTRE XLV.

De HENRI SANDWICK, *à* SIR JAMES PARKINS, *à Metz.*

JE suis dans l'yvresse de la joie.... Je puis la voir, lui parler.... Ses yeux se fixent sur les miens, & si je n'y lis point l'aveu de son amour, au moins

ils ne me défendent pas d'efpérer. L'efpérance avec l'adorable *Clarence*, n'eft-ce pas la certitude d'un bonheur parfait ?

Elle eft abfolument guérie, fa beauté n'a nullement fouffert de ce terrible échec : le foleil perd-t-il de fon éclat pour avoir été obfcurci quelques inftants par un léger nuage ?

J'étois depuis un mois dans le déteftable cabaret où tu m'as adreffé ta lettre, (je ne puis pas dire ta réponfe ; car je n'y fuis pour rien) lorfque ne pouvant plus réfifter à l'impatience de voir *Lady Power*, je pris le parti d'écrire à *Lady Graffton* pour lui demander un moment d'entretien. L'audience me fut accordée fur le champ. —Je viens, *Miladi*, lui dis-je en l'abordant, vous folliciter

en faveur d'un malheureux qui met tout ſon eſpoir entre vos mains. Je lui rendis compte alors de mon amour pour *Clarence*, & du deſir ardent que j'avois de l'épouſer.— Mais, *Milord*, à peine quatre mois ſont-ils écoulés depuis la mort du *Lord Power*, il ne ſeroit pas raiſonnable d'offrir à ſa veuve un nouvel engagement, la plaie ſaigne encore : & ce ſeroit l'empêcher de ſe cicatriſer.—Je cède à la ſolidité de vos raiſonnements, *Miladi*; mais juſques à quand dois-je impoſer ſilence à mon amour.— Il faut au moins laiſſer écouler une année.— Et pendant cet éternel intervalle me ſera-t-il permis de la voir quelquefois. — Voilà ce que je n'oſe vous promettre, cependant j'y ferai

mon possible. — En attendant ce moment fortuné, voudrez-vous bien souffrir mes visites; elles seront un adoucissement à mon impatience. — Je les recevrai avec plaisir; mais je doute quelles puissent vous servir du plus léger dédommagement.

Elle me demanda ensuite si j'avois dans les environs quelques connoissances. N'osant avouer mon chétif azile, je lui dis que j'étois chez un de mes amis à plusieurs milles de *Milld-Fort*. Heureusement qu'elle cessa ses questions, car le menteur auroit eu de la peine à se tirer d'embarras.

Je la quittai pour n'être pas importun, & mon premier soin fut de demander à *Singleton*, qui connoît parfaitement le pays, le nom de

quelques terres voisines, & celui de ceux à qui elles appartiennent. Il se trouva précisément, que *Pretty-Garden*, qui appartient à *Montagut*, n'est qu'à neuf milles du Château de *Lady Power*.

Incertain si *Montagut* y étoit, j'y envoyai sur le champ *Singleton*, il revint avec lui.—Que diable fais-tu, me dit-il en entrant, dans un aussi triste lieu & avec cet équipage ridicule? Il y a de l'intrigue là-dessous. Si je puis t'aider, parle, ma maison, mes gens, jusqu'à moi-même, tout est à tes ordres.—Je te remercie; mais ne me fais pas l'injustice de croire qu'une action malhonnête.... —A qui en as-tu, me répliqua cet étourdi, qui te parle d'action malhonnête?.... Une petite fille, sans

doute,.... une Maman à tromper.... des ſurveillants à ſéduire.... Et ne ſuis-je pas au fait de cela. Ne crains rien, nous viendrons à bout de tout; j'y mets pourtant une condition. A la concluſion nous vuiderons cinquante bouteilles de *Clairet**.—Parbleu, finis donc ton éternel bavardage; encore une fois il ne s'agit pas de ce que tu t'imagines; je suis amoureux.—Et je te le dis depuis une heure.—Que le Ciel te béniſſe! M'écouteras-tu?.... Je veux me marier.— Tu veux te.... Répète encore; j'ai ſûrement mal entendu. —Eh oui! je veux épouſer la plus belle, & la plus vertueuſe femme d'*Angleterre*. M'entends-tu à préſent?

* Vin rouge.

—Parfaitement; mais je ne puis te comprendre. Tu veux épouser une femme vertueuse. En çà, *Henri*, parle moi franchement & cesse de plaisanter. — Je te parle sérieusement, je t'en donne ma parole d'honneur. — Me voilà donc convaincu que le pauvre *Sandwick* a totalement perdu la tête. Adieu, mon ami. Tes projets sont hors de ma portée, ton mal est incurable. *Singleton*, je te plains, ton maître est devenu fou.—Écoute, *Montagut*, il ne s'agit pas de rire, veux tu me recevoir chez toi?—Nouvelle preuve de folie! Et ne t'ai-je pas dit, prié, supplié mille fois d'y venir. Mon carosse est à la porte : partons.

Tu connois *Montagut*, c'est un évaporé; mais il est bon ami : c'est

le meilleur cœur.... Avant d'arriver à *Pretty-Garden*, il étoit rempli d'admiration pour *Lady Power*. — Puisqu'il est ainsi, me dit-il, & que tu veux mourir civilement, j'approuve ton choix; mais Dieu me garde de t'imiter.

Deux jours après je vins à *Milld-Fort*, & demandai à *Lady Graffton* la permission de lui présenter *Montagut*, qui étoit très-connu de sa belle-sœur. Elle me l'accorda, & quatre jours après nous revînmes ensemble. On nous dit que les deux Dames étoient au jardin. — Les Dames! m'écriai-je, volons-y.

Au détour d'une allée nous les rencontrons. La divine *Clarence* me voit, & rougit. Ah, *James!* Le plaisir & la crainte avoient suspendu toutes

mes facultés. Je restois à la même place sans qu'il me fut possible de vaincre mon embarras. *Montagut* y mit le comble par sa sotte observation. — J'espérois, dit-il, mes Dames, que *Sandwick* me présenteroit à vous; mais je vois avec douleur qu'il est hors d'état de me rendre cet important service.

Je balbutiai quelques mots qui firent plus d'honneur à ma timidité qu'à mon esprit. *Lady Power* proposa de rentrer. En montant l'escalier qui conduit à l'appartement de *Lady Grafton*, *Montagut* lui présenta la main: celle de *Clarence* fut mon partage: je la sentis trembler. Encore moins assuré qu'elle, je fus contraint de me tenir à la rampe. Je crois qu'elle s'apperçut de mon agitation,

çar elle me dit avec bonté : feriez-vous incommodé, *Milord?* —Jamais, répondis-je, je ne me trouvai mieux qu'en ce moment.

Notre vifite fut affez longue. Pendant tout le tems qu'elle dura, *Montagut* eut mille attentions pour *Lady Grafton*. En retournant à *Pretty-Garden* il ne m'entretint que de fa beauté. — As-tu remarqué le contour agréable de fon bras. Et un moment après. Quel âge l'amie de *Lady Power* peut-elle avoir ? Trente ans. — Oh ! mieux que cela. — Et moi je parie qu'elle n'a pas davantage.... Quelle bouche appétiffante ! De ma vie je n'ai vu d'auffi jolies dents. — Je t'en crois amoureux. — Bon ! Quelle idée ! Eft-ce que ton mal feroit épidémique. Vas, mon

pauvre *Henri*, je ne suis pas encore las du bonheur. — Quel misérable raisonnement! Cesse-t-on d'être heureux pour s'attacher à une femme honnête & sensée? J'ai meilleure opinion de toi, que toi-même.

Notre arrivée interrompit cette conversation, mais il fut le premier à la renouer le lendemain. — D'ici à quelques jours il seroit indiscret de retourner à *Milld-Fort?* — Je pense que tu as raison, répondis-je. — Que ferons-nous demain? — Ce que nous ferons aujourd'hui. Nous nous promenerons une partie du jour, en rentrant tu boiras; & moi je m'occuperai de l'idée de ma *Clarence*. — Je commence à craindre que le vin ne devienne un jour nuisible à ma santé. Il faut que je cesse de boire avec tant d'excès.

d'excès. — J'approuve cette sage réflexion.

Effectivement il but beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Je sentis bien qu'il n'avoit pas vu avec indifférence *Lady Grafton*. Cette femme est faite pour inspirer de l'amour : un agréable embon-point lui donne un air qui plaît généralement.

Nous fûmes hier rendre hommage à nos divinités. Cette seconde entrevue se passa avec moins de cérémonial que la première. *Lady Power* conserva un air de tristesse qui convient à sa position. Cependant sa conversation est vive & légère. *Montagut* m'a dit ce matin : — Je crois que ton pauvre ami est aussi malheureux que toi ; je ne vois pas *Lady Grafton* avec l'indifférence que je

voudrois, sa présence me cause un je ne sçais quoi, que le diable ne définiroit pas; si c'est de l'amour, jusqu'ici je ne l'ai pas connu.

Adieu, *James*. Ma lettre est longue, & cependant j'ai suivi l'exemple que tu m'as donné dans ta dernière, car je n'y parle que de

HENRI SANDWICK.

De Pretty-Garden, ce.... 17....

LETTRE XLVI.

De LADY POWER, à LADY PARKINS, à Metz.

C'EST avec un empressement bien tendre, & bien digne de notre attachement, ma chère *Eugénie*, que je vous félicite sur votre heureux

mariage. J'en ai appris la nouvelle dans un tems où je croyois ma dernière heure arrivée. Attaquée d'une maladie qui m'a ravie deux perſonnes qui me feront éternellement verſer des larmes, j'eſpérois les rejoindre. Le ſort a trompé mon attente, ma ſanté eſt entièrement rétablie. La compagnie de *Lady Graffton* m'a été d'un grand ſecours. Elle partage avec *Lady Trig-weli* la ſeconde place dans mon cœur. Vous occuperez toujours la première, ma chère compagne. J'eſpère que vous accélérerez l'inſtant de nous voir; combien il aura de charmes pour moi! Que de choſes à vous dire! Que de confidences à vous faire!

A peine dix mois ſe ſont-ils écoulés depuis mon veuvage, & je ſuis

déja vivement ſollicitée pour changer d'état. Ah! je ne le puis.... Non! je ne le veux pas. *Milord Sandwick* a dans *Lady Graffton* un bon Avocat; elle prie, ellepreſſe. — Fixez, dit-elle, le bonheur de ce charmant *Lord* pour la fin de votre deuil? — Mais ce deuil eſt dans mon cœur pour toute ma vie! — Chère *Clara*, ne mettez pas la déſolation dans l'ame de vos amies. Et puis elle m'embraſſe. *Milord Sandwick* arrive, *Milord Montagut* l'accompagne, ils ſe mettent tous deux à genoux; ce dernier m'aſſure que je ſuis la plus barbare des femmes, ſi je refuſe de faire le bonheur de ſon ami. — Le mien, ajoute-t-il, eſt auſſi entre vos mains. *Lady Graffton* refuſe de m'écouter tant que vous rebuterez le pauvre *Henri*. Eh bien! conti-

nue cet étourdi en fixant *Milord Sandwick*, te voilà comme un terme. Adieu, mon éloquence, si tu ne viens pas à mon secours. — Hélas ! répond-t-il, que puis-je dire à la cruelle *Clarence ?* Elle me hait, elle a juré ma mort. — Vous êtes bien injuste ; mais laissez-moi donc le tems de pleurer mon époux. Quand l'année sera révolue.... — Je n'en parlerai plus avant, je vous le promets ; mais dites que je ne suis pas pour vous un objet odieux. — Eh bien ! je le dis. Et je me sauvai dans mon cabinet. C'est de là, ma chère *Eugénie*, que je vous assure de la tendresse éternelle de

CLARENCE POWER.

De Milld-ford, ce.... 17....

LETTRE XLVII ET DERNIÈRE ;

De Madame D'ALBRUM, à M. D'ALBRUM son mari, à Calais.

FINIS donc vîte ton service, mon cher mari, & hâte-toi de venir partager le bonheur de tout ce qui m'entoure. Parmi tant de gens heureux, je suis la seule dont la joie est vivement troublée. Pour me rapprocher en quelque facon des autres, je vais m'entretenir avec toi, ton portrait devant les yeux. C'est le cas de se faire illusion. Je tâcherai de me persuader que je te parle, & je supposerai tes réponses. Mon récit commence à l'instant où tu nous a conduits au Paquebot.

J'ai été la ſeule que la Mer n'ait pas rendue malade. Arrivée à *Douvres*, j'ai cru que la liberté de tout dire en *Angleterre* me permettoit de ne pas cacher ce que je penſois de cette Ville. En conſéquence un cri d'horreur a été l'éloge que j'en ai fait. Je me croyois, mon amie, tranſportée dans l'antre des Cyclopes. *Milord Parkins* rioit de mon obſervation, & la tendre *Miladi* me grondoit. — Etes-vous folle, me diſoit-elle tout bas; on eſt pour l'ordinaire attaché à ſon pays, & ſi *Milord*.... — Malgré toute ma complaiſance, ma chère petite, je ne puis pas m'empêcher de dire que *Douvres* eſt un lieu déteſtable.

Enfin, nous voilà à *Londres*. *Parkins*, qui d'après la dernière lettre

de ſon ami le croyoit dans cette Ville, eſt fort ſurpris qu'on lui diſe qu'il eſt toujours à *Pretty-Garden*, chez *Milord Montagut*, & qu'il n'eſt pas queſtion de ſon retour. Nous allons chez *Miladi Power* : même réponſe : Elle eſt à *Milld-Fort* : allons à *Milld-Fort*, dînes-nous tous enſemble ; & nous voilà partis. Nous deſcendons à quelques pas du Château, défenſe aux Domeſtiques de nous annoncer, on nous montre l'appartement où tout le monde eſt raſſemblé ; nous entrons ſur la pointe du pied. Prends vîte tes crayons, & deſſine. Une grande chambre dans laquelle règne une demi jour heureux : (il étoit ſept heures du ſoir,) ſur un fauteuil placé près d'une fenêtre, la belle, la tou-

chante *Lady Power* tenant un mouchoir blanc prêt à essuyer des perles qui roulent sur ses joues d'ivoire. A côté, sur un autre fauteuil, *Lady Grafton*, femme de la plus agréable figure, & d'une intéressante tenue, ceignant d'un de ses bras blancs comme l'albâtre, la taille svelte de son amie. Le *Lord Sandwick* (choisis pour son modèle l'homme le mieux fait, le plus joli & le plus séduisant, & tu es sûr de réussir à le peindre.) aux genoux de la charmante Veuve, les mains jointes, & l'air suppliant. Un fauteuil vacant placé vis-à-vis, servant d'appui à *Milord Montagut*, qui semble réfléchir profondement ; voilà le tableau qui s'offrit à nos yeux. En entrant, notre apparition changea

abſolument l'ordre des choſes, & voici un autre ſujet de deſſin. *Clarence* & *Eugénie* dans les bras l'une de l'autre, *Henri* & *James* faiſant le pendant, *Miladi Graffton* & le *Lord Montagut* les yeux ouverts, les bras tendus; enfin, dans l'attitude de l'étonnement & de l'attendriſſement..... Et moi contemplant le pathétique du tableau.

Le lendemain de notre arrivée, il ſembloit que nous étions tous amis depuis des années.

Clarence a cédé à nos inſtances réitérées, & elle eſt *Ladi Sandwick* depuis Mardi.

L'hymen de *Lady Graffton* avec le *Lord Montagut* s'eſt fait le même jour.

Encore un tableau où je ne joue

pas le rôle brillant. A la promenade, à table, &c. *Lady Sandwick* à côté de son époux, *Lady Montagut* à côté de son époux, *Lady Parkins* à côté de son époux, & moi.... seule.... & boudant dans un coin.

Fais promptement cesser ma solitude, viens completter le quadrille. Tout le monde te desire, & plus que tous ensemble

LOLOTTE D'ALBRUM.

A Milld-Fort, ce.... 17....

F I N.



